

HENRI ARDEL

L'ÉTREINTE DU PASSÉ



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

119^e édition

L'ÉTREINTE DU PASSÉ

DU MÊME AUTEUR
A LA MÊME LIBRAIRIE :

X	* Le Rêve de Suzy. 87 ^e édition.....	Un vol. in-16.
	* Cœur de sceptique. 109 ^e édition.....	Un vol. in-16.
	<i>(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Montyon.)</i>	
X	* Rêve blanc. 73 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	* Mon cousin Guy. 196 ^e édition.....	Un vol. in-16.
	* Renée Orlis. 93 ^e édition.....	Un vol. in-16.
	* Un conte bleu. 58 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	* L'Heure décisive. 67 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	* Seule. 135 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	* Au retour. 67 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	* Tout arrive. 71 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	* L'Été de Guillemette. 75 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	* Le Mal d'aimer. 136 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	* Les Vacances de la famille Bryce. 30 ^e mille.....	Un vol. in-16.
X	* L'Autre miracle. 20 ^e mille.....	Un vol. in-16.
X	* Ainsi souffla le vent. 20 ^e mille.....	Un vol. in-16.
X	* Colette Bryce au Maroc. 15 ^e mille....	Un vol. in-16.
X	* Il était une adroite princesse. 17 ^e mille.	Un vol. in-16.
X	Il faut marier Jean! 93 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	L'Étreinte du passé. 120 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	La Nuit tombe. 111 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	L'Absence. 71 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	La Faute d'autrui. 73 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	L'Aube. 100 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	Le Chemin qui descend. 101 ^e édition....	Un vol. in-16.
X	Le Feu sous la cendre. 112 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	L'Appel souverain. 95 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	L'Imprudente aventure. 94 ^e édition....	Un vol. in-16.
X	Les Ames closes. 106 ^e édition.....	Un vol. in-16.
X	Ève et le serpent. 34 ^e mille.....	Un vol. in-16.
X	Faiblesse. 30 ^e mille.....	Un vol. in-16.
X	Les deux visages de l'amour. 17 ^e mille.	Un vol. in-16.

Les volumes dont le titre est précédé d'un astérisque peuvent être mis entre toutes les mains.

DE COLETTE HENRI-ARDEL

X	* La Dangereuse bonté. 8 ^e mille.....	Un vol. in-16.
X	* Pêcheuse d'âmes. 5 ^e mille.....	Un vol. in-16.

Ce volume a été déposé au ministère de l'Intérieur en 1918.

28543

HENRI ARDEL

L'ÉTREINTE DU PASSÉ

B341458

191815
518161



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRI

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

Donația

MIHAIL și

MIHAIL MORA

840-31

1956

1961

L

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI

Cota

28543

Inventar

491815

B.C.U. Bucuresti



C191815

RC365/06

Copyright 1948 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

A MADAME MAURICE IWEINS

ce souvenir des bonnes causeries

du Pouliguen.

H. A.

L'ÉTREINTE DU PASSÉ

Michèle Michel Moree
Prud'homme

PREMIÈRE PARTIE

1942

August

CHAPITRE PREMIER

Le visage un peu creusé par la fièvre de la lutte, Michel Corbiéry, — le jeune maître déjà célèbre, — achevait magnifiquement sa plaidoirie. La foule, avec une attention haletante, l'écoutait résumer une dernière fois les faits tragiques du procès, pour établir, en pleine lumière, la monstrueuse inanité de l'accusation.

Et tel était l'ascendant de sa parole, comme aussi de sa réputation d'intégrité, qu'en cet instant, il n'y avait guère, dans toute la salle, une pensée qui doutât encore de l'innocence de Vania Dantesque.

Avec une sympathie enthousiaste et compatissante, les regards allaient à elle, toute frêle sous le crêpe de sa robe de veuve, le long voile envelop-

pant les cheveux de pâle soie blonde, ondés et souples, autour d'un visage de jeune fille. Un original visage dont les lignes délicates étaient, au demeurant, tracées d'un trait singulièrement ferme... Avec une bouche fraîche, tout ensemble résolue, tendre et volontaire... Avec de larges yeux où l'iris d'un bleu changeant d'opale, sous l'ombre des cils très bruns, semblait une eau mystérieuse ; si profonde, que nul n'aurait pu affirmer en avoir pénétré l'inconnu.

En ce moment, les paupières la voilaient, cette eau limpide ; alors que, très pâle, les lèvres un peu contractées, elle écoutait l'ardent plaidoyer de son défenseur qui rejetait bien loin d'elle la terrible accusation...

Meurtrière de son mari, cette exquise créature ?... Qui donc avait jamais pu imaginer cette lugubre possibilité ?

Une dernière fois, Michel Corbiéry présentait les faits tels qu'il les concevait, avec une sincérité si forte que son autorité devenait irrésistible.

De toute évidence, Olivier Dantesque, qui, à son ordinaire, était, ce soir-là, ivre de morphine et d'alcool, avait, d'un geste maladroit, fait partir le coup du revolver qu'il maniait avec des mains tremblantes.

Le simple bon sens montrait puérile et coupable,

toute hypothèse qui aurait rendu sa jeune femme responsable de sa disparition imprévue.

Coupable, cette femme que la mort du remarquable poète qu'était son mari laissait sans fortune, seule avec une petite fille à élever?... Cette femme, qui avait été l'épouse amoureuse que des témoins, des lettres, des faits avaient livrée au public, sans pitié ni pudeur, durant le procès?... Cette femme qui était aimée d'Olivier Dantesque avec une passion connue de tous.

Ceux qui la soupçonnaient n'avaient qu'à regarder son clair visage de jeune fille, pour se convaincre de l'abominable absurdité de leur accusation... Le devoir des juges, dont la décision allait se formuler, était de proclamer bien haut qu'elle était aussi innocente de cette mort que son enfant elle-même. Par un souci d'arriver à la stricte vérité, la justice avait pu la mettre en cause, l'interroger; même la soupçonner, puisque seule — en dehors des domestiques, — elle était dans la maison, à l'heure où son mari avait été frappé... Mais, à la grande clarté des débats, la vérité apparaissait. Elle était étrangère à la mort d'Olivier Dantesque. C'était à un accident seul qu'il fallait l'attribuer...

Maintenant Michel Corbiéry achevait sa péroraison; et sa parole avait la force d'un torrent qui dévale, emportant tous les obstacles dans un formidable flot. Attentifs, juges et jurés écoutaient,

séduits, subjugués par la chaude éloquence de la pensée et de la forme, par la belle voix d'orateur, ferme et souple, où vibrait une conviction dominante.

Il terminait, réclamant l'acquiescement comme l'expression de la vérité même... Des applaudissements frénétiques éclatèrent avec un bruit de tempête. Aussitôt, la voix brève, le président imposa le silence.

Vania Dantesque était sortie de son immobilité ; et son regard, une seconde, se posa sur son défenseur qui, tout frémissant encore, reprenait sa place.

Une rumeur bruissait à travers la salle, tandis que le jury se retirait pour délibérer... que les gardes emmenaient l'accusée.

Dans les groupes du public, ardemment, les propos se croisaient.

— C'est l'acquiescement certain...

— Après une plaidoirie comme celle que nous venons d'entendre, c'est en effet probable... Quel orateur, que ce Corbiéry !... Jamais il n'a été meilleur qu'aujourd'hui... Sa petite cliente l'avait positivement électrisé !

— Pas étonnant, elle est délicieuse ! L'adorable créature ! Il doit être amoureux d'elle... Saprستي, je prendrais bien la succession d'Olivier Dantesque !

— Et si elle vous traite comme lui ?

— Bah ! finalement, sait-on comme elle l'a traité !... En somme, pourquoi l'aurait-elle tué?... Il l'aimait avec passion, disons mieux, d'après le procès, avec une passion tyrannique ; mais, en somme, il lui procurait une charmante existence, quant au milieu et à la fortune, car il se vendait beaucoup.

— Oui, il faut le reconnaître ; comme homme, moralement, c'était une élégante et complète fripouille ; mais, comme poète, il était admirable !... Pas du tout, bien entendu, à l'usage des jeunes personnes !... Oh ! non !

— Et maintenant, elle demeure à peu près sans ressources, dit-on.

— Oh ! avec un visage et une séduction pareils, elle trouvera vite les ressources qui pourraient lui manquer !

— Les faits, tels que les a racontés Corbiéry, sont si vraisemblables que je ne vois pas du tout pourquoi on a imaginé de crier au meurtre !

— Parce que le ménage allait très mal ! La passion de Dantesque avait l'air d'être devenue odieuse à sa femme...

— Et puis les experts ont affirmé que le coup n'a pu être tiré par lui...

— Oh ! les experts ! avec cela qu'ils voient toujours juste ! Ils ont fait leurs preuves...

— Quel intérêt aurait-elle eu à supprimer son mari? Pas d'amant!

— Et le beau capitaine qui était fou d'elle?

— Comme les autres!... Vraiment, c'est à croire qu'elle ensorcelait tous ceux qui l'approchaient!

— L'effet du charme slave... Vous savez qu'elle est Polonaise... ou Russe, je ne me souviens pas exactement...

— Ajoutez, fille de nihiliste. Son père, le comte Ostrowski, avait dû fuir la police russe et était condamné à mort, par contumace, vu sa participation, paraît-il, à de très sanglants complots...

— Après tout, peut-être tient-elle de race et a-t-elle eu la main vive avec Olivier Dantesque...

— Absurde! absurde!...

— Mais non!...

— Mais oui!

— Si!... Si!...

L'énigme passionnait ce public de gens du monde, dont beaucoup avaient été maintes fois reçus chez les Dantesque et qui avaient été stupéfiés par le coup de théâtre de l'arrestation. Car Vania Dantesque était une personnalité, une exquise personnalité, du *Tout Paris*. Certes, elle n'avait pas l'attitude d'une coupable!... Si calme, comme sûre d'elle-même, expliquant les choses d'une voix limpide de petite fille... Mais aussi avec une pensée de

femme, prodigieusement forte et claire ; volontiers, on eût dit une pensée masculine...

Soudain, un coup de sonnette.

Puis, l'huissier annonça :

— La Cour !

Lentement, les magistrats rentraient. Ils reprenaient leur place.

Un tragique silence se fit. Palpitante, la foule attendait.

La voix nette du président articula :

— Monsieur le chef du jury, veuillez vous lever et faire connaître la déclaration du jury.

Le juré obéit. L'émotion de l'attente frémissait dans la salle. Les nerfs étaient tendus comme des cordes vibrantes.

Le chef du jury mit la main sur sa poitrine et prononça, l'accent ferme et très haut :

— « Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du jury sur toutes les questions est : « Non !... »

Non ! Vania Dantesque n'était pas reconnue coupable... Alors, c'était l'acquittement !

Une rumeur, pareille à la houle des flots sous la tempête, courut à travers la salle, où le mot bondissait dans les bouches, dans les cerveaux :

— Acquittée !

Le chef du jury se rasseyait, la mine souriante, comme s'il eût été personnellement heureux du

jugement qu'il venait de rendre ; et il passait la feuille des questions au président.

Celui-ci signa ; le greffier de même. Puis le président commanda aux gendarmes :

— Faites rentrer l'accusée.

Une curiosité éperdue souleva le public. Les regards coururent vers la porte par laquelle allait rentrer Vania Dantesque. Toute la foule était debout, ayant aux lèvres le cri qui allait délivrer un être innocent :

— Acquittée !

La jeune femme parut entre ses gardes. Sous son voile de crêpe, rejeté de côté, elle avait un visage de cire blanche, les lèvres serrées comme par un sceau, avec de larges prunelles qui regardaient en dedans, et gardaient bien le secret de l'heure où elle avait pu connaître, seule, la vérité.

Même vers son avocat, elle ne tourna pas la tête.

Lui, les nerfs à vif, l'enveloppa d'un regard de triomphante allégresse, presque effrayé de la voir ainsi rigide. Le président, encore une fois, reprenait la parole :

— Monsieur le greffier, veuillez donner lecture des déclarations du jury.

Le greffier obéit et, dans le silence de toutes les pensées devenues *une* en cette seconde solennelle, il prononça :

— « Nous, président de la Cour d'assises, vu les déclarations du jury, déclarons que l'accusée n'est pas coupable des faits qui lui sont reprochés ; l'acquittons de cette accusation et ordonnons sa mise en liberté immédiate si elle n'est détenue pour aucune autre cause. »

La foule haletait. Vania Dantesque, elle, n'avait eu ni un cri ni une exclamation, pas même l'ébauche d'un geste. Seulement, elle n'était plus pâle. Un flot de sang était soudain monté à ses joues blanches, lui donnant un éclat de fleur fraîche éclos.

L'accusée n'est pas coupable.

Une clameur enthousiaste jaillit vers le plafond caissonné. De satisfaction, la foule trépidait. Des voix criaient :

— Bravo !... Bravo !... Vive madame Dantesque !

Le président intervint, exigeant le silence.

Cette fois, Vania regardait vers son défenseur. La même flamme rose brûlait la blancheur nacrée de la peau ; et ses yeux arrêtés sur Michel avaient une expression mystérieuse, indéfinissable à donner le vertige, attirante aussi, comme eussent fait des bras caressants.

Les gardes, une dernière fois, l'emmenaient, mais pour la conduire, enfin ! vers la liberté...

Elle entra ainsi dans la petite pièce voisine du

prétoire, d'où elle allait partir pour la levée de l'écrrou.

Michel Corbiéry était déjà là. Sans un mot, elle lui jeta ses deux mains et, instinctivement, s'appuya sur lui. Des pieds à la tête, elle tremblait ; et ses lèvres, à peine, pouvaient articuler les mots, qu'en leur muet langage criaient les yeux, où maintenant luisait une sorte de fièvre.

— Comment est-ce que jamais je pourrai vous prouver ma reconnaissance ?

Il mit sa bouche sur les mains frémissantes qui, volontairement, restaient emprisonnées dans les siennes, les doigts crispés autour de ses doigts ; et il dit, avec une gaieté apaisante, pour calmer l'émotion dont il la voyait bouleversée :

— Pour me récompenser, madame, vous me regarderez toujours comme un ami infiniment dévoué ! Je suis sûr que jamais, n'est-ce pas, nous ne nous brouillerons?...

Elle murmura :

— Non, il ne faudra pas m'abandonner.

Il eut un chaud sourire :

— Croyez-vous que ce me serait possible ?

Les mains fines eurent une légère pression. Peut-être, elle ne s'apercevait même pas qu'elle les laissait dans celles de Michel. On eût dit que, près de lui, elle trouvait un refuge dont elle n'avait pas la force de s'éloigner.

Une réaction s'opérait en elle, résultat de la prodigieuse tension des nerfs qui l'avait soutenue pendant le procès et lui avait permis de garder son extraordinaire maîtrise d'elle-même, à l'heure où son avenir se décidait. Maintenant que la victoire était gagnée, elle devenait faible comme une enfant perdue trop longtemps. Et, en lui, s'élevait une infinie compassion, un désir de la protéger, de l'envelopper d'affection. Si jeune, elle semblait, tandis qu'elle lui disait avec un faible sourire, les yeux soudain pleins de larmes :

— Vous devez me trouver bien lâche ! Mais je suis si fatiguée !... Je m'en aperçois maintenant que je n'ai plus à me raidir !...

— Il faut aller vous reposer bien vite. Songez que les mauvais jours sont finis !

— Oui, finis !... Est-il possible que, vraiment, ils le soient !... Grâce à vous !...

— Et à la vérité ! acheva-t-il joyeusement.

Elle ne répondit pas ; et, une seconde, ses traits eurent une si étrange expression qu'il la regarda surpris.

Mais il fallait qu'il la quittât. Les gardes attendaient, un peu impatients, pour la ramener au Dépôt, où allait se faire la levée de l'écrou.

De nouveau, elle les suivit, docile. Une impression de rêve l'envahissait tandis qu'elle traversait les couloirs enchevêtrés de la *Souricière*, puis

se prêtait à toutes les formalités pour sa mise en liberté.

Michel revenait, disant :

— La Niania est là !... Voulez-vous la voir?

Elle eut un cri étouffé :

— Avec Sonia?...

— Oh ! non, elle ne pouvait amener l'enfant ici... Elle a attendu le verdict...

— Faites-la venir...

Sa voix était sourde, comme si le nom seul de la vieille nourrice évoquait cruellement pour elle le passé.

La Niania entra. A la vue de la jeune femme, ses mains se joignirent et une exclamation russe lui échappa. Une seconde, Vania et elle se regardèrent avec une indéfinissable expression. Puis la femme se précipita vers Vania, l'étreignit avec une sorte d'emportement ; et avec la même brusquerie éperdue, se jeta à genoux devant elle, saisit ses mains, les couvrant de baisers, entrecoupés d'exclamations, toujours en langue étrangère... Et de même, Vania répondait, soudain aussi isolée du reste du monde que si elle eût réellement été seule avec cette créature de sa race, de son pays, qui lui était dévouée corps et âme, avec une affection idolâtre ; qui, seule, était près d'elle dans la nuit tragique, seule avait pu voir... entendre... comprendre...

Une bizarre impression traversa le cœur de Michel qui, tout à coup, par cette présence nouvelle, se sentait rejeté loin, parmi la foule étrangère que rien n'attachait à Vania Dantesque.

La jeune femme en eut-elle tout à coup l'intuition, sentit-elle l'instinctif recul de Corbiéry?... Elle cessa de parler russe, releva la Niania d'un léger mouvement et, en français cette fois, lui dit :

— Va me chercher Sonia et amène-la à l'adresse que maître Corbiéry va avoir l'obligeance de t'écrire... Je veux que, dès cette nuit, elle dorme près de moi ! Va vite, Anouchka.

— Oui, maîtresse.

Elle obéissait, mais lentement. Ses yeux ne quittaient point le visage de Vania qu'elle contemplait avec une adoration joyeuse et triomphante. Ainsi on regarde l'être qui vient d'échapper à un mortel péril...

— Va, va vite, répéta Vania presque impatiente. J'ai si soif de la retrouver, ma Sonia, mon amour, mon cher amour, ma petite fille !

Michel avait écrit sur une carte l'adresse demandée ; mais avant de la remettre à la vieille nourrice, il interrogea :

— Alors, décidément, vous préférez ne pas rentrer ce soir chez vous ?

Il vit un imperceptible frisson la secouer toute ;

et, comme un cri d'épouvante, les mots sortirent sourdement de sa bouche :

— Non, je ne retournerai pas chez moi, ce soir... Oh ! non... Je ne peux pas !... Je vais aller à cet hôtel de la rue Chateaubriand où vous avez bien voulu voir une chambre pour moi... Pourriez-vous téléphoner pour prévenir que j'arrive?... Pardon de vous déranger ainsi, mais je suis tellement lasse !...

Il la contemplait avec une pitié affectueuse et chaude :

— Pauvre petite enfant ! fit-il doucement... Attendez-moi quelques minutes. Je vais tout arranger avec l'hôtel... Je suis là pour vous aider, moi votre ami... Venez, Niania !

Tous deux sortirent. Machinalement, elle s'assit. Il semblait que son cerveau fût devenu vide de pensée. La sensation de vivre en rêve la ressaisissait. Seule, demeurait précise la certitude que le cauchemar avait pris fin... Elle était délivrée... Sauvée... Elle était libre !

Des minutes coulèrent dont elle eût été incapable de dire le nombre... Puis elle vit rentrer Michel.

— Voilà ! Une bonne chambre vous attend.

— Alors, je puis partir ?

— Tout de suite, si vous le désirez... J'ai fait avancer une voiture. Préférez-vous que je vous accompagne jusqu'à l'hôtel ?

— Non, c'est inutile, merci... Il vaut mieux que j'arrive seule... Mais revenez bien vite me voir, n'est-ce pas? J'étais habituée à vos fréquentes visites et il me faut le temps de m'en désaccoutumer!...

Sourdement, Michel sentait qu'à lui aussi, ces visites allaient manquer. Il avait, soudain, la brutale et singulière impression que l'intérêt de sa vie disparaissait. Depuis tant de mois, il vivait occupé d'elle, il vivait près d'elle et pour elle...

A côté de lui, elle descendait les degrés du Palais. Il l'avait fait passer par une porte détournée pour lui éviter le contact des curieux qui l'attendaient.

Une bouffée d'air tiède l'enveloppa, soulevant son voile, les cheveux légers qui moussaient autour de son front... Une bouffée qui sentait le printemps, odorante du parfum de violette venu d'une petite voiture arrêtée au bord du trottoir.

Elle eut une instinctive et longue aspiration, tandis qu'une lumière passait dans l'eau changeante des yeux.

— Oh! que c'est exquis, l'air de la liberté! Michel, mon ami, maintenant c'est, comme disent les bonnes gens, « à la vie et à la mort! » entre nous.

— Oui, fit-il avec une sincérité grave qui donnait au petit mot la valeur d'un serment.

Il avait eu un tressaillement en l'entendant prononcer son nom que, quelquefois déjà, elle lui avait donné dans certaines minutes émouvantes, alors qu'ensemble, ils préparaient sa défense... Jamais, il ne le lui avait entendu prononcer avec cette inflexion de joie fervente et tendre.

Il lui ouvrait la portière. Elle montait. Une pensée, jaillie il n'eût pu dire de quelle profondeur, lui traversa le cerveau.

— Il faut, madame, que vous emportiez quelques fleurs de votre avocat... C'est bien le moins !

Et, se rapprochant de la petite voiture, il prit une brassée de violettes et les mit sur les genoux de Vania, dans les plis de la robe de deuil.

— Oh ! elles embaument !... Mon ami, comme vous me gêtez !... Au revoir ! A bientôt.

Elle avait pris quelques fleurs ; et, en frôlant ses lèvres, d'un air heureux, elle en aspirait le parfum.

Il répéta :

— Oui, à bientôt !

Un regret tressaillait au plus intime de son être parce qu'elle s'éloignait de lui, — à jamais sans doute. Dans le crépuscule approchant, il regardait le délicat visage qui lui souriait, les yeux où il y avait un peu de fièvre — et tant d'inconnu...

Puis, presque brusquement, il jeta l'adresse au chauffeur qui mit aussitôt sa voiture en marche.

Par la portière, il aperçut encore, une seconde, la délicieuse figure, si jeune sous le voile austère... Et, dans la foule des voitures, l'auto disparut.

191815



CHAPITRE II

Soudain, Michel prit conscience qu'il était resté sur le seuil du Palais, sa pensée suivant une voiture devenue invisible. Et un mouvement lui échappa.

— « Mais, ah çà, qu'est-ce que j'ai?... Ma parole, je deviens fou ! On dirait que je regrette que la victoire soit enfin gagnée ! Mes nerfs sont fatigués... J'ai besoin du calme de mon logis. Je vais rentrer à pied... Cela me remettra d'aplomb !... »

Avec une sorte de hâte, il quitta le Palais, esquivant les fâcheux qui, pour une raison ou une autre, prétendaient le retenir.

Dehors, c'était l'adorable crépuscule printanier. Six heures et demie allaient sonner. Au loin, vers le couchant, le ciel ressemblait à un paysage de féerie, tracé avec de l'or empourpré, dont le reflet flambait sur les eaux de la Seine, couleur de jade. Mais, au-dessus de sa tête, Michel le voyait limpide, d'un bleu verdissant, où quelques flocons de nuage erraient, cernés de lumière.

Largement, il respira. L'allégresse, épandue dans

cette éblouissante fin de jour, semblait lui dilater l'âme. L'allégresse de la victoire !

Car c'en était bien une, même une très brillante, qu'il venait de gagner là !... Une victoire qui compterait dans sa carrière. Il en aurait eu la pleine conscience même sans les félicitations, les jugements très flatteurs, les acclamations dont le bourdonnement bruissait confus dans son cerveau.

Mais ce n'était pas à ce triomphe professionnel qu'il songeait, tandis que, le pas vif, il marchait vers sa maison, où l'attendait le bon repos qui suit la lutte glorieusement terminée.

Une pensée unique le dominait : « *Elle est libre. Comme le soir doit lui sembler beau !* »

A la joie qu'il en éprouvait pour elle — et pour lui — un regret se mêlait de n'être pas près d'elle pour jouir de son ivresse devant l'avenir reconquis.

Tout de suite, entre eux, la séparation se faisait. Naturellement !...

Finies les visites, les conversations pour préparer la défense, durant lesquelles, confiante, elle lui racontait tant de sa vie, s'appuyant sur sa protection avec un abandon que son charme rendait délicieux. Car c'était vrai, ce que tous disaient : il y avait en elle une séduction, étrangère à toute coquetterie, dont il semblait impossible, — il l'avait constaté dans la prison même, — de ne pas subir l'ascendant... Lui, comme les autres, avait donc

été captivé? Lui, si réfractaire d'ordinaire à l'influence féminine... Tout à coup, il se le demandait, stupéfait, presque effrayé, comme d'une révélation qui s'abattait sur lui, tel un éclair brûlant tout à coup une nuit paisible. Jusqu'alors, évidemment, il n'avait considéré en elle que l'accusée qu'il voulait sauver. Mais son acquittement refaisait d'elle une femme du monde qui était une exquise créature. Comment ne l'eût-il pas vu?

Il eut un inconscient geste d'épaules, et il pensa ce qu'il estimait la vérité :

— « Quoi d'étonnant à ce que je m'intéresse ainsi à elle!... Voilà des mois que je vis occupé d'elle avant tout... Des mois que je peux constater tout ce qu'elle vaut... Comment, en un instant, parce qu'elle n'est plus prisonnière, pourrait-elle me devenir une étrangère indifférente, dont l'avenir ne me regarde point! »

Cet avenir, qu'allait-il être?... Avec une involontaire anxiété, Michel, soudain, se le demandait. Vania n'avait pas même vingt-cinq ans; elle restait seule, sans fortune à peu près, avec sa toute petite fille; et elle possédait le don redoutable d'attirer invinciblement ceux qui l'approchaient. Qu'allait-elle devenir?... Que résoudre-t-elle?... Que voudrait-elle?... Il eût été incapable, à cette heure, d'affirmer en quel sens, elle orienterait sa vie.

Combien il la connaissait peu, en somme.

Qu'avait-il appris d'elle pendant les longs mois où ils se voyaient seul à seule?... Qu'elle était supérieurement intelligente, de pensée très indépendante, avec une nature d'artiste, — étrangère à toute croyance religieuse.

Elle avait grandi sans mère dans un bizarre milieu de révolutionnaire russes, mystiques et inflexibles dans la réalisation de l'Idée, de nihilistes tout occupés de leur guerre contre la société. Elle avait, à la fois, fréquenté le Conservatoire pour travailler la musique, étant douée merveilleusement, et mené la vie d'étudiante en médecine, comme le voulait son père.

Puis, soudain orpheline, elle avait rencontré chez des amis qui l'avaient recueillie, — car elle était sans ressources, — le poète Olivier Dantesque. Il avait près de quarante ans ; elle, dix-sept. Conquis au premier regard, il avait voulu cette jeunesse originale et savoureuse sur laquelle, avec une fougue aveugle, se jetait sa maturité. Par lui, elle était ainsi entrée dans une atmosphère frelatée ; elle avait vécu près d'un artiste, dépourvu de tout sens moral, séduisant et corrompu.

Jusqu'à quel point avait-elle subi son influence?... A l'heure où il avait brusquement disparu, toute réelle union paraissait rompue entre eux. Même plus, elle semblait le mépriser, d'aucuns avaient dit le haïr... Mais jadis, il y avait eu, pour eux,

une folle vie amoureuse, telle qu'un homme comme Dantesque avait pu la révéler à l'enfant qu'il faisait sienne et prétendait façonner pour sa jouissance. Quelle empreinte en avait-elle gardée?

Ensuite, que s'était-il passé entre eux?

Un peu vaguement, — car Vania ne faisait qu'entr'ouvrir son jardin secret, — il soupçonnait le désenchantement, puis l'écœurement, le dégoût qui, peu à peu, semblaient avoir envahi l'âme fière et indépendante de Vania, son cerveau habitué au culte de l'Idée pure. Mais sur l'intimité de sa vie de femme, elle avait toujours été rigoureusement sobre de détails; avec un sens si parfait de ce qui, seulement, était indispensable de faire connaître à Michel, que jamais il ne s'était jugé le droit de la questionner davantage...

Une chose, toutefois, dont il était sûr, et c'était chez lui une certitude rendue absolue par son intuition, c'est que si courtisée était-elle, si détachée de son mari fût-elle, jamais elle n'avait eu d'amant. On aurait dit que l'amour d'Olivier Dantesque l'avait à jamais guérie du goût d'aimer.

Les témoins, au procès, avaient bien parlé d'un officier de la noblesse qui, reçu chez elle, semblait éperdument épris. Mais à Michel, contraint de questionner, elle avait dit, avec une simplicité franche, que James d'Erquy lui plaisait, en effet, très fort, et qu'elle avait jugé heureux, pour lui

et pour elle, que sa carrière les séparât brusquement, — lui, rappelé au Maroc.

Rien de plus il ne savait d'elle, et comme c'était peu l... sinon qu'elle était passionnément mère, torturée par la séparation avec sa fragile Sonia... Et encore ceci, elle avait une netteté de pensée, une énergie, un inflexible vouloir qui le stupéfiaient, contrastant avec l'extrême jeunesse de son apparence.

Oui, elle avait une riche et complexe nature l... Et qu'elle était donc différente des femmes qu'il coudoyait dans son monde l... Soudain, elle lui faisait paraître toutes celles-là, si banales et incolores...

A songer ainsi, il n'avait pas pris garde au chemin poursuivi ; et il sourit malgré lui de constater que son pas machinal l'avait ramené devant sa maison, un vieil hôtel de la rue Bellechasse dont sa mère et sa jeune sœur occupaient un étage. Lui avait son appartement particulier au rez-de-chaussée.

Ce fut chez sa mère qu'il alla tout de suite. Entre eux, l'intimité était profonde. Mme Corbiéry était très délicate de santé, usée par les chagrins qui l'avaient assaillie ; la perte d'un mari très aimé, de trois enfants qui l'avaient laissée seule avec l'ainé, Michel, et sa plus jeune fille, Monique, qui avait aujourd'hui dix-huit ans.

Pour elle, Michel était à la fois le fils, l'ami, le protecteur en qui elle se reposait... Et lui, à ce commerce journalier avec une nature d'élite, avait gagné cet affinement moral que donne au fils, l'influence délicate de la mère quand ils sont très unis, ayant l'un dans l'autre la même confiance... Elle, aussi discrète pour respecter l'indépendance de son fils, que lui attiré par la valeur qu'il savait au jugement de Mme Corbiéry.

Depuis sa petite enfance, il n'avait jamais vu autour de lui que de la droiture et de la sincérité ; le souci très simple de tous les devoirs, grands et petits ; de vivifiantes croyances religieuses qu'il partageait par une foi raisonnée, très large, et chose plus rare, absolument tolérante.

Michel devait beaucoup à sa mère. Il le comprenait et il y avait une infinie reconnaissance dans la tendresse dont il l'entourait.

A la femme de chambre qu'il croisait dans le vestibule, il demanda :

— Est-ce que je peux entrer chez Madame ?

— Oui, Madame attend Monsieur. Elle est dans le petit salon.

Rapidement, il traversa une galerie, tendue de tapisseries précieuses, où des bibelots de prix, des cuivres, de vieux étains, égayaient le bois sombre des bahuts, artistement ouvragés. Et il ouvrit la porte du salon.

— Ah ! Michel !... Enfin, te voilà !... Alors, c'est la victoire ! mon grand.

Du fond de sa chaise longue, Mme Corbiéry se soulevait et un beau sourire éclairait sa figure fatiguée, d'une pâleur de cire sous les cheveux blancs, où les yeux bleu clair étaient lumineux de bonté intelligente et douce.

Il se pencha et la baisa au front.

— Oui, mère, j'ai eu l'acquittement que je voulais. Vous l'avez su tout de suite, n'est-ce pas?... Je vous ai fait téléphoner immédiatement.

Mme Corbiéry eut un sourire gai.

— Parfaitement !... Et puis Monique était là !

— Où ?

— A t'entendre, avec miss Mac Kean. Elle m'avait arraché l'autorisation. Comme tu m'avais dit qu'il n'y aurait à l'audience aucune révélation fâcheuse, — et point pour elle, — j'avais cédé à son désir.

— Je ne l'ai pas même aperçue.

— Tu avais autre chose en tête... Et puis, je crois bien qu'elle se dissimulait un peu pour être bien sûre que tu ne la ferais pas expulser.

— Ma pauvre petite Monique !...

— Aussitôt le verdict, elle est partie en auto avec miss Mac Kean pour m'apporter la nouvelle que j'attendais anxieusement. Et j'ai eu, toutes

chaudes, les impressions de l'audience. Je suis fière, Michel.

Il se mit à rire ; et, prenant la main diaphane qui se tendait vers lui, il y posa tendrement ses lèvres.

— Soyez fière, si cela peut vous faire plaisir, ma maman... Moi, je suis heureux ! Oh ! combien heureux !... La seule pensée que la pauvre petite est maintenant libre, avec son enfant, m'est une douceur qui restera parmi les plus profondes que j'aie jamais éprouvées... Empêcher une injustice !... Sauver une créature innocente... Quelle tâche divine ! Et que c'est bon de réussir !... Vous comprenez cela, n'est-ce pas ? mère.

Elle inclina la tête ; et sa main, cette fois, caressa les cheveux de Michel, assis près d'elle, sur une chaise basse. Ainsi elle faisait, au temps de sa petite enfance.

— Tu n'as pas l'air fatigué ! mon grand.

— La victoire repose, mère... Mais quelle bonne soirée tranquille, je vais passer !... J'ai donné l'ordre de ne recevoir personne. Oh ! ce calme, ici, cette solitude près de vous, chérie, quelle béatitude après le tumulte, là-bas !

— Monique est revenue enthousiasmée du charme de Mme Dantesque. Tu connais ses facultés admiratives, alors tu peux deviner les descriptions que j'ai entendues ! Monique était indignée qu'on eût même osé la mettre en accusation !...

Il dit, après un imperceptible silence :

— Monique a raison, elle est délicieuse... Mère, puisqu'elle est acquittée, j'aimerais que vous la connussiez.

Un peu de surprise passa dans les yeux de Mme Corbiéry.

— Vraiment?... En somme, moi aussi j'aimerais voir la pauvre enfant que mon Michel a sauvée. Mais pourquoi, Michel, désires-tu que je la connaisse?...

Presque gravement, il dit :

— Parce que je pense que vous pourriez lui faire du bien... Elle est très seule... Et je me demande ce qu'elle va devenir...

— Qu'entends-tu par là? Michel.

Du moment que son fils s'intéressait à cette jeune femme, elle ne pouvait plus la considérer comme une étrangère indifférente. Son regard pensif interrogeait celui de Michel. Mais elle ne le rencontra pas. Par la fenêtre entr'ouverte, il contemplait la fraîche frondaison des arbres du jardin.

— Mère, je vous le répète, elle est isolée et elle est très jeune... Elle n'a pas de fortune et... elle est terriblement séduisante.

— Est-ce qu'elle ne possède aucune famille?

— Vous savez ce qu'il en est... Je vous l'avais raconté et le procès l'a établi. Son père a été pour toujours rejeté par sa noble famille, les Ostrowski,

à cause de ses opinions et de ses actes révolutionnaires. Il a été compromis dans des complots très graves et n'a échappé que par la fuite à la police russe. Il a dû rester caché à l'étranger un certain temps ; et puis, il est venu enfin se réfugier en France où il a vécu dans le milieu nihiliste russe, continuant à comploter. Vous voyez quelle étrange jeunesse a eue sa fille... Une jeunesse pauvre, puisque toute la fortune de Serge Ostrowski a été confisquée.

— Oui... bien singulier... tout cela... Et aujourd'hui, Mme Dantesque ne pense pas retourner en Russie ?

— Je ne crois pas qu'elle y songe... Du moins, elle ne m'en a jamais parlé... Non, je ne le crois pas... Elle est trop Française d'éducation, de culture, d'habitudes... Par son mariage, elle est entrée dans un milieu d'intellectuels raffinés, d'artistes... Je ne la vois pas quittant une atmosphère qui lui convenait si bien, pour s'en aller vivre parmi de nobles Russes plus ou moins lettrés, qui ne seraient que des gens du monde... Mais, comme je vous le dis, elle ne m'a pas confié ses projets... D'ailleurs, nous avions la superstition de n'en pas faire, tant que l'avenir ne dépendait pas de nous.

— Oui, je comprends... Pauvre, pauvre petite... Alors, moralement, elle a de la valeur ?

Michel s'était mis à marcher à travers la pièce,

ainsi qu'il faisait souvent quand il réfléchissait.

— Comme intelligence, oui..., elle appartient à l'élite... Au point de vue cœur, je la connais surtout comme mère ; et elle l'est ardemment...

Il se tut. Il y avait un point que, d'instinct, il évitait de toucher avec sa mère, foncièrement chrétienne ; c'était l'absence de toute religion chez Vania Dantesque... Peut-être parce que personne n'avait songé à lui en donner une. La mère avait disparu toute jeune ; le père semblait avoir été totalement étranger à cet ordre d'idées ; même plutôt hostile.

Voyant qu'il ne poursuivait pas, Mme Corbiéry reprit doucement :

— Eh bien, Michel, c'est convenu, si ta vieille maman peut être utile en quelque chose pour cette jeune femme, amène-la-moi quand tu le jugeras bon...

— Mère, ma chérie, vous ferez là une œuvre pie... Je vous en remercie bien fort...

— Monique m'a dit qu'elle avait été très courageuse tantôt, pendant cette dernière audience où son sort se décidait. Raconte-moi tous les détails de cette audience, Michel, puisque je n'ai pu aller l'entendre...

— Tout ce que vous voudrez, mère... Voici, depuis le début...

Et cœur à cœur, tous deux, ils se mirent à causer.

CHAPITRE III

Le dîner était fini. Pour fumer, Michel descendit dans le jardinet sur lequel s'ouvrait son appartement personnel, au rez-de-chaussée ; et, lentement, il se prit à arpenter la petite allée allongée entre d'étroits massifs, feuillus de verdure fraîche.

Le repos avait bien vite apaisé en lui la fièvre de la lutte ; même de la victoire ; une victoire dont il n'éprouvait, d'ailleurs, nul orgueil. Car il y avait en lui une complète absence de vanité professionnelle. Seulement par un fier souci de la tâche assumée, il souhaitait le succès ; et cette hautaine indifférence au jugement de la foule lui donnait une indépendance qui était une force devant l'opinion.

Dans le calme du foyer, son cerveau avait tout de suite repris sa claire et froide précision... Maintenant, comme s'il se fût agi de la plaidoirie d'un confrère, il se rappelait la sienne, les divers incidents qui l'avaient marquée ; les impressions multiples qui lui traversaient l'âme et la pensée, tandis

que, inflexible en sa conviction, il culbutait l'accusation, s'appliquant à conquérir le jury avec une volonté passionnée de vaincre qu'il discernait mieux maintenant et dont l'intensité l'étonnait un peu. Jamais il ne se souvenait avoir ainsi, dans toute sa carrière, souhaité un acquittement... Pourquoi donc, alors, cette fois?...

Parce que Vania Dantesque, attaquée injustement et seule pour se défendre, lui inspirait une compassion profonde?... Enfin ! il avait pu la délivrer !... Par ce beau soir printanier, elle était libre ! A jamais, il avait rejeté loin d'elle l'épouvantable avenir dont la vision la hantait depuis tant de mois !...

Que devenait-elle, la pauvre petite, dans la maison inconnue où elle était solitaire, sans protection ni affection ; pareille à une épave jetée par le flot.

Lui qui, à cette heure, semblait son unique ami, n'aurait-il pas dû aller s'informer d'elle, en ce premier soir, lourd de pensées pour elle... Tout au moins, lui faire savoir qu'un dévouement veillait sur elle ?

Il tira sa montre et la regarda. Huit heures trois quarts.

Avec une auto, en quelques instants, il pouvait être chez elle, lui faire remettre sa carte, s'informer de sa bonne arrivée à l'hôtel, sans même demander

à la voir... Mais, du moins, elle saurait qu'un ami pensait à elle...

Michel Corbiéry était l'homme des promptes décisions. Sans tergiverser avec lui-même, il jeta son cigare, rentra dans son cabinet et, sur une carte, griffonna rapidement :

« Madame, ces quelques lignes sont pour que, ce soir, vous ne vous sentiez pas trop isolée dans votre *home* de passage. De loin, votre tout dévoué ami... — vous me permettez bien ce titre, n'est-ce pas?... — est avec vous, partageant votre joie de la liberté reconquise. Bonsoir, madame. Je voudrais bien être sûr que votre gîte vous a été accueillant. Croyez-moi toujours, de loin, comme de près,

« Tout vôtre,

« M. C. »

Il mit la carte sous enveloppe, sonna le valet de chambre afin de prévenir, au cas où sa mère le demanderait, qu'il s'absentait un moment pour une course urgente ; et, rapidement, il sortit.

En quelques minutes, une auto l'amena, comme il l'avait prévu, devant l'hôtel de la rue Chateaubriand, — paisible ainsi qu'une rue de province, — où Varia était avec son enfant.

Il avait été convenu que, pour éviter les curiosités,

elle y donnerait son nom de jeune fille; et il demanda :

— Mme d'Ostrowska est-elle arrivée?

— Oui, monsieur, Madame est venue avant le dîner, dit la femme de chambre qui lui avait ouvert.

— Elle est dans son appartement?

— Je crois que Madame est dans le jardin. Si Monsieur veut, je vais l'avertir.

— Voulez-vous simplement lui remettre cette carte? Elle vous dira s'il y a une réponse.

La femme de chambre prit l'enveloppe. Michel, qui n'avait pas voulu entrer dans le salon où il apercevait de nombreux groupes, resta au seuil du hall, sur l'étroit perron qui descendait dans le jardin... Un jardinet parisien, bien exigü, mais, tout de même, un jardinet, avec un lilas en fleurs et, autour d'une pelouse soigneusement taillée, des massifs étoilés de fleurs printanières dont la senteur errait dans la brise tiède.

Ses yeux sondaient la pénombre; et, avant même que la femme de chambre dont il suivait les mouvements se fût arrêtée, il avait distingué une forme mince, vêtue de noir, qui marchait lentement dans l'allée sablée. Il la vit s'immobiliser soudain, prendre la carte, revenir vers le globe électrique qui éclairait l'entrée du jardin et lire...

Aussitôt, l'idée traversa son cerveau que, peut-

être, il eût dû partir, sa carte remise, sans attendre la réponse que, pourtant, il désirait étrangement.

N'allait-elle pas se méprendre sur son intention et le trouver indiscret?...

Mais, déjà, elle était devant lui, les mains tendues, sur les lèvres, un rayonnant sourire de bienvenue.

— C'est vous?... Vraiment vous?... Que vous êtes bon d'être venu ainsi ! Ce soir même, où vous devez être si avide de repos auprès de votre mère !

— Bon?... Dites que c'est très naturel ! Par la force des choses, vous êtes devenue un peu... *mienne*, si vous me permettez ce mot ambitieux... Et j'avais hâte de savoir comment vous vous trouviez ici... Pas trop « perdue » ?

Il parlait d'un ton rapide, gaiement amical. Mais, en lui, s'avivait cette allégresse qui lui dilatait l'âme, depuis le verdict du jury.

— Avez-vous Sonia près de vous ?

Dans l'ombre, il vit un éclair irradier le doux visage.

— Oui, pour la première fois, depuis sept affreux mois, je viens de coucher moi-même ma « petite ». Elle dort maintenant... Je suis restée des minutes et des minutes à la contempler... Et puis, parce que je sais que désormais je puis la retrouver dès que je veux... je suis libre !... j'ai

été prise de la soif de respirer un moment dans la nuit, ma première nuit de délivrance ! et je suis descendue dans ce jardin qui sent la campagne, le printemps, le beau printemps !... Une illusion peut-être... Mais je m'y trouve bien ! oh ! si bien !... Voulez-vous que nous y restions?... Dans le salon, il y a du monde, nous causerions mal, n'est-ce pas ?

— Causer?... Mais vous devez être très fatiguée !... Maintenant, que je vous sais bien, je vais vous laisser.

— Si j'ai été fatiguée, je ne m'en souviens plus... Il me semble que je passerais la nuit à respirer cette odeur de verdure et de fleur... Ah ! que c'est exquis, le printemps !

Une sorte de joie enivrée palpitait dans sa voix. Elle s'était remise à marcher dans l'étroite allée que baignait la clarté de lune filtrée par les branches ; et il avançait près d'elle, son regard invinciblement attiré par la radieuse expression du jeune visage, qui agissait sur lui comme un senteur grisante.

Ah ! combien peu, lui semblait le succès triomphal de sa plaidoirie, auprès de la douceur d'avoir pu sauver cette créature innocente ; de savoir et de sentir un lien indestructible noué entre eux parce qu'elle lui devait sa liberté, son honneur, tout le bonheur possible de son avenir... Sans

doute, pour cela, jamais plus, il ne pourrait voir en elle une étrangère.

Elle continuait, avec cet accent qui était pour lui un suprême remerciement :

— J'ai l'impression que je sors d'un cauchemar ! De si étrangement loin, j'aperçois ma cellule, la salle d'audience, votre visage où il y avait tant de volonté, et aussi de passion... Et quelle autorité dans votre voix !... Je vous entends encore... Ah ! comme vous leur avez parlé, à ces hommes !... En vous écoutant, j'étais bien sûre que vous me délivreriez ! Et vous m'avez délivrée !

La petite main se posa, affectueuse, sur son bras. Lui, la prit, la porta à ses lèvres, puis, tout de suite, la laissa retomber...

En silence, ils firent quelques pas dans le jardin, où le croissant large qui montait derrière les arbres dessinait des sillons argentés. L'odeur du lilas imprégnait la brise fraîche.

Mais, presque aussitôt, elle secoua la tête, comme pour rejeter mieux les sombres visions du passé ; et l'expression du visage changeant, — devenue joyeuse, — elle dit avec un rire léger :

— Maintenant, je suis rentrée parmi les femmes du monde !... Puisque c'est grâce à vous, il est de rigueur que vous soyez mon premier hôte dans ma vie qui recommence, et ce soir, vous accepterez une tasse de thé... Vous le voulez bien ? n'est-ce

pas... Sur la terrasse, là nous serons très bien ! Juste ce qu'il faut de lumière pour voir nos tasses et continuer à jouir de cette nuit adorable !

Jamais, encore, il ne l'avait entendue parler avec cette vivacité gaie où son charme revêtait, pour lui, une forme nouvelle. Et, en ce soir unique, il ne pensait même pas à se dérober à un enchantement qu'il trouvait exquis de subir. Demain, plus tard, la vie les emporterait dans leurs sillages différents. Mais encore pour quelques instants, ils n'étaient que deux êtres qui ont vécu les mêmes angoisses dans une commune pensée ; l'homme, selon l'ordre naturel, s'efforçant de sauver la femme réfugiée sous sa protection.

Aussi simplement qu'elle avait fait son invitation, Michell l'avait acceptée ; et tandis que, devant eux, sur une petite table de dinette, la femme de chambre préparait les tasses, ils se reprenaient à causer avec cet abandon familier qu'avaient apporté entre eux leurs longues, leurs nombreuses conversations à Saint-Lazare, quand il s'agissait de préparer la défense.

Mais que, cette fois, le cadre était différent !... Et différente aussi Vania Dantesque, qui n'était plus la prisonnière gravement soupçonnée, mais comme elle le disait, une femme du monde qui, avec une grâce délicate, lui montrait l'infini de sa gratitude. On eût dit que, délivrée du souci de se défendre,

elle avait laissé tomber l'enveloppe de volonté — presque dure — où elle s'était engagée pendant tant de mois ; et elle se révélait à lui une Vania nouvelle, la créature irrésistiblement charmeuse, dénuée de coquetterie à un invraisemblable point, que tous les témoignages avaient célébrée dans les dépositions du procès.

Le thé leur avait été apporté, et elle servait son hôte avec un soin attentif.

Tout à coup, elle dit, — et le sourire charmeur glissa sur ses lèvres :

— Ne me trouvez pas exigeante et indiscreète... mais je compte bien que vous me ferez de fréquentes visites jusqu'à mon départ !

— Votre départ ? interrompit-il brusquement. Vous partez ? Vous ne m'en aviez jamais parlé...

Dans la douce nuit, la voix de Vania résonna, un peu amère :

— Est-ce que je pouvais parler d'avenir ? Peut-être, cela m'aurait porté malheur... Mais, maintenant, tout est changé... grâce à vous !... Tout à coup, ce soir, en dînant, comme je regardais le beau ciel du couchant, notre petit lilas tout en fleurs, je me suis souvenue, je ne sais comment ni pourquoi ! d'un adorable et sauvage coin de Provence, où j'ai passé jadis, un jour, en revenant de Cannes... Un tout petit pays qui s'appelle Cavalaire... Connaissez-vous ?...

— De nom, oui... Eh bien?

— Eh bien, le désir m'a saisie, un désir fou ! de m'y réfugier loin, bien loin de tout le passé, avec ma Sonia... Et d'y rester autant... autant que mes capitaux me le permettront !

Avec une drôlerie joyeuse, elle avait lancé les dernier mots. Michel ne répondit pas. Une sorte de regret avait jailli en lui, si aigu qu'il en prenait conscience, avec une surprise impatiente. Lui aussi appartenait à ce passé qu'elle voulait à jamais écarter...

— Est-ce que vous désapprouvez ce voyage ? interrogea-t-elle, étonnée de son silence.

— Oh ! non... Je trouve votre projet bien naturel... et même sage. Ce vous sera bon, autant qu'à Sonia, de respirer un peu l'air de mer...

— Oui, je le crois. Cavalaire sera la halte où je reprendrai les forces nécessaires pour refaire ma vie... Mais cela, pas encore !... En ce moment, je ne veux pas plus penser à l'avenir qu'au passé, à l'horrible passé... Le présent est trop beau pour que je ne m'y absorbe pas toute... Je veux aller le... savourer dans le lumineux Cavalaire... D'ailleurs, puisqu'il m'est impossible de rentrer dans mon logis de jadis, il me faut bien, en attendant mieux, un gîte provisoire...

— Vous ne voulez plus habiter votre maison de Neuilly ?

— Oh ! non !... Oh ! non !... Je vais m'en débarrasser... En vendre tous les meubles... Je n'en veux rien garder !...

La voix avait repris l'accent de résolution farouche qui en changeait absolument le timbre...

Lui, eut la vision du petit hôtel de Neuilly, vrai nid d'artiste, créé par un goût raffiné, riche de précieux bibelots ; logis dont la valeur était extrême pour les connaisseurs et qui, autour d'elle, formait un cadre incomparable... Et, pensivement, il dit :

— Ce sera dommage de disperser toutes les richesses artistiques qui ont été rassemblées dans cette maison... Je comprends, certes, votre impression !... Mais vous qui êtes si énergique, vous devriez réagir... Peut-être après l'émotion première... qui serait très cruelle... vous vous sentiriez heureuse de vous retrouver dans un milieu qui était si bien vôtre...

— Le mien?... Oh ! non !... Celui de... de M. Dantesque... oui... Pas le mien ! Non, je ne veux pas... je ne peux pas y revenir... Pourquoi voulez-vous m'y obliger?...

Il y avait dans son accent une sorte de révolte éperdue, presque de la terreur... Jamais il ne l'avait entendue parler ainsi, comme une enfant affolée. Toujours, au contraire, il l'avait vue doucement résolue, forte de cette énergie calme que nulle épreuve n'abattait.

Sans doute, les affres de cette journée avaient vaincu enfin son endurance, détendant le ressort de sa résistance devant le péril... Et compatissant, avec une gaieté affectueuse, il protesta :

— Mais, ma chère petite amie, je ne veux vous obliger à rien du tout !... Je vous donne mon modeste avis de conseiller qui se place en dehors d'impressions très naturelles ! Et je n'ai certes pas la prétention de vous imposer mon opinion. Seulement...

— Seulement?...

— Seulement, je crois qu'il sera bien difficile que vous n'alliez pas, vous-même, examiner les papiers de votre mari... Voir ce que vous devriez garder, à votre fille, des œuvres d'art qu'avait acquises M. Dantesque... ou vous-même...

— Garder quelque chose?... Je vous l'ai dit, je voudrais que rien ne reste de ce passé... Il me fait horreur !... Je ne conserverai rien qui me le rappelle... Je veux recommencer ma vie... puisque, heureusement, je suis encore jeune, très jeune !...

Elle avait parlé avec une sorte d'emportement passionné. On eût dit qu'elle avait oublié la présence de son hôte. Une contraction rapprochait un peu les sourcils, donnant une sévérité imprévue aux lignes du visage qui, tout à coup, semblait taillé dans le marbre.

Michel sentit, qu'en elle-même, elle regardait, vers des profondeurs que sûrement, elle n'avait permis à personne de sonder. Comment, à certaines heures, avait-il pu croire qu'elle se confiait toute à lui !... La vie allait les séparer, et il voyait nettement que jamais, elle ne lui avait large ouvert son jardin secret... Voici que, tout à coup, elle venait d'y rentrer, y revivant des heures qu'il ignorait... Et si absorbée elle était, que ses doigts laissèrent tomber la petite cuiller qu'ils maniaient inconsciemment.

Elle eut un sursaut. Mais elle était rejetée dans l'heure présente. Les lèvres retrouvèrent leur sourire tandis qu'elle attachait sur lui son regard plein de mystère.

— Vous me trouvez faible, n'est-ce pas ? J'imagine que, dans quelques semaines, même dans quelques jours, je serai plus vaillante... Oui, vous avez raison... Sagement, je devrais rentrer dans cette maison... Mais... mais, il s'y est passé tant d'affreuses choses... Au premier pas que j'y oserai, des fantômes se dresseront pour me faire mal... Ah ! ce serait insensé d'aller les y chercher... Du moins, ce soir, il me paraît ainsi... Demain, quand le beau soleil m'enveloppera, peut-être, je penserai autrement...

— Je le crois, en effet... Mais ce soir, vous, la vaillante, vous n'êtes plus qu'une pauvre petite

enfant qui a besoin de repos... Il vous faut aller retrouver Sonia... et dormir comme elle... Sans songer à rien... Et puis, demain, ou tout autre jour, si vous avez besoin d'un ami, de votre conseil, madame, si je puis vous aider à conjurer les fantômes, vous m'appellerez... Car, vous le savez, aussi longtemps que vous le souhaiterez, je serai *vôtre!*

— Toujours, alors ! fit-elle si spontanément qu'il tressaillit. Et une seconde, il se sentit très près d'elle... Comme là-bas, à Saint-Lazare, quand elle priait dans un soudain émoi : Oh ! Michel, « sauvez-moi !... Vous seul le pouvez ! »

Se levant pour prendre congé, il dit simplement, sa belle voix timbrée un peu assourdie :

— Merci, madame. J'emporte précieusement votre bonne parole.. Mais avant de vous quitter, voulez-vous me permettre de vous exprimer un vœu?...

Il y eut un peu d'étonnement dans le regard qui, dans la pénombre, cherchait le sien. Et elle répéta :

— Un vœu?

— Oui... Celui que vous connaissiez ma mère. Si souvent... vous le comprenez, elle m'a entendu parler de vous, que ne pouvant aller à vous, — car hélas ! elle est très impotente, — elle vous saurait... beaucoup de gré, de vouloir bien lui faire

une petite visite... Ma jeune sœur aussi a un ardent désir de vous connaître.

Pour une raison ignorée de Michel, la proposition déplaisait-elle à Vania Dantesque? Elle ne répondit pas aussitôt. Ce fut un silence imperceptible que, lui, discerna avec une intensité pénible et qui, tout de suite, lui jeta aux lèvres un mot d'excuse :

— Je suis peut-être indiscret... Mais, c'est si inconsciemment, que vous voudrez bien me le pardonner.

Elle haussa les épaules et le sourire caressant éclaira son visage.

— Indiscret?... Ah ! jamais, je crois, je ne pourrai trouver que vous l'êtes avec moi... Non, j'hésitais à vous répondre, parce que mon... aventure m'a rendue très sauvage... En ce moment, j'ai la terreur des visages nouveaux, de la curiosité que j'excite...

— Ce n'est pas de la curiosité, mais seulement de la sympathie que vous trouveriez chez ma mère, pour vous accueillir... Tout ce qu'elle sait de vous lui a donné le désir de vous voir devenir une petite amie qu'elle serait heureuse de gâter, autant que vous le lui permettrez... Car elle n'ignore pas que vous êtes assez seule, en ce moment...

— Bien seule, oui... Mais ce qu'elle sait de moi, dites-vous?... Ah ! que sait-elle?

L'étrange expression, remarquée plusieurs fois

ce soir-là, par Corbiéry, changeait encore une fois le caractère de la jeune figure, lui donnant quelque chose de sombre, presque de tragique. Et, de nouveau, Michel Corbiéry sentit qu'il se heurtait, dans l'âme de Vania, à un voile épais qu'elle était résolue à ne pas soulever. Elle continuait, la voix un peu lente, mais très douce :

— C'est bien bon à elle de penser cela ! Pour l'en remercier, je tâcherai de dominer mon impression et j'irai lui dire toute la gratitude que j'en éprouve... Si profonde!... Nous verrons dans quelques jours, avant que je parte, quand elle pourra me recevoir... puisqu'elle veut bien le souhaiter...

Il lui tendait la main dans un geste d'adieu. Cette fois, elle ne le retint pas ; mais, d'un élan, elle lui donna encore ses deux mains, comme à l'arrivée. Et lui encore les porta à ses lèvres. Un désir que sa volonté maîtrisait sans pitié l'étreignait de laisser sa bouche errer un peu sur cette peau tiède qui fleurait un indéfinissable parfum. Mais il se redressa aussitôt.

Seulement, parce qu'elle lui disait avec sa grâce enveloppante :

— Je compte sur une prochaine visite, n'est-ce pas ?

il promet :

— A bientôt, madame. Dès que vous le désirerez.

Sur le seuil de la terrasse, il s'arrêta et, se détournant, il regarda vers elle. A la place où il l'avait quittée, elle était encore; elle l'avait suivi des yeux et il l'aperçut, toute frêle, seule dans la nuit où sa tête blonde se détachait très claire.

CHAPITRE IV

— Madame, encore un sandwich? offrit Monique avec son joli sourire, tout ensemble sérieux et juvénile.

Elle ressemblait à Michel; elle avait la même silhouette élégante et haute, mais il y avait chez lui de la robustesse nerveuse; et elle, était toute mince. Ses yeux — très beaux — étaient noirs comme les cheveux qui dégageaient le front et formaient, sur la nuque, une lourde torsade.

Avec un empressement charmé, elle se préparait à servir Vania, qu'elle ne cessait d'envelopper d'un regard de sympathie admirative.

— Vous voulez bien? n'est-ce pas, madame.

— Mais non... mais non... je ne veux pas... Je ne veux plus rien du tout. Vous m'avez comblée... Je me suis laissé faire... Et quand je serai partie, vous trouverez que je suis une terrible gourmande!

— Oh! madame, protesta Monique dont les joues se rosèrent plus fort. Et spontanément, elle finit :

— Je ne pourrai penser de vous, comme tout le monde, que des choses délicieuses.

L'indéfinissable sourire — ironique, caressant, amer — passa en éclair sur les lèvres de la jeune femme :

— Quelle petite âme pétrie d'indulgence vous possédez !... Hélas ! ceux qui me trouvent délicieuse ne me connaissent guère !

— Madame, Michel est tout à fait de mon avis...

— Parce qu'il me voit à travers son dévouement... On a toujours des trésors de bienveillance pour ceux à qui l'on a donné beaucoup de soi !

— Nous pourrions le lui demander, madame ; le voici justement. Son visiteur ne l'a pas trop retenu, par bonheur, jeta allégrement Monique qui se précipitait au-devant de son frère qu'un client avait, un instant, fait demander pour un renseignement. Il lui sourit ; mais, tout de suite, son regard avait couru vers la jeune femme assise près du fauteuil de sa mère.

— Votre goûter m'incite à la gourmandise. Petite Monique, donne-moi quelque chose à croquer, s'il te plaît... La connaissance est maintenant tout à fait achevée avec Mme Dantesque, je suppose. Madame, vous êtes convaincue, n'est-il pas vrai, que ce n'est pas la curiosité qui a inspiré à ma mère

le désir de vous voir?... Et vous, mère, vous trouvez, n'est-ce pas, que j'avais dit vrai...

Mme Corbiéry inclina la tête et fit doucement :

— J'espère que Mme Dantesque et moi nous allons devenir de vraies amies.

— C'est cela ! mère. Adoptez madame pour une de vos filles... Madame, ne refusez pas ! Ma mère a fait déjà ses preuves. Consentez à vous laisser accueillir par elle ! Je vous assure que vous vous en trouverez bien.

La jeune femme secoua la tête :

— Ce serait bien imprudent, à moi, de prendre une telle habitude ! Il me faut, au contraire, m'enfoncer dans l'austère conviction que je n'ai à compter que sur moi ! La vie, d'ailleurs, m'y a bon gré mal gré habituée et m'a ainsi rendue brave...

— Oui, fit Mme Corbiéry, avec son bon sourire ; il y a en vous, je le sais, une rare énergie.

— De l'énergie?... c'est vrai ; je crois que, par bonheur, la nature m'en a gratifiée. Et puis, toute petite, j'ai été à bonne école. Mon père m'a toujours enseigné, beaucoup par l'exemple, qu'il faut aller, inflexiblement, vers le but qu'on s'est marqué ; et je crois vraiment, que cela, je ne pourrai l'oublier... Et c'est bien heureux, car il me faut de la force pour mon enfant et pour moi !... Ah ! si je pouvais lui en donner physiquement ! Elle est si frêle ! ma Sonia...

— La mer va lui faire du bien.

— Je l'espère.. Nous partons dans trois jours !

Il y avait eu un frémissement de joie dans l'accent de la jeune femme ; et Michel eut la sensation d'une piqûre qui l'aurait atteint au passage.

Mme Corbiéry demandait :

— Vous avez des amis à Cavalaire ?

— Oh ! non... Je n'y connais personne... J'y serai seule avec ma toute petite...

— Cet isolement ne vous fait pas peur ?

— Oh ! madame, il me paraîtra bienfaisant. J'ai pris aussi l'habitude de la solitude. Ah ! la vie a été pour moi une rude mais utile éducatrice !... Et je traverse un moment où j'ai besoin de me recueillir..., de me reprendre pour pouvoir commencer une existence nouvelle. Je voudrais ne plus voir personne de ceux qui appartiennent au passé.

— Alors, madame, c'est un adieu définitif que je vais avoir à vous adresser, sous peine d'être importun à l'avenir?... interrogea Michel. Son accent avait une sorte de gravité que dissimulait mal le caractère de badinage qu'il s'appliquait à lui donner.

— Un adieu?... Oh ! jamais, de vous, je n'accepterai un adieu « définitif », comme vous dites... Je vous dois tant que, désormais, vous faites partie

de mon existence même !... Ah ! madame, quelle mère privilégiée vous êtes !

Un sourire illumina le pâle visage de Mme Corbiéry.

— Oui, je crois que vous avez raison, ma petite amie...

— Mère, mère, je vous en prie ! intervint Michel, avec une sorte d'autorité impatiente.

Mais Vania, qui se levait pour partir, lui tendit la main.

— Pourquoi ne pas reconnaître ce qui est?... Bon ou mauvais... en toute simplicité ! Au revoir, mon ami, mon très cher ami... Tout mon cœur reconnaissant, je vous le laisse. Madame, n'est-ce pas, vous me permettez de dire cela, qui est la vérité... Jamais assez je ne pourrai montrer ma gratitude à M^e Corbiéry !

— Il a rempli sa tâche, mon enfant, qui est de protéger les innocents ; et il est tout le premier heureux d'avoir pu écarter de vous l'injuste accusation... Maintenant, comme vous l'avez dit sagement, ma pauvre petite, il ne faut plus penser aux tristes jours que vous venez de traverser et vivre pour votre enfant et vous-même, les yeux vers l'avenir. Je vous souhaite, de tout cœur, d'être enfin heureuse !...

Affectueusement, Mme Corbiéry parlait à cette inconnue qui, isolée comme le lui avait dit son

fil, lui semblait une pauvre enfant pitoyable. Entre les siennes, elle gardait la petite main gantée de noir, qui était venue à elle dans un geste d'adieu ; et comme Monique, comme son fils lui-même, elle contemplait le charmant visage, avec une chaude sympathie.

Sans doute, Vania sentait cette impression car il y eut une douceur émue dans son regard :

— Que vous êtes bonne ! madame. Jamais, sur ma route, je n'ai rencontré personne qui vous ressemblât... Mais vous ravivez le regret qui m'a parfois déchiré le cœur d'avoir été une enfant sans mère ! Comme j'aurais pu être autre, je suis sûre, si j'en avais eu une !

— Vous avez perdu la vôtre très jeune ?

— Oui... J'ai grandi parmi des hommes seuls... C'est pourquoi je suis devenue masculine.

Tous se mirent à rire. Masculine ! cette fine créature qui avait un air de très jeune fille !

— Michel, te doutais-tu que Mme Dantesque était « masculine » ?

Il dit, d'un ton un peu singulier :

— Je la trouve, au contraire, bien féminine !

A son tour, elle rit un peu :

— Je veux dire que j'ai, dans le caractère, des brutalités... que je commets des actes de volonté dont m'aurait détournée l'influence d'une douce maman. Oh ! mademoiselle Monique, vous ne savez

pas votre bonheur d'avoir une mère comme la vôtre !

— Oh ! si ! je sais... je sais très bien ! madame. Maman, je l'adore !... s'écria Monique qui d'un mouvement vif et tendre se pencha sur le visage fatigué.

— Chut ! Monique, garde les effusions pour le huis clos, interrompit gaiement Mme Corbiéry. Et, détournant la conversation, elle demanda :

— Vous m'amènerez votre petite Sonia, quand vous reviendrez de Cavalaire, voulez-vous ? Et puis, vous serez bien aimable et vous me ferez de la musique... C'est pour moi une telle jouissance d'en entendre !... Et je sais que vous êtes une artiste...

— Si je puis, oui, madame, je viendrai vous en faire... En ce moment, j'en serais incapable. La musique est, pour moi, trop évocatrice de fantômes que je veux fuir... Mais j'espère que les jours passant, je vais redevenir moins... nerveuse !... Adieu, madame. Merci de m'avoir accueillie ainsi !

Et d'un geste spontané, où était toute sa grâce tendre, elle se courba et baisa la main de Mme Corbiéry....

Maintenant, Michel l'accompagnait jusqu'au seuil, traversant l'immense salon où les tapisseries de Beauvais encadraient harmonieusement les toiles signées de noms illustres.

Il avait dit à Monique

— Je reconduis Mme Dantesque. Elle t'excusera de rester près de maman.

La jeune fille avait eu un regard un peu surpris, déçue que son frère l'empêchât de demeurer jusqu'à la dernière minute, auprès de cette séduisante visiteuse. Mais elle était habituée à lui obéir ; et, après un chaud adieu, elle avait laissé Vania sortir seule avec lui.

Sans un mot, d'ailleurs, il avançait près d'elle parce qu'il la voyait songeuse. Ce fut elle qui reprit tout à coup, s'arrêtant au seuil du salon :

— Je vous remercie... beaucoup !... de m'avoir fait connaître votre mère. Quelle lumineuse atmosphère, on sent autour d'elle... Je viens de passer une heure telle que je n'en avais jamais connu...

Et c'était l'absolue vérité qu'elle disait là, bien sincère. Après avoir vécu tant d'années, parmi des femmes tout occupées de leurs coquetteries, de leurs intrigues amoureuses, de leurs curiosités plus ou moins malsaines, elle avait éprouvé auprès de Mme Corbiéry, de Monique, l'impression que lui aurait donnée une eau lustrale versée sur son âme salie : c'était, pour elle, une révélation que de semblables natures de femme.

Une expression d'intense plaisir avait éclairé les traits un peu sévères de Michel.

— J'espère qu'à votre retour, vous la reverrez

souvent, ma vieille maman. Je suis sûre qu'elle découvrira vite le secret de vous faire le bien qu'il vous faut...

— Ce qu'il me faut?... Ah! je l'ignore moi-même!

— Il vous faut, chère petite madame, indépendante, n'être pas si isolée — moralement, du moins, — que vous l'êtes... De cela, je suis sûr... Quand votre chère liberté ne vous suffira plus, vous viendrez à nous... C'est convenu, n'est-ce pas?... Me permettez-vous de vous dire que...

Il s'arrêta un peu, la regardant avec gaieté.

— Que?...

— Que, étant données les... circonstances qui nous ont rapprochés, je me permets, très respectueusement, de vous considérer un peu comme... comme ma fille...

Pour la première fois, il lui entendit un petit rire moqueur, très gai :

— Oh! votre fille!... je suis un peu vieille et vous, pas assez vicieux!... Tout au plus, mettons votre « sœur »...

— Soit, ma jeune sœur, si vous préférez... Alors, fraternellement, vous recourrez à moi, autant que je pourrai vous être bon à quelque chose. C'est promis?

— C'est promis! répéta-t-elle la voix un peu assourdie. Ses lèvres tremblaient.

— Ah ! quelle sécurité d'avoir un ami comme vous !... Au revoir..., mon grand frère Michel...

Il eut un léger tressaillement. Ce lui était si étrange d'entendre son nom sur les lèvres de Vania... Et prononcé avec cette douceur affectueuse.

Mais il n'en trahit rien ; et, simplement, s'inclina sur la petite main qu'il avait sentie frémir dans la sienne aux heures émouvantes...

La porte retomba derrière elle. Alors, lentement, il revint vers le petit salon de sa mère. Il était pensif, irrité un peu contre lui-même qui n'avait pas le calme coutumier. Pourquoi lui semblait-il ainsi, très bon, que Vania fût entrée dans son *home*, qu'elle connût sa mère?... Plus encore, il avait l'impression d'un indestructible lien noué entre eux... Et il en ressentait une sorte de joie que sa perspicacité discernait nettement. Il pensa, une fois de plus :

— C'est vrai, elle m'est chère... Comme une créature dont on a écarté un terrible sort !

Sa main distraite ouvrit la porte du salon.

Mme Corbiéry avait repris son tricot. Monique, assise sur un pliant, tout près d'elle, bavardait, inactive ; et Michel fut salué par une exclamation enthousiaste :

— Oh ! Michel, elle est adorable !

— Tu trouves?...

— Oh ! oui, elle est si charmante qu'on ne pense même pas à se demander si elle est jolie... Et pourtant elle l'est ! Comment, jamais, a-t-on pu avoir l'idée de l'accuser !

— La justice est aveugle, fit Michel en souriant. Je suis content qu'elle ne vous ait pas déçues. Mère, vous partagez l'impression de Monique ?

— Je la trouve aussi bien séduisante, fit Mme Corbiéry, de sa manière douce. Et, de plus, elle me fait pitié, si seule et si jeune...

— C'est pourquoi, elle a besoin de vous, mère... Je savais bien que vous vous intéresseriez à elle...

— Toi aussi, Michel, n'est-ce pas, tu la trouves adorable ? jeta Monique.

— Tout au moins, très charmante et méritant qu'on lui fasse oublier tout ce qu'elle a souffert...

— Monique, ma petite, interrompit Mme Corbiéry, il me semble que tu oublies l'heure. N'as-tu pas ta leçon de chant, à cinq heures et demie ?

Monique soula un coup d'œil vers la pendule :

— Et il est cinq heures passées ! Mère, je me sauve !

Tendrement, elle jetait un baiser sur la blanche figure.

— Au revoir, Michel, quelle excellente idée tu as eue de nous amener Mme Dantesque ! Ce soir, il faudra encore me raconter beaucoup de choses

sur elle ! Maintenant que je la connais, je vais être insatiable.

— Entendu !... Allons, sauve-toi, petite Monique. Tu seras en retard.

— Bah ! nous courrons, Miss et moi !

Elle disparut. Michel l'avait suivie des yeux. Puis il revint vers Mme Corbiéry qui reprenait son ouvrage.

Lui, l'homme actif, toujours surchargé de besogne, ne semblait pas pressé d'aller retrouver son cabinet. Enfoncé dans un fauteuil, il demeurait silencieux, songeur.

Mme Corbiéry le considéra un instant, cessant de tricoter. Son visage devenait pensif. Mais Michel ne semblait pas remarquer cette attention.

Comme il ne parlait pas, elle appela :

— Michel !... Où donc es-tu parti ? Michel.

Il tressaillit et se redressa aussitôt, passant la main sur son front.

— J'étais distrait, c'est vrai... Je vous demande pardon. Vous n'avez pas été trop fatiguée par votre visiteuse ? mère.

— Oh ! elle n'avait rien de fatigant, la pauvre petite...

— Vous l'avez conquise ! maman.

Il eut une imperceptible pause. Puis il continua :

— L'impression a-t-elle été réciproque ?

A son tour, Mme Corbiéry laissa fuir quelques secondes avant de répondre.

Puis, elle répliqua, simplement :

— Monique a raison. Elle est très charmante... Tu t'intéresses beaucoup à elle, Michel.

— Oui, beaucoup... Cela vous étonne? A moi, cela paraît si naturel...

— Évidemment, c'est naturel.

Mme Corbiéry se tut... Ses yeux restaient pensifs ; et d'un geste tout machinal, elle se reprenait à mouvoir ses aiguilles.

— Songez, mère, que dans le péril qui s'abat-tait sur elle, mettant tout son avenir en question, elle s'est confiée entièrement à moi... Que pendant des semaines, j'ai vécu toute ma pensée occupée d'elle, des moyens de la délivrer du danger où les circonstances l'avaient jetée... Pendant ces mois-là, je lui ai vu un courage prodigieux ; j'ai apprécié son intelligence, développée comme une intelligence masculine, alors qu'en même temps, elle est tellement femme... si tendrement mère... Comment voulez-vous que, la connaissant ainsi, ayant traversé avec elle tant d'heures angoissantes où la même pensée, les mêmes craintes nous tenaillaient tous les deux, l'ayant secourue de tout mon pouvoir, comment voulez-vous que soudain, parce qu'elle est sauvée, elle devienne pour moi une indifférente?

La tête un peu penchée, Mme Corbiéry avait écouté les paroles de son fils, dont elle discernait la sincérité. Ce qu'il disait là était rigoureusement juste... Alors pourquoi son obscure inquiétude ne se dissipait-elle pas?

— Ton intérêt pour elle, est, comme tu dis, très naturel, reprit-elle, la voix un peu lente, car elle réfléchissait. Mais...

— Mais?...

Il y eut un silence de quelques secondes.

Alors, il insista :

— Mais quoi?... mère.

— Mon grand, nous sommes trop habitués à nous parler cœur à cœur pour que je ne le fasse pas aujourd'hui comme toujours... Eh bien ! ma pensée, la voici tout simplement. Maintenant que je connais Mme Dantesque, la sympathie... profonde que tu lui gardes m'effraie un peu.

— Parce que?...

— Parce que tu es un homme, jeune, qui n'a pas encore trouvé sa compagne d'élection... et qu'elle me semble la séduction faite femme.

— Vous avez raison, elle est cela, murmura-t-il brusquement. A la prison, du petit au grand, les plus humbles comme les autres, tous étaient conquis... Le jury l'a été vite, aussi... J'ai bien plaidé, soit... Mais je jurerais que pas un n'aurait consenti à la condamner...

— Puisque tu reconnais cela, Michel, tu ne t'étonneras si je ne puis m'empêcher de redouter que cette séduction, toi aussi, tu ne la subisses...

Il eut un geste vague dont il ne fut pas maître ; et la voix sourde, il jeta presque âprement :

— Peut-être, déjà, c'est fait !

— Michel !... oh ! Michel !... Tu ne vas pas me dire que tu aimes cette jeune femme !

— Comment vous dirais-je ce que j'ignore moi-même?... Je ne sais rien, en ce moment, de ce que j'éprouve pour elle !... Depuis sept mois, j'en suis certain, je n'ai vu en elle que la créature accusée dont j'avais accepté la défense... Elle a été acquittée. Elle est redevenue une femme telle que les autres ; charmeuse, comme de très rares le sont... Et qui demeure pour moi si différente des autres !... Ce qu'elle est, d'ailleurs... Alors je suis un peu effrayé... ainsi que vous l'êtes vous-même... de me sentir envoûté moi aussi... contre toute ma volonté...

Les yeux de Mme Corbiéry cherchèrent le regard de son fils, avec une gravité anxieuse :

— Michel, est-ce possible que ce soit toi qui parles ainsi !... Ressaisis-toi, je t'en supplie... Il le faut !... Aussi bien que moi, tu sais que Mme Dantesque ne peut, ne doit être ni... ni ta maîtresse... ni... ta femme...

Il se leva, repoussant son fauteuil d'un geste violent, lui toujours si maître de lui-même.

— Ma femme ! Mais jamais, mère, une pareille idée n'a traversé mon cerveau !... Comment a-t-elle pu vous venir, à vous qui me reprochez si souvent d'être un célibataire endurci ! Épouser Mme Dantesque ! Non, jamais je n'ai pensé à rien de semblable... Jamais !...

Sa mère le connaissait trop bien pour n'être pas certaine qu'il lui disait l'absolue vérité ; et un instant, ses appréhensions s'apaisèrent. Certes, elle était profondément désireuse qu'il se mariât enfin ; mais non pas avec une femme comme Vania Dantesque, l'héroïne d'un scandaleux procès, dont la célébrité, si innocente fût-elle, choquait sa réserve de femme très bien née.

Encore une fois, Michel martelait :

— Épouser Mme Dantesque !... Mais, mère, pour elle, qui, à peine a plus de vingt ans, je suis un vieux monsieur, presque... D'ailleurs, elle a, du moins à cette heure, une telle horreur du mariage que je serais insensé d'espérer qu'en mon honneur, son sentiment se modifierait... Non, mère, je ne pense pas à épouser Mme Dantesque. Mais si cela avait été, après tout, qu'auriez-vous à lui reprocher ?

— Reprocher?... Oh ! le mot est trop fort ! Je ne la connais pas... Je sais seulement qu'elle n'est

ni de notre race, ni de notre pays, de notre éducation, de notre milieu... Qu'elle a été élevée dans une atmosphère, qu'elle a vécu dans un monde qui sont totalement différents des nôtres... Pour toutes ces raisons, et je n'envisage que celles-là, elle est pour nous une inconnue...

— Une inconnue pour vous, oui... Mais non plus pour moi qui, par la force des choses, ai fouillé son passé, ses attaches, sa vie, presque son cœur... Oui, tout ce que vous dites est vrai !... Je le pense comme vous... J'ajoute qu'elle est pauvre, étrangère à sa noble famille... Elle a connu l'épreuve d'être l'objet d'une terrible accusation parce que les apparences y prêtaient... Mère, vous qui êtes juste, qui êtes bonne, vous trouvez que ce seraient là des motifs de m'écarter d'elle?...

Mme Corbiéry secoua la tête :

— Non, c'est vrai... En principe, tu as raison... Mais, il y a en moi un sentiment, tout instinctif, je le reconnais, qui me porte à redouter un rapprochement, quel qu'il soit, entre cette jeune femme et toi... Ce n'est pas l'épouse que je peux te souhaiter. Tu le penserais de même si, en ce moment, tu n'étais... sous le charme. Crois-moi, Michel, moi qui juge de sang-froid, mieux vaudrait que tu fuies ce charme..., tout de suite, pendant qu'il en est encore temps ! Tu as rempli ta mission auprès de Mme Dantesque, ne la vois plus...

Il tressaillit et dans ses yeux un éclair passa, tandis que les traits prenaient quelque chose d'inflexible.

— Mère, tant qu'elle pourra avoir besoin de moi, jamais je ne l'abandonnerai !

Mme Corbiéry arrêta sur lui son regard lumineux :

— Michel, tu as la conscience, Dieu merci ! assez droite pour décider ce que tu dois ou ne dois pas faire en cette circonstance. Seulement, je t'exprime mon désir, c'est que la fiancée que tu m'amèneras enfin un jour, je l'espère, soit une vraie jeune fille comme ta sœur... Non pas une femme qui a connu déjà un amour bien misérable, si j'en crois les révélations du procès, et qui n'a pas, c'est à peu près sûr, la valeur morale que tu dois souhaiter chez ta femme...

— Mère, encore une fois, je ne pense pas à épouser Mme Dantesque... Je ne vois en elle qu'une exquise amie à qui je ne demande rien, pas même un souvenir quand elle sera loin... Mère, vous, si chrétienne, ne faites pas de jugements téméraires sur son compte... Que savez-vous de la valeur morale de cette pauvre enfant ?

— Rien... Et c'est ce qui m'effraie... Michel, mon Michel, je te dis seulement, prends garde !

Cette fois, il ne répondit pas. Adossé à la che-

minée, les bras croisés, il regardait la place où, une heure plus tôt, Vania était assise.

Puis l'expression de ses yeux changea. Ils prirent une intense acuité. Sûrement, avec toute sa clairvoyance, sa sincérité, sa forte volonté, il sondait les replis de son cœur d'homme.

Quelques minutes coulèrent. La mère comme le fils réfléchissaient.

Enfin, résolument, il redressa sa haute taille; et alors, il rencontra le regard songeur de Mme Corbiéry. Il lui sourit un peu, très tendrement :

— Ma pauvre maman, comme je vous tourmente, sans le vouloir ! Peut-être vous avez eu raison de me mettre mieux en éveil. Oui, mieux ! Car je l'étais déjà un peu... Mais vous savez ce que dit notre cher Pascal : « le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas... » Ce qui est certain, pour l'instant, c'est qu'elle part !... Alors le danger disparaît. Quand elle reviendra, le charme sera rompu fatalement, et j'aurai, j'imagine, la sagesse de ne plus m'y exposer... Alors, mon jugement sera, sans doute, plus net qu'il ne l'est aujourd'hui, vous avez raison. Mais si vous voulez bien, ma chérie, vous ne me parlerez plus du tout de votre crainte qu'il vaut mieux que j'oublie... N'est-ce pas?... Seulement, promettez-moi d'être, *vous*, une vraie amie pour Mme Dantesque. Alors, je n'aurai plus

à prendre souci d'elle... Et tout sera bien ainsi.
Mme Corbiéry inclina la tête.

— Sois tranquille, mon grand. Autant qu'elle
le souhaitera, Mme Dantesque trouvera, en moi,
une vieille amie dévouée.

CHAPITRE V

« Maître, sommes-nous brouillés?... Ou m'avez-vous oubliée déjà ! et sans remords, parce que vous croyez n'avoir plus à m'aider, à me soutenir ?

« Si vous avez pensé cela, et pour cette raison, ne me donnez plus signe de souvenir, sachez que vous vous êtes trompé !... Mon ami, j'ai encore besoin de vous. Depuis des mois, je me reposais sur votre protection. Maintenant qu'elle me fait défaut, je sens mieux encore combien elle m'était précieuse...

« Il me semblerait bien bon de causer avec vous, d'avoir vos conseils pour les décisions d'avenir à prendre. Et justement, nous sommes loin, très loin l'un de l'autre, séparés plus encore par votre silence — imprévu pour moi... — que par la distance. Je suis toute seule pour prévoir, juger, choisir. Un jour, pourtant, vous m'aviez dit que, désormais, vous me considéreriez comme une jeune sœur... Et je vous avais cru...

« Autour de moi, ici, des étrangers seulement. Et certes, dans les circonstances où je me trouve,

ce n'est pas là, chose dont je me plains ! Pour tous, je ne suis que Mme d'Ostrowska, une petite veuve polonaise avec son bébé. Si j'avais voulu m'y prêter, je ne serais d'ailleurs que trop entourée. Car je devine, je vois beaucoup de sympathies toutes prêtes à venir à moi pour peu que je consente à sortir de l'enveloppe de sauvagerie dans laquelle je me blottis avec délices.

« Mais est-ce parce que la prison m'a appris, pendant des semaines, la solitude et le silence, instinctivement, je fuis la société... Est-ce parce que j'ai connu l'horreur d'être la misérable chose d'un homme ? je vis, en ce moment, dans l'ivresse de ma liberté reconquise. Ce m'est une volupté d'avoir, entière, mon indépendance...

« Avec des yeux éblouis, — mes yeux de prisonnière délivrée, — je contemple la flamme du soleil sur la belle eau bleue, ondoyante et neigeuse... Les clairs de lune qui font la nuit lumineuse... Je hume les senteurs confondues, qui, je crois bien, me grisent, de l'eucalyptus, des pins, des mimosas dont les bouquets fleurissent tous les sentiers. Quand ma Sonia ne me retient pas, je m'en vais vagabonder dans les petits chemins perdus qui escaladent la montagne ; et je grimpe, sans souci des buissons épineux qui m'agrippent au passage, des pierres, des écorces de chêne qui heurtent mon pied... Je vais... je vais... sans même penser,

dans un élan de joie animale, sachant seulement que, sur ma tête, le ciel est d'outremer splendide, que l'air est odorant et chaud, qu'il fait merveilleusement beau... et que je suis libre !... Libre par vous !... C'est mon refrain. Vous le dirai-je jamais assez, ami bien cher, puisque c'est mon éternel merci !...

« Je n'ai pas même le désir de lire. Mon esprit ne peut s'appliquer... En ce moment, je ne suis capable que de sentir... Aussi, je fais de la musique avec passion ; car j'ai brisé le mauvais charme qui permettait aux sons de susciter les spectres.... Et j'en suis si fort récompensée !

« Dès que le salon est solitaire, aux heures de la promenade à peu près générale, je m'empare du piano. Il est pitoyable ; mais j'écoute la musique intérieure qui chante en moi, et me procure des fêtes incomparables !... J'écoute ma voix comme celle d'une étrangère ; et je tressaille d'une joie de petite fille chaque fois que je constate combien son repos forcé lui a été, non pas mauvais comme je le redoutais, mais bienfaisant à un degré prodigieux. Je la retrouve docile, pleine, infatigable... Et cela me semble exquis ! Elle aussi m'apporte le baume de l'oubli, cet oubli du passé qu'il me faut, que je veux... et que j'aurai !

« Mon ami, comme il serait bon de rester ici longtemps, longtemps encore !... Cette halte est divine !...

Je m'y arrêterai, du moins tant que... — prosaïque détail, mais hélas ! si puissant !... — tant que le vide ne sera pas complet dans ma bourse... plutôt maigre.

A ma Sonia, aussi, Cavalaire fait tant de bien !... Sa petite figure me paraît moins mince et les yeux ne m'y semblent plus trop grands. Je l'entends rire gaiement comme les autres mioches. Et cela m'est une musique qu'aucune autre ne vaut.

Maître, vous allez peut-être vous sentir très orgueilleux, mais vous seul me manquez ici... Je ne désire aucunes lettres que les vôtres... Et votre silence me stupéfie, m'attriste, presque me révolte comme une déception et une injustice. Vous m'aviez tellement habituée à compter sur vous !... Au plus intime de mon âme, malgré mon ivresse, je suis désorientée de ne plus avoir le réconfort de votre dévouement et de votre pensée... Bien sage, je m'applique à m'y habituer... Mais je m'aperçois qu'il me faudra du temps pour cela...

« Mon ami Michel, pourquoi m'avez-vous abandonnée... si vite !...

« Peut-être... sans doute même !... j'aurais dû dignement imiter votre réserve et ne plus vous occuper de moi... Et puis, aujourd'hui — sept semaines que je suis libérée ! — je pensais tant à vous, que, sans même réfléchir, je suis venue vous retrouver. Et voici que j'ai bavardé, comme avec

les amis très chers dont on a longtemps été privé.

« Adieu, Maître. Quand nous reverrons-nous?... Je ne le prévois pas... En ce moment, d'ailleurs, je me livre toute au présent... Mais combien de temps le pourrai-je ! Il faut vivre. Et c'est moi qui dois gagner ma vie. Comment cela?... Je suis novice en cette science ; toute la somme de vaillance que je possède ne suffit pas à m'instruire. Que j'aurais donc besoin, ami, de causer avec vous de toutes ces graves — et stupides — questions !

« Bien affectueusement, je vous envoie le meilleur de ma pensée toujours reconnaissante et Sonia un très tendre baiser.

« A jamais vôtre,

« VANIA. »

« Si vous êtes fâché avec moi, déchirez ma lettre, oubliez-la... Et je ferai comme vous... »

Dans sa chambre d'hôtel, Michel Corbiéry lisait cette lettre qui lui avait été retournée de Paris, mêlée à tout son courrier. Il était à Toulon, où un procès l'avait appelé pour quelques jours.

A Toulon... Bien près de Cavalaire !

Mais avant de quitter Paris, il avait impérieusement résolu de n'y pas aller pour revoir Vania Dantesque... A quoi bon courir le risque de retomber sous le charme dont sa forte volonté —

et la séparation... — l'avaient délivré. Il s'était interdit de penser à elle, absente. Et, pour y réussir, il avait travaillé avec une fougue obstinée. Car, loin d'elle, il discernait mieux la valeur des objections soulevées par la divination maternelle.

Et les jours, en passant, semblaient vraiment avoir accompli leur œuvre d'effacement. Par quelques lignes, il avait répondu au billet où elle lui annonçait son arrivée à Cavalaire, ainsi qu'il l'en avait priée, quand il était allé à la gare lui adresser son adieu.

Avait-elle trouvé le mot trop bref, elle n'avait plus écrit ; et, obscurément, il en avait éprouvé un regret dont la violence lui avait révélé à quel degré il avait été captivé ; en même temps qu'une sorte de colère irritée contre lui-même. Quel sortilège l'avait donc grisé, lui si difficile ; qui avait de l'amour une conception tellement haute, qu'il n'avait jusqu'alors rencontré aucune femme dont il souhaitât faire l'âme de son foyer...

Jamais, avec sa mère, il n'avait reparlé de Vania. Et très sincèrement, repris par les travaux, les soucis, les distractions de sa vie quotidienne, il avait cru, bien guérie, l'ivresse passagère...

Maintenant, voici qu'il avait tout à coup, entre les mains, cette lettre où il *la* retrouvait toute. En lisant certaines phrases, il avait eu, intense, l'im-

pression de la voir devant lui, causant comme jadis, un sourire, une ombre, une pensée, sur son jeune visage... Même, il lui avait semblé entendre la voix un peu grave prononcer certaines paroles...

Et, clairement, il constatait que toutes ses résolutions, imposées par la sagesse humaine, gisaient à terre, toutes prêtes à être emportées comme des feuilles mortes, par un grand souffle irrésistible.

Il avait lu cette lettre imprévue une fois, deux fois... Soudain bouleversé d'une allégresse absurde et terrible, lui, le dédaigneux, lui, l'austère travailleur... Il avait, les feuillets dans la main, contemplé avidement le bleu violent du ciel de la Méditerranée, aspiré l'odeur saline qui errait dans l'air chaud. Il s'était jugé stupidement coupable avec ses craintes égoïstes pour son repos. Est-ce que le devoir n'était pas, au contraire, de venir en aide, autant qu'il le fallait, à cette créature esseulée au sortir de la terrible épreuve? Il avait demandé pour elle protection à sa mère... Mais cette protection, est-ce que lui-même ne la devait pas aussi?... Quelle lâcheté de fuir Vania Dantesque !...

A lui de ne pas écouter son imagination, comme un gamin qui, pour la première fois, goûte le charme de la femme...

Et, sa résolution prise, il avait télégraphié à Paris que son retour était retardé d'un jour. Le

lendemain, il prenait le train qui allait l'amener à Cavalaire.

C'était un petit train nonchalant qui, d'une allure de promenade, s'en allait le long de la côte. Après avoir laissé les abords quelconques de Toulon, il filait paisible, sous le souffle de la brise montée de l'eau bleue que dominait la voie.

Certes, Michel connaissait le Midi au printemps. Il en avait subi déjà le prestige avec la jouissance qu'éprouvent les travailleurs libérés un instant de leur labeur quotidien. Mais jamais plus profondément, peut-être, il ne s'était laissé pénétrer par la beauté des choses...

Il avait des journaux, et il ne pensait guère à les déplier. Il regardait fuir le lumineux paysage, épanoui dans la joie printanière ; les petits pays qui s'égrenaient sur les crêtes ou dans la découpe de la côte, abritant des villas italiennes dont les *loggias*, enserrées par de blanches colonnes, lui saient coiffées de tuiles rouges, parmi les eucalyptus, les mimosas et les glycines tout en fleurs.

Distraitement, au passage, il lisait les noms des stations minuscules. Il consulta sa montre, l'indicateur....

Le *Canadel*... Le *Dattier*... Il approchait...

Encore quelques instants... Puis, en pleine lumière, un nom se détacha sur une petite gare :

— *Cavalairiel*...

Il se dressa vivement et sauta hors du train. Très peu de voyageurs suivaient son exemple. Sur le quai, quelques curieux, des gens du pays, des « étrangers » venus apporter au train leur courrier. Mais Vania n'était pas parmi ceux-là... Et il pensa tout à coup, avec une crainte irraisonnée :

— Pourvu qu'elle ne soit pas absente !... Partie pour quelque excursion...

Et vite, il se fit indiquer le *Grand Hôtel*. On lui montra une haute bâtisse, toute blanche, campée à l'orée de la forêt de pins qui grimpait jusqu'à la cime des Maures. Une route y conduisait, toute blonde, sous l'éclatant soleil, où les arbres découpaient des ombres mouvantes ; longeant la mer qui miroitait entre les fûts violets des pins, dressés autour de la plage.

Un chasseur galonné offrit de lui porter ses bagages. Mais il déclina la proposition, laissant sa valise en gare, et s'engagea dans la grande avenue qui montait vers l'hôtel.

En quelques minutes, il arrivait devant une large allée, bordée de palmiers et de mimosas géants, allongée vers la maison à travers un parc un peu sauvage que nulle clôture ne semblait enfermer ; librement, il s'étendait vers la forêt d'où l'hôtel semblait émerger.

Michel eut soudain le ressouvenir de la lugubre prison où, pendant des mois, venait d'être retenue

Vania Dantesque. Et, bizarrement, il ressentit le bien-être que la jeune femme devait éprouver à vivre devant cet exquis paysage de lumière, de verdure et d'eau azurée.

Le pas rapide, il montait l'allée. Mais tout près du perron, cerné de lauriers-roses, il s'arrêta soudain. Par les fenêtres ouvertes, une voix de chanteuse arrivait jusqu'à lui dans une sorte de mélodie ardente et mélancolique que coupait un accompagnement fait de notes pressées, haletantes, évoquant une fuite emportée à travers quelque steppe déserte.

Immuable, sous les fenêtres, il écoutait, sans réfléchir ni penser. Quelle nature d'artiste devait avoir la femme qui chantait ainsi !... Par hasard, se pût-il que ce fût Vania ? Il la savait, de réputation, une merveilleuse musicienne ; mais jamais, naturellement, il ne l'avait entendue.

Maintenant, le chant ressemblait à une plainte passionnée dont il ne distinguait pas les paroles qui paraissaient articulées en une langue étrangère... Mais le timbre était si harmonieux, dans la plénitude ardente du son, qu'il ne pensait même plus à se demander qui chantait. Il savourait un plaisir d'art que doublait le cadre où il le goûtait.

La musicienne se tut. Alors Michel, arraché à l'enchantement, se dirigea vers le perron où, au seuil d'un grand hall, reparaisait le chasseur galonné.

— Monsieur désire?...

— Voir Mme d'Ostrowska. Est-elle chez elle?

— Je pense, monsieur... Il y a un moment, Madame faisait de la musique dans le salon. Si Monsieur veut me donner son nom...

— Bien, voici ma carte... Allez, je vous suis.

Le domestique s'engagea docilement dans une longue et large galerie dallée, suivi de Michel. D'un geste discret, il entr'ouvrit la porte du salon et alors annonça :

— Monsieur Corbiéry demande à voir Madame.

Cette fois, il ouvrait large la porte devant le visiteur, tandis qu'une exclamation résonnait :

— Comment, M. Corbiéry? Est-il possible?

Dans la haute pièce où la lumière régnait victorieuse, Michel aperçut Vania Dantesque debout, dans le cadre de la fenêtre ; si saisie, évidemment, par cette soudaine arrivée, qu'elle en demeurerait immobile. Ce ne fut, d'ailleurs, qu'une seconde, car, tout de suite, d'un élan de joie, elle venait à lui :

— Oh ! la bonne, la bonne surprise !...

En ces six semaines de séparation, avait-il donc oublié comment elle était?... Ou bien avait-elle pris un éclat nouveau, au souffle vivifiant de la brise de mer? Stupéfait, il la regardait comme une apparition imprévue... Plus encore, elle avait l'air d'une toute jeune fille, si fraîche dans sa robe

noire unie, un peu courte ; avec ce grand col de linon blanc qui, sur le correct corsage de crêpe, dégagait le cou, la nuque blonde où les cheveux se relevaient en un nœud lâche, aux volutes soyeuses.

Du geste de jadis, elle avait abandonné ses deux mains dans celles de Michel, et elle disait, l'enveloppant du charme de son sourire, de son regard :

— Je suis contente... Oh ! si contente !... J'avais un tel désir de vous voir !... de causer avec vous !... Mais pourquoi ne m'avoir pas avertie de votre venue?... J'aurais été au-devant de vous, à la gare !

— A la dernière heure, j'ai pu décider ce petit voyage. Je plaidais à Toulon et j'ai, comme toujours, abondamment à faire à Paris... Mais votre lettre m'en a été renvoyée hier... J'y ai vu que vous désiriez votre conseil et... le voilà !

D'instinct, il cherchait à bien établir le pourquoi de sa présence, un séjour d'affaires. Mais si c'était par devoir professionnel, ou même par générosité chevaleresque qu'il était venu, largement, il en était récompensé par le terrible plaisir qu'il éprouvait... Oui, terrible ! car, près d'elle, sa froide sagesse fondait comme la glace sous la flamme.

Pourtant, de même que toujours, elle se montrait absolument simple, bien indifférente à l'impression qu'elle pouvait produire... Affectueuse, elle s'informait de lui, de sa mère, de ses travaux

depuis qu'elle était partie ; tout cela très discrètement, mais comme une amie qui s'intéresse à tout ce qui touche son ami, — non certes comme une femme qui cherche à partir.

Mais ni l'un ni l'autre n'avaient une allusion même aux sombres mois écoulés à Saint-Lazare, aux émotions de l'audience. Il semblait que, pour elle, le passé fût aboli, comme elle l'avait voulu, enfoui dans une tombe avec le mort détesté dont elle ne portait plus même le nom.

Il interrogea :

— Votre fille ?

— Je trouve qu'elle devient superbe ! fit-elle avec un rayonnant sourire. Si vous voulez, nous pourrions aller la voir sur la plage. Et, en même temps, je vous ferai faire connaissance avec mon cher Cavalaire...

— Vous vous y plaisez ?

— Si je m'y plais?... Il me grise !... Je crois que nulle part, davantage, je n'aurais pu jouir d'être libre et d'être jeune !... Voyons, n'est-il pas délicieux, mon sauvage petit pays ?

Elle s'était levée d'un élan et se rapprochait de la fenêtre, son regard enveloppant la plage blonde allongée à l'ombre des pins, la mer étincelante qui bruissait, pareille à une immense écharpe de soie d'un bleu violent. Et son regard, ardemment, contemplait le radieux paysage...

Mais lui, tout de suite sentait une obscure impatience qu'elle lui devint ainsi étrangère, et il demanda :

— Pensez-vous rester longtemps encore dans votre Eden ?

Elle tressaillit, comme arrachée à son enchantement :

— Si je ne devais être raisonnable, bon gré mal gré, j'y passerais, je crois bien, tout l'été...

— Vous y auriez trop chaud !

— Oh ! non... Toujours on y sent la brise de mer... Mais l'impitoyable réalité m'interdit de continuer à vivre dans le rêve. Comme je vous l'ai écrit, il faut m'occuper de l'avenir. Vous le savez, je n'ai pas de fortune.

Elle s'était détournée de la fenêtre et était revenue s'asseoir, non plus près de lui, mais derrière une petite table qui les séparait. Elle avait ce visage doucement résolu qu'il lui avait vu tant de fois dans les jours d'épreuve.

Il dit :

— Vous n'avez pas de fortune personnelle, mais il vous revient une part de ce que possédait votre... mari...

Elle eut un frémissement qui fit trembler sa main allongée sur la table.

— Je ne veux rien de cette fortune... Elle appartient toute à la fille de... M. Dantesque... Donc il

faut que, *moi*, je trouve des moyens d'existence... Et c'est là-dessus que je voudrais bien votre conseil... Voyez-vous une profession que je puisse embrasser?... J'avais un peu pensé à reprendre les études de médecine commencées avant mon mariage... Mais cela représente des années et des années avant que je sois en mesure de gagner mon pain...

— C'est vrai...

— J'aurais pu être secrétaire d'un savant, d'un écrivain, de n'importe qui... Je peux me prêter à toutes les besognes !

— Soit... Mais toutes les besognes ne vous conviendraient pas...

— Je désire surtout, si possible, une occupation qui ne me sépare pas de ma fille... Alors, j'ai pensé à ceci...

— C'est-à-dire?...

— A utiliser mes capacités de musicienne. Vous savez que, quand j'étais toute jeune fille, et même ensuite, j'ai beaucoup travaillé ma voix et mes doigts... J'ai pu constater, depuis mon mariage, que j'avais, en somme, ce qu'on appelle un talent et il me semble que, pour moi, le mieux serait de m'engager de ce côté...

— Vous voudriez donner des leçons?

Elle eut un geste vif de protestation.

— Oh ! non, non ! Les leçons, c'est un labeur

fastidieux dont je n'aurais pas le courage ! Non, je voudrais adopter une carrière d'artiste. Je sais que je suis assez pianiste pour me faire entendre dans les concerts... je l'ai fait déjà... et ma voix porte beaucoup.

Il inclina la tête.

— Vous avez raison...

Elle sourit un peu...

— De cela, que savez-vous?... Jamais, vous ne m'avez entendue !

— Si... Tout à l'heure, pour la première fois, quand j'arrivais... J'ignorais que c'était vous qui chantiez... Et je suis resté à écouter, ne pensant plus qu'à la beauté de la voix que j'entendais...

Une faible rougeur effleure son visage. Mais elle dit simplement :

— Voilà un précieux encouragement ! Alors vous estimez que mon projet n'est pas mauvais ?

Il ne répondit pas. Il avait, très nette, une impression de révolte, à la seule idée de la voir adopter une existence qui, pour elle, à tous égards, serait hérissée de périls.

Elle insista :

— Pourquoi ce silence ? Au lieu de m'approuver, comme je me l'imaginai, vous trouvez chose à reprendre dans mon idée ?

Il répondit lentement, comme s'il cherchait à bien pénétrer sa pensée intime :

— J'estime que la carrière d'une artiste est bien difficile... Aussi, vraiment, je ne peux vous encourager à vous y engager...

— Difficile?... Quels dangers craignez-vous donc que je coure? Je n'ai peur d'aucuns... Je connais trop bien la vie! Je saurai toujours me défendre!

Il n'ignorait pas qu'elle disait vrai... Cette blonde créature, d'apparence si fragile, avait une âme incroyablement trempée. Il l'avait constaté; et tant qu'elle le voudrait, oui, elle saurait se défendre. Mais le voudrait-elle longtemps, toujours?... Elle était si jeune, douée d'une si redoutable séduction...

— Je sais bien que vous êtes très brave. Mais, peut-être, ne vous rendez-vous pas tout à fait compte de ce qu'est la vie d'une artiste...

— Oh! si. Croyez bien que je n'ai aucune illusion... J'ai vécu parmi les artistes!... Je vous le répète, de quoi voulez-vous que j'aie peur?... Je suis sûre que, dans ma jeunesse de proscrire pauvre, dans ma vie de femme, j'ai vu... plus que je ne pourrai plus jamais voir...

La figure charmante avait cet air d'énergie amère et passionnée qui en changeait étrangement le caractère. Et Michel eut l'intuition que Vania Dantesque avait sondé, en effet, des abîmes dont jamais elle ne lui avait révélé la connaissance.

Sans insister, il reprit :

— Soit, vous êtes meilleur juge que moi, madame... Mais puisque vous me demandiez avis, je vous ai répondu ce que j'aurais dit à... à ma jeune sœur, si elle s'était trouvée dans la situation qui est la vôtre actuellement...

Vania eut un imperceptible geste d'épaules :

— Le milieu où a grandi votre sœur est si différent du mien !... Si j'ai pensé à utiliser ma voix et mes doigts, c'est que, dans le monde des artistes, nous avons beaucoup de relations qui me seraient très précieuses pour me frayer le chemin...

C'était pratiquement vrai, ce qu'elle disait là. Pourquoi donc lui était-il intolérable d'accepter qu'elle se livrât aux enthousiasmes, aux critiques, aux curiosités du public?... Était-ce l'influence atavique?... Jamais, dans sa famille, une femme n'était descendue dans la mêlée des travailleuses qui luttent pour vivre.

Les yeux d'eau changeante cherchaient les siens, et Vania interrogea, souriant un peu :

— Vous auriez, je le vois, préféré, pour moi, une situation autre. Mais laquelle? Si vous aviez besoin d'un secrétaire, je vous aurais... joyeusement, offert mes services... Mais...

— Mais je n'ai pas besoin d'un secrétaire ! finit-il d'un ton voulu de badinage. En somme, vous devez avoir raison ; je vous parle avec mes préjugés d'homme, mais vous êtes plus à même que

moi de décider ce que vous pouvez et croyez devoir faire...

— Alors...

Et le sourire caressant reparaisait sur la bouche de Vania :

— ... Alors, si vous êtes sincère, n'ayez pas un air sérieux de mentor qui blâme... Réfléchissez à mon projet, voulez-vous? Nous en recauserons... Si vous continuez à me désapprouver, c'est sans doute que j'ai tort... Et j'essayerai de trouver autre chose... Mais quoi?... Que désireriez-vous donc pour moi?

Ce qu'il eût désiré, pour elle, c'était une existence de femme indépendante, fortunée, qui pût être artiste pour son plaisir, non pour faire usage de son talent... Mais cela c'était l'impossible! Et il dit, bien sincère :

— Je suis très exigeant pour vous... Je voudrais vous voir heureuse...

De nouveau, elle sourit, d'un indéfinissable sourire :

— Peut-être vous me porterez bonheur encore! mon ami...

Elle s'arrêta, comme si elle regardait au seuil de ce monde inconnu où, seule, elle prétendait pénétrer.

Puis, secouant la tête et changeant de ton, elle proposa, joyeuse :

— Si nous allions nous promener un peu, afin

que vous compreniez mieux pourquoi j'aime tant Cavalaire? Cela vous tenterait-il que je vous en fasse les honneurs?

— Cela me tenterait beaucoup! répliqua-t-il gaiement, avec une telle conviction, qu'elle se mit à rire.

— Alors, je vais vite mettre un chapeau et nous partons... Votre chambre est retenue?

— Pas du tout... N'y a-t-il dans le pays que cet hôtel?

— Non, il y en a d'autres. Mais pourquoi aller ailleurs?... Ici, la vue est si belle! Et puis, je suis très égoïste, j'ai envie de vous garder! Vous allez rester un peu?

— Jusqu'à demain. Je prendrai le train de deux heures, je crois...

— Si tôt?... Enfin, je ne peux avoir la prétention de vous retenir, vous l'homme occupé par excellence! D'autres ont plus que moi encore, besoin de vous!... Mais je veux, du moins, profiter pleinement des quelques heures que vous me donnez.

Comme toujours, elle parlait avec sa rare absence de coquetterie... Mais, d'ailleurs, pourquoi eût-elle été coquette? Est-ce qu'il n'y avait pas en elle une séduction, impossible à définir, dans son sourire, dans ses yeux, dans le moindre de ses gestes, dans sa façon de causer...

Et Michel qui la regardait s'éloigner devant lui, dans la galerie claire, pensait, avec une impitoyable clairvoyance :

— Quelle folie, d'être venu !

Une folie, soit ! mais qu'il n'avait pas le courage de regretter. Lui, d'ordinaire si ferme en ses décisions, de pensée si résolue, il avait l'impression que sa volonté lui échappait et le laissait se mouvoir en un rêve divinement dangereux. Soudain, il avait cessé d'être le Michel Corbiéry qui, quelques jours plus tôt, à Toulon, n'avait d'autre préoccupation que le procès qu'il venait plaider...

On lui donna une grande chambre qui s'ouvrait sur le parc, devant l'allée des mimosas, et sur l'horizon bleu de la mer. Mais il ne s'y attarda pas ; car, de sa fenêtre, il apercevait Vania Dantesque qui descendait les marches du perron, toute prête pour la promenade. Sur le dernier degré, elle s'arrêta une seconde, comme si une réflexion la retenait. Puis, lentement elle se prit à marcher de long en large devant l'hôtel ; et il voyait sa mince silhouette découper une ombre sur le sable de l'allée. Elle avançait, la tête un peu penchée ; et sous sa grande capeline de paille dont les nœuds de crêpe voletaient dans la brise, il apercevait la lourde torsade des cheveux de soie blonde.

Devant le perron, elle s'arrêta et demeura immo-

bile dans une attitude songeuse, creusant le sable de la pointe de son ombrelle.

Elle l'attendait. Vite, il descendit la rejoindre. Au bruit de son pas, elle tourna la tête et ses lèvres eurent ce sourire qui attirait comme l'aimant :

— Puisque vous voilà revenu, filons vite !... Vous êtes installé ?... Où ?... Expliquez-moi...

Sous les pins, ils descendaient vers la plage pour retrouver Sonia. L'enfant jouait, très sage, — trop sage ; ses petits pieds nus froissant le sable qu'elle édifiait en pyramides minuscules. Tout de suite, elle aperçut sa mère et se jeta au-devant d'elle, avec une sorte d'emportement passionné ; un éclair avait traversé ses larges yeux noirs — les yeux de son père, disait-on. Très tendre, Vania embrassait l'enfant, qui se blottissait contre elle.

— N'est-ce pas que Cavalaire lui a fait bien, à ma toute petite ? Regardez ; maintenant, elle a de jolies couleurs roses !... Retourne jouer, mon amour. Je vais présenter notre pays à M. Corbiéry. Dis-lui au revoir...

L'enfant, timide, mit ses doigts menus dans la main de Michel. Dès qu'elle n'était pas toute à sa mère, elle ressemblait à un petit oiseau sauvage. Vania, encore une fois, l'embrassa. Puis, comme si elle eût été avide de mouvement, elle se tourna vers son compagnon, s'exclamant, rieuse :

— Maintenant, le tour du propriétaire ! Vous n'êtes pas fatigué ?

Il se mit à rire, amusé de la question.

— Fatigué ?... Vous vous moquez ! madame. Montrez-moi tout ce que vous aimez ici...

— Venez.

Et ils partirent dans la clarté dorée de l'après-midi finissant.

CHAPITRE VI

Appuyé au cadre de la fenêtre, Michel, les yeux ravis, contemplait la féerie du jour levant ; et, comme la veille, l'impression l'enveloppait qu'il vivait des instants de rêve, sans lendemain.

Certes, pourtant, il ne l'avait pas rêvée son inoubliable promenade, la veille, avec Vania Dantesque... Et non plus, le dîner qui l'avait suivie.

Avant elle, il était entré dans la vaste salle à manger, toute bourdonnante des propos qui s'élevaient des petites tables, disséminées entre les murailles claires, sous le nimbe rose des abat-jour sur les lampes.

Elle, Vania, était arrivée à la dernière minute, ayant à la main son enfant dont elle semblait la sœur aînée. Avec une grâce indifférente qui la faisait très distante, elle répondait aux saluts, aux sourires qui l'accueillaient au passage. Michel, avec un plaisir très vif, avait constaté que le milieu était absolument correct : des étrangers, surtout, Anglais, Russes, Américains ; ce qui, à lui-même,

avait évité toute rencontre qui eût trahi son incognito.

Mais aussi, il avait vite remarqué que, discrètement, on les observait beaucoup, elle et lui, qui avaient pris place à la même table, Scnia entre eux ; et, avec une étrange impression, il avait perçu la question chuchotée par une vieille dame anglaise :

— Est-ce que c'est le mari ?

Leur table était près de la fenêtre, entr'ouverte sur la nuit odorante et tiède dont le souffle, par instant, faisait palpiter les rideaux, soulevant des cheveux légers, autour du front de Vania. Et, dans le secret de sa pensée, saisi d'une sorte d'épouvante délicate, Michel se demandait si c'était vraiment lui qui dînait ainsi, dans un décor d'amour, en tête-à-tête avec cette exquise Vania vers qui s'enfuyaient, plus ou moins franchement, tous les regards des hommes réunis dans la salle.

Quand elle s'était levée de table, elle avait fait avec lui, la petite main de Sonia enfouie au creux de la sienne, quelques pas dans l'allée qui longeait le perron.

Dehors, c'était un éblouissant clair de lune qui avivait la blancheur crue des villas ; sous le ciel de velours sombre, clouté d'étoiles, se fondaient la rumeur de la mer et le bruissement de la brise, à travers les branches.

Brusquement, il s'était souvenu d'un autre clair de lune qu'il avait ainsi contemplé près d'elle, le soir de l'acquiescement, quand il l'avait retrouvée dans le jardin de l'hôtel...

Elle tournait la tête vers lui, demandant :

— Qu'allez-vous devenir ce soir? Je me prends à regretter que vous n'ayez rencontré personne de connu ici, car je suis obligée de vous laisser... Le soir, je me trouve gardienne de ma pouponne!

Il avait senti une déception aiguë; car une soif criait en lui, de marcher avec elle dans la nuit merveilleuse... Pourtant, il avait dit seulement, une prière dans la voix :

— Et moi qui espérais que vous me feriez un peu de musique!... J'ai un désir fou de vous entendre!

Tout de suite, elle avait répondu :

— Oh! le soir, c'est impossible!... Il y a du monde dans le salon... Mais demain matin, à l'heure où tous sont sur la plage, je vous jouerai ou chanterai tout ce que vous souhaiterez!

— La bonne promesse!... Je l'emporte précieusement... Maintenant, puisqu'il le faut, bonsoir, madame.

— Bonsoir, ami. Voulez-vous des livres pour vous tenir compagnie?

Il avait secoué la tête :

— Non, je n'ai pas besoin de lire. Ici, je ne me sens pas un brin intellectuel... Je ne sais plus que

me pénétrer dans tout l'être de la beauté ambiante ! Je m'en vais marcher un peu à travers cette admirable nuit...

— Oui, admirable !... avait-elle répété lentement. Mais... en ce moment du moins !... je n'aime plus la nuit... Pour moi, elle est hantée !

Et s'arrêtant court, elle avait achevé :

— Bonsoir !... Vous ne pouvez savoir, Maître, combien je suis contente que vous soyez ici !... Quelle sensation de sécurité vous me donnez !... Sans doute, parce que j'ai appris combien je peux me reposer sur vous...

C'était sa première allusion au passé depuis qu'il l'avait revue. Et, comme si elle regrettait ses paroles, tout de suite, elle avait interrompu sa distraite promenade dans l'allée et elle l'avait quitté emmenant Sonia.

Alors, lui était parti dans la campagne toute bleue sous le clair de lune. Il avait marché longtemps, très longtemps, soudain résolu, — peut-être parce qu'il était seul, — à dompter la fièvre subtile qui semblait s'être insinuée en lui. Quand il était revenu, toutes les fenêtres de l'hôtel étaient sombres, dans la façade très blanche... Et brutalement, comme une ironique réponse à sa volonté de se ressaisir, il avait eu la vision de Vania endormie, son visage délicat enfoui dans l'éparpillement de ses cheveux clairs...

Quel sortilège faisait donc de lui un homme nouveau?... Sa jeunesse se vengeait-elle enfin de l'austère sagesse qu'il lui avait toujours imposée?... de son dédain de la femme?... A n'en pouvoir douter, il comprenait que c'eût été l'ivresse même d'emporter Vania entre ses bras pour connaître enfin le goût de son baiser...

En torrent, la tentation avait ébranlé tout son être. Il y avait répondu par une exclamation de colère contre lui-même :

— Je n'aurais pas dû venir... C'était insensé !... Je le savais bien, comme son charme agit sur moi...

Maintenant, dans le radieux matin, il attendait, avec une impatience qu'il discernait trop bien, le moment où il allait la retrouver.

Une révolte cabra soudain sa volonté ; il s'écarta de la fenêtre, et les lèvres ironiques, il murmura :

— Ma parole, je rêve comme un collégien ! C'est stupide !... Allons, un peu plus de maîtrise !... Jouissons, soit, des dernières heures près d'elle... Et ensuite... ensuite, à Paris, nous verrons !...

Résolu, il s'astreignit à écrire quelques lettres, à regarder des notes d'affaires. Puis, voyant que sa montre marquait la demie de huit heures, il repoussa les papiers, les enferma vite et descendit dans le parc pour l'attendre, elle...

L'attendre?... Mais elle était déjà là qui déjeunait sur la terrasse, sa petite fille devant elle.

Une joie bondit en lui, par-dessus les digues que sa raison prétendait garder.

— Vous déjà? madame. Comme vous êtes matinale!

Elle rit gaiement :

— Matinale?... Maître, il est près de neuf heures!... Vous avez bien dormi?

— Non, très mal... Mais ce matin, j'ai laissé passer le temps à regarder la campagne... votre adorable campagne!...

— Ah! ah! je crois bien que vous avez quelque peu rêvé en la contemplant, tout homme sérieux que vous êtes!... Maintenant, revenez en pleine prose. Je suppose que vous avez très faim... Comme nous! n'est-ce pas? ma Sonia. Demandez votre déjeuner... Vous le prendrez là, avec nous...

Où était en lui l'homme d'affaires qui, une demi-heure plus tôt, pouvait s'absorber dans des questions ardues de sa profession?... Près d'elle, tout de suite, il était envahi par la terrible et merveilleuse ivresse. Pour lui, il n'existait plus que cette frêle jeune femme qui lui souriait en lui offrant des rôties dorées.

Devant eux, la mer frémissait, par delà les pins, comme un voile de soie agité par la brise.

Il rappela :

— Vous m'avez promis, ce matin, une séance de musique...

— Oui, mais tout à l'heure, quand la colonie du Grand-Hôtel aura sûrement évolué vers la plage. En attendant, voulez-vous que nous allions un instant flâner sous les arbres?... Je vais conduire Sonia sur la plage où Niania la garde toute la matinée...

Et comme la veille, ils descendirent par l'allée aux grappes odorantes, jusqu'à la mer, somptueusement bleue, qui allongeait sur le sable de petites vagues ourlées d'argent...

Devant eux, l'enfant marchait de son allure trop sage et ils la suivaient, causant un peu, au gré de leur impression. Ils attendirent que la Niania les eût rejoints, demeurant d'un accord tacite à l'écart des groupes qui, après les avoir salués, les enveloppaient d'une curiosité discrète.

Ce fut Vania qui décida, et un léger sourire de malice errait sur sa bouche :

— Je crois que maintenant nous pouvons nous offrir un peu de musique. Presque tous les hôtes du Grand-Hôtel sont là, sur la plage...

Oui, le salon était désert, envahi seulement par l'éblouissante lumière qui pénétrait triomphalement par la fenêtre large ouverte.

D'un geste vif, elle jeta son chapeau sur la table ; et allant vers le piano, en souleva le couvercle,

s'assit devant le clavier et la tête tournée vers lui, elle demanda :

— Que voulez-vous que je vous chante?...
Qu'aimez-vous?

— Choisissez à votre gré, madame. Mais si je ne suis pas indiscret, je voudrais réentendre ce que vous disiez hier, quand je suis arrivé dans le jardin...

— Un chant de mon pays... Mais c'était en polonais !... Ce sera ennuyeux pour vous de ne rien comprendre !

— J'écouterai votre voix...

— Soit... Et puis, après tout, je peux traduire cette mélodie-là, je l'ai déjà chantée en français...

Il resta debout, adossé au mur, près du piano. Avec une impitoyable lucidité, il comprenait que c'était une folie de plus de lui avoir demandé de chanter. Il le savait si bien que, sur lui, la voix humaine, quand elle était belle, agissait ainsi qu'un philtre qui s'emparait de sa volonté.

Vania préludait ; et puis la voix monta, grave et chaude, avec une sonorité veloutée. Et aussitôt, il comprit qu'il ne s'était pas trompé, la veille, sur la valeur de cette voix. La réputation de Vania Dantesque était méritée. C'était une vraie artiste ; et sans crainte, ni présomption, ni orgueil, elle pouvait affronter tous les concerts. Comme elle

chantait !... Comme elle disait ! Et quel merveilleux talent d'accompagnatrice !...

Docile, elle chantait tout ce qu'il demandait. Il disait brièvement : « Encore, ceci... cela..., je vous prie. » Et elle continuait, sans le regarder, absorbée en elle-même, dans un rêve mystérieux qui modelait l'expression de sa figure fine.

Ah ! quelle complexe nature il trahissait, ce chant, tour à tour tendre et sauvage, d'une volupté caressante, désespérément triste, passionnée, toujours émouvante...

Se doutait-elle, Vania si jalouse de garder son intimité close, combien sa voix, combien son visage, quand elle chantait, étaient de subtils révélateurs pour qui l'écoutait avec la même sincérité qui l'inspirait.

Cette frêle créature était, tout à la fois, un cerveau, une volonté, un être de passion. A l'homme qu'elle aimerait, quel don royal elle apporterait !

Mais tout à coup, une sonnerie de cloche éclata. Lui et elle tressaillirent, ramenés brusquement de l'univers enchanté où, l'un comme l'autre, ils avaient perdu la notion du réel. Elle jeta un accord sur le piano et se leva. Une flamme avivait l'éclat, rosé à peine, de ses joues. Il y avait encore du lointain, dans son regard ; mais à ses lèvres, était monté un léger sourire moqueur :

— Eh bien ! voilà, je crois une séance qui peut

compter ! Il y a bien une heure que je chante et que vous écoutez...

— Peut-être... Je ne m'en doutais pas... Mais s'il y a une heure, vous devez être très fatiguée... Sans qu'il y paraisse, d'ailleurs... Je suis confus d'avoir ainsi abusé de votre bonne grâce, madame.

Elle haussa un peu les épaules :

— N'ayez pas de remords !... Je viens d'être si longtemps privée de musique que c'est pour moi un délice d'en faire... Seulement je voulais encore vous montrer un petit coin du bois, adorable, derrière l'hôtel... Et je n'aurai pas le temps !

— Peut-être aussitôt le déjeuner... Mon train n'est qu'à deux heures vingt.

— Oui, peut-être... Mais vous entendez le second coup qui sonne pour la table d'hôte !... Vite, je cours chercher Sonia et je vous retrouve...

CHAPITRE VII

Sous les arbres que brûlait le soleil de midi, Michel avançait lentement près de la jeune femme. Entre les fûts sveltes, miroitait l'indigo sombre de la mer... Le bois sentait bon la résine, l'herbe chaude ; mais Michel n'y prenait pas garde, absorbé par le regret aigu des minutes qui fuyaient...

Elle dit doucement :

— Comme il a été court, votre passage ! Mais quel bon... quel reconnaissant souvenir, j'en garderai !... Merci, Michel, d'être venu...

Il tressaillit, comme ces autres fois où elle lui avait ainsi donné son nom, avec la même affectueuse simplicité...

— Et moi, je vous remercie de ce que vous voulez bien me dire... En partant d'ici, il me semble sortir d'un rêve...

Sans qu'il en eût conscience, son accent avait été si étrange qu'elle eut vers lui un rapide coup d'œil.

Mais elle ne le questionna pas et continua, avec un léger sourire :

— Seulement, je ne puis dire que vous m'avez aidée beaucoup à prendre une décision d'avenir... Vous m'avez, au contraire, découragée...

— Je le regretterais bien... Car, peut-être, j'avais tort de vous dissuader de suivre une carrière où sûrement vous trouverez... des triomphes... Je ne peux en douter, maintenant que je vous ai entendue...

— Oh ! des triomphes !... Je ne demande pas tant !... Mais seulement, à gagner ma vie, à ne devoir rien qu'à moi-même... Si vous me découvrez, en y réfléchissant, une position autre qui vous paraisse préférable, dites-le-moi... Nous en causerons ensemble... En personne, je n'ai plus confiance qu'en vous... Mais je tiens à ma pleine indépendance !

— Oui, je sais...

Ils firent quelques pas en silence. Tous deux songeaient. Du bout de son ombrelle, elle tourmentait, au passage, les brindilles tombées sur la terre brune. Lui avait penché la tête. Un pli creusait, soudain, son front. Ce fut elle qui interrogea :

— A quoi pensez-vous ? mon ami.

Il tressaillit ; et dans le vivant silence de l'allée, il articula, la voix lente, comme s'il obéissait à quelque invisible puissance qui lui jetait irrésistiblement les mots aux lèvres :

— Je pense qu'il y aurait une solution très

Donatîa

MATILDA & MIHAIL MORĂ

simple pour que vous soyez délivrée du souci de votre avenir...

— Une solution?...

— Oui, c'est que vous deveniez ma femme!...

Les mots étaient tombés de ses lèvres comme, fatalement, le fruit mûr se détache de la branche.

Elle eut une exclamation sourde, tandis que, sur son visage soudain décoloré, apparaissait plus que de la surprise, une sorte de stupeur épouvantée...

— Oh!!!

Elle s'était arrêtée court et, les lèvres frémissantes, elle articulait :

— Moi, devenir votre femme?... Mais quelle folie, dites-vous là!

— Une folie?... En quoi?

— Oui, une folie,... une terrible folie!... Pourtant vous le savez bien que, pour votre monde, je ne suis plus une femme qu'on épouse?... Après ce qui a été...

Elle s'interrompit, les lèvres soudain serrées, pour arrêter les inutiles paroles; et elle se reprit à marcher vite, comme si elle fuyait...

Il posa la main sur son épaule... Pour la retenir?... pour l'arrêter?...

— Vania, Vania, c'est vous, en ce moment, qui dites des folies!

Elle ne parut pas l'avoir entendu... Elle répétait :

— M'épouser !... C'est pour me demander cela que vous êtes venu ?

Il secoua la tête, les yeux détournés d'elle. C'était en lui-même, soudain, qu'il regardait...

— Non ! Je suis venu parce que vous m'appeliez. Et puis...

— Et puis?...

— Et puis, en vous revoyant, en frôlant, de tout près, votre chère vie, j'ai compris... clairement — vous savez, comme on voit dans une lueur d'éclair — que, désormais, mon bonheur était en vous, Vania... Alors, pourquoi ne vous aurais-je pas suppliée de me le donner?... Le bonheur ! Mais j'en suis aussi affamé que les autres hommes... Depuis tant d'années, j'attends mon heure...

— Votre heure !... Votre bonheur en moi ! Michel, oh ! Michel, vous n'avez pas réfléchi à ce que vous dites là !... Moi, votre femme !... C'est insensé !... C'est impossible !

A son tour, il s'arrêta net dans l'allée, toute bruisante du frisson de la brise. Machinalement, elle s'arrêta comme lui, les yeux fixés sur la terre brune, tachetée de soleil.

Il répétait :

— Impossible?... Pourquoi?... Parce que vous ne m'aimez pas?... Que je ne vous inspire même pas cette sympathie qui peut devenir de l'amour?...

— Oh ! si, j'ai pour vous une sympathie bien

profonde, plus même, de l'affection, une infinie gratitude...

Il l'interrompit, presque violent :

— Oh ! Vania, pensez-vous donc que j'accepterais de vous voir venir à moi par « gratitude », pour parler comme vous... ainsi que vous acquitteriez un paiement?...

Sans répondre à sa protestation indignée, elle continuait :

— Oh ! oui, j'ai de l'affection, beaucoup d'affection... Mais de l'amour?... Je n'en ai plus, je ne peux plus... je ne *veux* plus en avoir pour aucun homme !... L'amour?... il me fait horreur, avec ses vilénies... Si j'étais une croyante, je répéterais, tous les jours, cette prière : « Seigneur, à jamais, préservez-moi de l'amour !... » Maintenant, je veux que ma vie demeure mon propre bien... Ah ! oui, il y aura pour moi des difficultés, la lutte, peut-être la pauvreté... Mais j'ai déjà connu cela dans ma toute jeunesse ! Je sais supporter... Et je supporterai de nouveau tout ce qu'il faudra... Je veux seulement être libre !

Une résolution ardente vibrait dans sa voix... Et avec le masque sombre qui soudain voilait la coutumière expression de son visage, elle devenait une créature nouvelle, mystérieuse, troublante comme un sphinx de chair, de sang et de passion.

Immuable, il la contemplait avec une sorte de colère tendre.

— Vania ! Vania ! vous blasphémez... Soit, vous avez connu le mauvais amour, celui qui torture... Mais je vous jure qu'il en existe un autre. Et c'est celui-là que je vous supplie de me laisser vous révéler. J'en suis bien certain, je ne vous aimerai pas comme l'homme qui vous a donné cette terreur et ce dégoût de l'amour !

Les lèvres serrées, elle murmura :

— Etre le tout d'un homme, je l'ai été !... C'est affreux !

— Parce que vous avez été la prisonnière du mauvais amour dont je vous parlais il y a un instant... Mais je vous le répète, Vania, il en est un autre que vous ignorez... Croyez-moi, ce n'est pas affreux d'être l'âme d'un être qui, sans attenter à votre liberté, certes, cherche sans cesse votre joie, qui vit pour écarter de vous les difficultés, la peine, la souffrance, dans la mesure du possible.

Durement, elle interrompit :

— Enfin un être qui aime sans égoïsme !... Cela n'existe pas !

— Vania, laissez-moi vous montrer ce que c'est d'être adorée par un homme qui a le respect de votre indépendance.

Elle eut un frémissement et le pâle visage, une

seconde, perdit son inflexibilité ; mais l'expression de tragique révolte y demeurait.

— Mon indépendance?... Par-dessus tout... en ce moment... j'y tiens... Je l'ai assez chèrement conquise pour la conserver !... Michel, Michel, ne tentez pas de me l'enlever et rappelez-vous plutôt tout... ce qui nous sépare...

— Ce qui nous sépare?... Quoi?...

— Rappelez-vous que je suis une enfant de proscrit... Que j'ai, imprimées en moi, les idées des nihilistes parmi lesquels j'ai grandi ; rappelez-vous que je suis pauvre... que j'ai la charge d'une enfant frêle à qui je devrai peut-être me donner toute un jour...

— Que voulez-vous que m'importe tout cela? Ah ! si vous m'aimiez, vous n'y penseriez pas plus que je ne le fais moi-même !

Avait-elle entendu même l'interruption?... Elle s'était reprise à marcher et elle continuait de la même voix, profonde et frémissante :

— Vous êtes riche... Vous appartenez à un monde tout différent du mien... qui a vu ou soupçonné en moi... une criminelle... Et votre mère serait la première à vous reprocher d'avoir choisi une épouse telle que moi... Une femme, un moment, accusée d'avoir tué !

D'un ton si âpre, elle avait prononcé les derniers mots que, d'instinct, il l'enveloppa d'un rapide

coup d'œil. Elle avançait la tête courbée vers la terre roussie par les aiguilles des pins, et une véhémence amère tremblait dans sa voix :

— Ma vie n'est pas encore bien longue... Et cependant, j'ai connu déjà les pires misères... J'ai vu des laideurs... plus encore, des monstruosité ! que vous ne pouvez même pas soupçonner !... Je ne suis pas une vierge candide comme... comme votre sœur... J'ai un passé de femme... Oh ! d'honnête femme ! selon ce que le monde entend par là. Je n'ai appartenu qu'à l'homme dont je portais le nom... Vous le savez, vous qui avez fouillé ma vie, avec la justice... Mais enfin, dans mon jardin secret, il y a des... des allées que j'ai parcourues et que... personne au monde ne connaîtra jamais... Elles appartiennent à ce passé qui ne ressuscitera pour aucun être car... car il est enfoui, mort, dans un abîme dont rien ne le fera sortir...

Elle s'arrêta un instant, haletante de l'émotion qui martelait ses paroles :

Lui, attentif en tout son être, écoutait. Puis, elle reprit :

— L'homme à qui je me donnerai.. s'il vient un jour... devra me prendre telle que je suis maintenant... telle que la vie m'a faite ; consentant à oublier l'existence d'un passé qu'il acceptera d'ignorer... Cela, sur son honneur, il devra me le promettre...

Il y avait dans son accent quelque chose de si farouche qu'il tressaillit. Que pouvait-il donc y avoir d'enfermé en cette âme, que, si impérieusement, elle voulait garder secret?...

Il pensait cela...

Et cependant, il dit, grave, parce qu'il l'aimait et croyait en elle :

— Vania, si vous le voulez, je serai cet homme-là !... Je vous recevrai telle que la vie vous a faite !

Une seconde, elle arrêta sur lui ses yeux fidèles gardiens du mystère de l'âme, et sourdement elle murmura :

— Ah ! comme vous m'aimez !... Pourquoi?... Pourquoi cela?... Nous ne devrions être qu'amis. Si j'avais pressenti ce qui arrive, je vous aurais fui pour jamais dès que la liberté m'a été rendue... Michel, encore une fois, je vous en supplie, oubliez-moi... Quand vous ne me verrez plus, croyez-moi, vous comprendrez combien j'ai raison...

Il eut un geste large qui rejetait bien loin, les obstacles qu'elle prétendait dresser entre eux ; et dans le silence du bois, il dit un peu bas, comme s'il pensait :

— Vous oublier?... Il est trop tard pour que cela puisse se faire... Jamais, je ne pourrai vous oublier !... Je suis, je le sais, incapable de me donner deux fois... Vous m'avez pris sans que ni vous ni moi nous le cherchions, nous le voulions...

peut-être même, nous le souhaitions... Est-ce que vous étiez ma destinée?... Je n'essaie pas de comprendre. Jusqu'alors, j'étais demeuré cloîtré dans mon travail... Mais aussi j'ai vécu attendant avec une ferveur de croyant la minute où, sur ma route, apparaîtrait la femme vers qui je serais attiré pour jamais... Et je vous ai rencontrée, Vania...

— En des conditions qui, loin de vous attirer, auraient dû vous éloigner de moi...

— Pourquoi?... je pense, au contraire, moi, que je dois aux circonstances tragiques où nous nous voyions, la révélation de ce que vous êtes...

Elle eut un geste comme pour l'arrêter. Mais il ne le vit pas, car en lui-même il regardait...

— Peut-être tout simplement est-ce que je suis un homme... et vous, la séduction vivante... Mais, à n'en pouvoir douter, je sais maintenant que jamais une autre femme ne pourra devenir pour moi ce que vous êtes... Alors, je vous supplie de me faire heureux par vous. Je vous demande, Vania, de consentir à devenir ma précieuse Mienne, respectée et adorée... Celle qui sera la mère de mes enfants... Celle que j'amènerai avec orgueil dans ma famille où toutes les femmes ont été de même race que ma mère, que ma petite sœur Monique.. Vania, laissez-vous aimer... Confiez-vous à moi, et je ferai l'impossible afin de rendre votre vie aussi heureuse que je le souhaite pour vous, bien-aimée...

Il la vit tordre ses mains jointes, d'un geste d'angoisse.

— Michel ! Michel, ne dites pas de ces choses !... Je vous en supplie encore, restons amis, seulement amis !

Il secoua la tête :

— Cela ne me suffirait plus maintenant que j'ai entrevu... ce que je souhaitais de vous...

Presque suppliante, elle dit :

— Michel, ce que vous me demandez est tellement imprévu, qu'il me faut y réfléchir... C'est si différent de l'avenir que je prévoyais !... Ne m'arrachez pas une réponse que, peut-être, ensuite, je regretterais toute ma vie... pour vous comme pour moi.

Cette fois, entre eux, ce fut le silence...

Puis, un peu bas, il songea :

— C'est vrai, j'étais bien exigeant. Vous avez raison, vous devez décider librement !... Je vais partir, Vania... Je ne pourrai plus rien pour vous convaincre... Alors promettez-moi de vous souvenir que, désormais, mon bonheur dépend de vous... Et si, après avoir réfléchi, vous voulez bien m'accorder le don sans prix que j'implore de vous... alors, Vania, mon cher amour, rappelez-moi, que je vienne emporter mon trésor. Consentez-vous?...

De nouveau, il s'était arrêté. Elle, comme lui... Et il y eut quelques secondes où tous deux avaient la conscience de leurs deux volontés ten-

dues ; lui. pour obtenir ; elle, enfermée dans sa résistance...

Leur marche distraite les avait ramenés, à travers le bois, à l'entrée du parc. Entre les branches, tout à coup, ils voyaient se dresser la blanche masse de l'hôtel.

Il insista :

— Vania, voulez-vous consentir à ce que je vous demande ?

Elle eut une aspiration profonde, comme si elle voulait échapper à quelque invisible poids qui l'écrasait. Puis lentement, elle prononça :

— Soit, je réfléchirai et je déciderai ce qu'il me semblera devoir faire... Mais si je ne puis dire les mots que vous souhaitez... soyez bon, Michel, restez pour moi un ami..., un... un grand frère sur qui je puisse toujours compter ! A mon tour, je vous fais une prière, Michel... Écoutez-la !

— J'essaierai. Mais le pourrai-je?... Je ne sais pas... Adieu, Vania... C'est l'heure... Il faut que je parte...

Elle répéta :

— Oui, c'est vrai, vous devez partir...

Ils rentraient dans le parc... Elle marchait près de lui, telle une enfant confiante... Mais elle avançait silencieuse, ses deux mains tombant dans les plis de sa robe de deuil ; et le visage gardait la même expression, ardente et sombre.

CHAPITRE VIII

Sonia s'était endormie. Sa petite tête creusait à peine l'oreiller que frôlaient ses boucles brunes.

Debout près du lit, Vania demeurait à la contempler, avec une sorte de passion avide. Tout bas, sans remuer les lèvres, elle murmura :

— O mon amour, que je voudrais pouvoir redevenir une innocente petite créature, comme toi !... Pour les grands, c'est si terrible de vivre !

Inconsciemment, elle serra ses deux mains, de ce geste d'angoisse qui, dans le bois, avait surpris Michel... Puis, elle se détourna ; et, lentement, elle alla vers le petit balcon qui s'allongeait devant la porte-fenêtre. Un fauteuil y était resté. Elle s'assit ; et sur ses mains croisées, appuya la tête contre le fer du balcon.

C'était la même nuit splendide qu'elle avait regardée la veille avec Michel. Mais elle ne voyait ni le ciel limpide ni, dans le parc endormi, l'ombre des arbres sur les allées sablées d'argent. Main-

tenant que le mouvement de la vie quotidienne ne la distrayait plus, l'arrachant à elle-même, elle se trouvait face à face avec la question à laquelle il lui fallait répondre... Qu'allait-elle faire et dire à Michel Corbiéry? Le passé qu'elle avait prétendu enfouir à jamais dans une tombe; qu'elle était vraiment arrivée, un moment, à rejeter de son souvenir, voici que les paroles de Michel l'avaient soudain ressuscité, si puissant que son indomptable volonté même ne pouvait plus l'écartier. Il était là, dressé devant elle; et vaincue par lui, elle le contemplait avec les yeux de l'âme...

Voici qu'elle se retrouvait dans le petit hôtel de Neuilly, où désormais, il lui eût été impossible de vivre. C'était le dernier soir qui avait vu exister l'homme dont elle portait le nom et qu'elle en était venue à haïr.

Le dîner fini, dans le fumoir où elle cherchait une revue, très violente, une scène avait éclaté parce qu'elle ne voulait pas subir l'étreinte dont il avait le soudain caprice.

Et, encore une fois, elle lui avait jeté au visage sa résolution de demander le divorce auquel lui se refusait car il demeurait ivre d'elle...

L'entrée imprévue d'un domestique lui avait permis de s'enfuir dans sa chambre où elle s'était enfermée. Et puis, des minutes et encore des minutes avaient fui, tandis que tressillante, le

cerveau en fièvre, elle échafaudait les projets pour arriver à ce qu'elle appelait la délivrance... Peu à peu, les bruits de l'hôtel s'étaient tus... Elle avait entendu la grand'porte se refermer : Olivier, sans doute, qui sortait comme chaque soir, quand leurs obligations mondaines ne les contraignaient pas encore à paraître ensemble dans quelque salon.

Alors une détente l'avait un peu apaisée. Lui absent, l'air lui semblait moins lourd à respirer... Quand il rentrerait — s'il rentrait... — peut-être elle dormirait... enfin ! et oublierait quelques heures...

Il était près de minuit. Elle avait commencé à se dévêtir ; et soudain, alors, elle s'était aperçue qu'une de ses bagues, — une des plus précieuses, — était restée dans le fumoir où elle l'avait posée, l'après-midi, au moment de sortir, parce que la pierre la gênait sous son gant...

Aussitôt, elle était sortie de sa chambre pour l'aller reprendre.

Mais, à peine la portière du fumoir retombée, elle avait fait quelques pas dans la pièce, qu'elle s'était arrêtée, tout son être secoué par un frisson terrible.

Olivier était là, dans le grand fauteuil voisin de la table à écrire, où il se plaisait à fumer... Près de lui, plusieurs carafes de champagne, vides... Et au premier regard qu'il avait eu vers elle, se dres-

sant pour lui fermer la fuite, elle avait compris qu'il était ivre d'alcool et de morphine... Or, elle la savait, l'influence de l'ivresse sur sa nervosité exaspérée !

Dans ses yeux, il y avait cette courte flamme qu'elle ne connaissait que trop... Elle s'était rejetée en arrière pour lui échapper...

Mais il était entre elle et la porte libératrice... Il l'approchait et sa voix assourdie, soudain hale-tante, lui murmurait :

— Vania, petite Vania, viens... Je veux dormir en écoutant les battements fous de ton cœur... Tu me plais avec ton air de vierge effarouchée... toi qui distilles l'amour... Tu me hais, dis-tu?... Moi, je t'adore, petite... Et ce soir, vois-tu, il me faut ton baiser...

Entre eux, follement, elle poussait un fauteuil qu'il écartait d'un geste emporté... Et en cette minute suprême, tandis qu'elle se raidissait frémissante de colère et de dégoût, dérochant son visage aux lèvres qui cherchaient les siennes, tout à coup, elle avait aperçu sur le bureau, à côté d'elle, le revolver qu'il emportait tous les soirs dans ses courses nocturnes...

Sans réfléchir, d'un élan instinctif, elle l'avait saisi ; et d'une voix dont elle entendait encore l'accent, après tant de mois écoulés, elle lui avait jeté, les dents serrées :

— Laissez-moi aller !... ou je tire... Je vous jure que je tire... Et vous le savez, je tire bien !...

Mais un rire railleur lui avait seul répondu. Elle s'était sentie enveloppée par le parfum violent qu'il portait toujours et qu'elle exécrait... Un bras brutal l'avait attirée, tandis que l'autre main cherchait à la désarmer...

Alors, dans une rébellion de tout son être, elle avait tiré...

Une exclamation sourde... Puis le silence... Un horrible silence... Et le bras qui l'étreignait s'était desserré... Et le grand corps s'était écroulé sur le tapis. Un filet de sang coulait, du front troué, près de la tempe...

Ah ! cet instant !... Était-il possible que jamais, elle pût en oublier un seul détail... Tous, même les plus infimes, semblaient incrustés en son cerveau... Elle se rappelait le choc du revolver, tombant de sa main... Le dessin de la sanglante tache qui, peu à peu, s'agrandissait sur le col, puis sur le plastron de la chemise, après avoir rayé la joue... Elle se rappelait le mouvement instinctif qui, après les premières minutes de stupeur, l'avait penchée vers le visage décoloré dont les lignes devenaient rigides... Pas un muscle ne bougeait... Les yeux qui semblaient la regarder, grands ouverts, étaient fixes, vides d'expression...

Alors, écrasée par l'épouvante, elle s'était prise à murmurer :

— On dirait qu'il est mort?... Est-ce que vraiment, je l'aurais tué?...

Penchée vers le corps toujours immobile, elle le considérait fixement, envahie par une atroce impression de cauchemar, se demandant si elle n'allait pas le voir se dresser de nouveau pour l'attirer dans l'affreuse étreinte...

Mais non, il ne bougeait pas... Si raide!... Il restait étendu sur ce tapis, depuis l'instant où il était tombé...

Machinalement, elle avait posé les doigts sur la main inerte... Et elle l'avait sentie presque froide, sans un battement d'artère...

Alors, un sursaut l'avait relevée, culbutant toutes ses impressions, sauf celle-ci : il ne fallait pas qu'on la sût responsable de cette fin soudaine. Et en vraie fille de Serge Ostrowski, le nihiliste, qui avait toujours obéi à sa devise : « Fais ce qu'il faut ! », la pensée nette, elle avait entrevu ce qui devait être dit ; conçu la ligne directrice de ses actes, soutenue par l'inflexible énergie que le danger exaspérait en elle.

Elle était revenue dans sa chambre. Elle avait sonné la créature qui lui était aveuglément dévouée, la Niania. Et la vieille nourrice apparue, elle lui avait, en hâte, expliqué :

— J'ai entendu, à l'instant, du bruit dans le fumoir... Va vite.. On aurait dit une détonation !... J'ai peur !

La femme avait obéi... Les nerfs tendus à se briser, elle avait attendu au seuil de la chambre, dans la maison silencieuse où tous dormaient encore... Qu'allait-elle apprendre?... L'existence ou la mort?...

Mais la Niania avait reparu. Son visage ridé était livide ; et les mots s'échappaient entrecoupés de ses lèvres sèches :

— Le maître est mort !... Je l'ai touché, il n'a pas bougé... Il est presque tout froid... Une arme est par terre près de lui... Il a dû se frapper en y touchant...

Un horrible soupir d'allègement avait soulevé sa poitrine... Libre ! elle était libre !

Maintenant, il fallait le demeurer. Un calme glacé l'avait envahie, tandis qu'une clairvoyance prodigieuse lui inspirait ce qu'elle devait dire et faire.

Domptant son impression, elle était rentrée dans la pièce où le corps, toujours allongé sur le sol, grandissait dans la raideur suprême. Elle avait rempli le rôle qu'il fallait, sans une hésitation ni une défaillance, hypnotisée par cette pensée qui la dominait toute : « Personne autre que moi ne doit savoir jamais... »

Comme il le fallait, elle avait appelé les domestiques, fait relever le cadavre, demandé un médecin qui constatait une mort foudroyante amenée par la balle entrée dans le cerveau... Elle avait expliqué que, sans doute, prêt à sortir, Olivier avait dû vouloir armer son *browning* pour l'emporter, comme il faisait toujours... Mais sa main... — et pour cause... — n'était pas sûre, ce soir-là. L'accident avait dû en résulter...

Qui, à cette heure, aurait mis en doute une explication si simple, si vraisemblable?... Tous l'avaient acceptée sans hésitation... Plus tard, seulement, les experts avaient émis des doutes... Les domestiques avaient parlé, raconté la scène, après le dîner, qu'ils avaient surprise; la violente mésintelligence du ménage dévoilée par maints témoignages, très graves... Et l'arrestation s'en était suivie.

Mais Vania n'avait jamais varié dans ses dires. Sous l'effort de son invincible vouloir, elle était peu à peu arrivée à écarter le souvenir de la nuit d'épouvante, se commandant à elle-même de considérer comme la vérité ce qu'elle disait aux autres.

Même avec son avocat, elle ne s'était pas trahie; trop intelligente pour ne pas comprendre que la défense de celui-ci serait d'autant plus puissante qu'il la croirait innocente... Pour que sa plaidoirie fût le torrent qui emporte toutes les objections,

il fallait qu'il fût sincère, ignorant la vérité, comme tous...

Et il l'avait ignorée. Il avait en foi en son innocence, à ce point qu'il venait de lui demander d'être sa femme.

Sa femme !... Quelle tempête, ces mots déchaînaient dans son âme, qui, par un prodige incroyable, connaissait la paix de l'oubli depuis des semaines.

Le tragique passé s'était abîmé, ainsi qu'une pierre descend dans la profondeur d'un gouffre et y demeure... Mais un choc venait de l'en faire jaillir.

Sa femme !... Elle était bien sincère quand elle lui avait répondu qu'elle avait l'horreur de l'amour. A la seule idée que, de nouveau, elle pourrait appartenir à un homme, toute, elle se rebellait, tant sa vie de passion avec Olivier Dantesque l'avait faite résolue à se garder pour elle-même désormais...

Pourquoi, ah ! pourquoi, Michel, qui vraiment lui était cher comme un ami, voulait-il justement ce que tout son être, à elle, refusait?...

Pour l'éloigner, à jamais, sans doute, il eût suffi qu'elle lui révélât la vérité... Mais cette vérité, c'était le secret qu'à nul être humain, elle ne confierait...

De remords, elle n'en avait pas. Elle avait frappé pour se défendre, dans un geste instinctif ;

et, depuis son enfance, elle était habituée à entendre compter pour rien, la vie des êtres malfaisants que leurs semblables ont le droit de supprimer, comme on abat les bêtes dangereuses... Et l'homme qu'elle avait frappé lui avait, moralement, fait tant de mal !

Quand elle l'avait épousé, pauvre petite de dix-sept ans à peine, elle n'était qu'une gamine, ignorant la vie vraie ; grandie dans une atmosphère d'utopies et de complots, près de son père, le nihiliste qu'elle voyait, dans l'existence quotidienne, doux, paisible, infiniment généreux pour ses frères malheureux, alors que, sans hésiter, il préparait l'impitoyable destruction de ceux qu'il jugeait coupables envers la société et l'humanité...

Avec lui, elle avait connu presque la misère ; du moins, la dure pauvreté, acceptée librement par lui, qui, reniant ses doctrines, eût pu vivre riche en son pays.

Ce farouche combattant avait été pour elle le plus tendre des pères. Mais, en même temps, il s'appliquait à tremper sa jeune énergie, l'habituant à la lutte pour le pain quotidien ; et ainsi, il avait fait d'elle une vaillante qu'aucun effort ne rebutait.

Puis, brusquement, il lui avait été enlevé par une brève maladie, et elle s'était trouvée face à face avec le rude problème d'une vie à gagner seule. Nettement aussi, alors, elle avait pris cons-

cience du charme prodigieux que la nature lui avait donné ; — comme aussi des convoitises que la présence de son père n'écartait plus d'elle.

C'est à cette heure-là, qu'entraînée par les conseils des amis qui l'avaient recueillie, elle était devenue la femme d'Olivier Dantesque.

Elle ne pouvait soupçonner qu'il la prenait ainsi qu'il eût, jadis, acheté une séduisante esclave, pour la façonner selon ses caprices ; pour faire d'elle une délicieuse amoureuse, l'initiant, avec des raffinements de dilettante, à sa dépravation élégante. Il avait mis une jouissance perverse à la griser de son voluptueux amour et s'était appliqué à détruire en elle toute préoccupation de la loi morale...

Il l'avait enfermée dans un monde d'esthètes qui, presque tous, poètes et peintres, étaient de vrais artistes ; mais aussi, tous, plus ou moins corrompus, curieux seulement, comme lui-même, de sensations aiguës et rares.

Et ainsi, elle avait, pendant des mois, vécu dans un univers factice, où défaillait sa conscience du vrai, des hautes idées directrices de la vie, des devoirs et des responsabilités...

Puis, peu à peu, des heurts s'étaient produits entre eux, — sourdement d'abord... — car sa personnalité se réveillait, comme se redresse un ressort, quelque temps courbé par une entrave.

L'esclave demandait... implorait... puis exigeait sa liberté.

Alors, des scènes affreuses avaient commencé entre elle et lui parce qu'elle se refusait à subir les caprices de son avilissant amour... Et ce dégoût moral qui, chaque jour, grandissait en elle jusqu'à la dominer toute, ce dégoût l'avait amenée à l'instant suprême où, pour se garder, elle avait tué... Sans préméditation, certes, mais aussi sans hésitation.

Olivier avait achevé l'œuvre inconsciemment commencée par son père... Il avait fait d'elle une créature pour qui le bien et le mal n'étaient que des mots.

Dans son acte, elle n'avait vu que sa liberté reconquise, cette indépendance qui lui paraissait à ce point le plus précieux des biens que, aux heures du procès, ce qu'elle avait redouté par-dessus tout, quand elle entrevoyait la possibilité d'une condamnation, c'était justement la perte de sa liberté.

Et voici que, de nouveau, un homme prétendait la lui enlever. Il voulait la faire sienne. Or, comme elle était affreusement éclairée sur les bas-fonds de l'amour, une révolte bondissait en elle, qui à personne ne voulait plus appartenir...

Oh ! pourquoi Michel était-il comme les autres?... Ne voulait-il pas se contenter d'être l'ami?... Pourtant, lui, si observateur, il devait voir combien

ils étaient différents d'éducation, de milieu, de mentalité... Comment l'idée avait-elle pu l'effleurer même de s'unir à elle?...

Le cri de tout son être, c'était de se refuser, de recommencer, comme elle l'avait voulu, sa vie seule avec Sonia...

Instinctivement, elle tourna la tête vers le lit où l'enfant dormait, paisible, étrangère à la tempête qui bouleversait l'âme de sa mère... Pauvre oiselet qu'elle avait rendue orpheline et qui demeurerait toute seule dans le vaste monde, si quelque accident imprévu la brisait elle-même... Mais, qu'elle épousât Michel Corbiéry, elle serait sûre que jamais sa « petite » ne serait une isolée !

Et ce n'était pas pour l'enfant seule qu'un tel mariage était la sécurité... Si elle devenait la femme de celui qui l'avait défendue, elle voyait à jamais tout soupçon même, écarté d'elle. Ainsi le passé disparaissait aussi absolument qu'elle le voulait... Ainsi elle pouvait devenir une Vania nouvelle, étrangère à l'autre, celle qui avait tué...

Les mots déchirèrent sa pensée et elle frissonna... En même temps, une soudaine vision ressuscitait brusquement en son souvenir, l'image du riant salon de la rue Bellechasse, où l'accueillait maternellement une femme intelligente et bonne, où lui souriaient les yeux purs de Monique Corbiéry.

Ce jour-là, — elle s'en souvenait bien, —

n'avait-elle pas eu le désir nostalgique d'un foyer comme celui qu'elle voyait pour la première fois?

Et voici que ce foyer lui était offert par un homme dont elle savait toute la valeur... Mais aussi par un homme qui aimait... Qui aimait à ce point, d'accepter que la femme gardât dans l'ombre son passé si, à ce seul prix, il pouvait recevoir le don d'elle-même. Et elle savait cela aussi; comment les hommes — les meilleurs eux-mêmes — aiment quand souffle la passion!

Ses doigts se crispèrent sur la balustrade de fer du balcon où elle appuyait son front brûlant, regardant, sans la voir, la belle nuit bleue.

Dans sa pensée, se heurtaient en tumulte les désirs, les craintes, les souvenirs, les doutes; et, devant l'avenir voilé, où elle ne voyait point clairement sa route, elle répétait, torturée par l'incertitude :

— Que faire?... Que décider?...

.....
.....
A Paris, Michel attendait, strictement occupé de ses travaux multiples, sans rien trahir de sa fièvre secrète, qu'exaspérait peu à peu le silence de Vania... A mesure que s'égrenaient les jours de cette première semaine, après les heures de rêve, à Cavalaire, la désespérance s'insinuait en lui et il jugeait insensée, sa fière promesse de ne plus rien

tenter — à cette heure du moins ! — pour influencer sur la décision de Vania... Peut-être, ainsi, il allait la perdre, par la faute de son orgueil, de sa stupide sagesse...

Le dixième jour seulement, une lettre arriva, mêlée, dans son courrier, à la foule indifférente des autres. Son geste impatient avait écarté les enveloppes déposées sur son bureau pour chercher l'unique qu'il attendit...

Cette fois, elle était là... Alors, une seconde, tout l'être bouleversé par l'angoisse, il considéra le papier que, soudain, il n'osait déchirer... Le papier qui enfermait son avenir... Puis, d'un élan résolu, il ouvrit... Quelques lignes seulement étaient tracées sur le feuillet :

« Quand vous le voudrez, ami très cher, venez trouver votre Vania... »

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Distraitement, Vania finissait de s'habiller pour le soir. Autour d'elle, la femme de chambre s'affairait, attachant çà et là une agrafe. Puis elle vérifia le fermoir du collier de perles tandis que, dans les plis du corsage de souple soie rose, Vania glissait un gros bouquet de violettes naturelles. Alors seulement, la camériste s'arrêta pour contempler la jeune femme, fine et blonde dans la robe claire. Ses yeux étaient pleins d'admiration ; mais elle ne dit rien, sachant bien qu'elle eût contrarié Vania qui, jamais, ne permettait qu'on lui parlât d'elle-même.

— Hermance, vous ferez prévenir Monsieur que je suis prête à partir quand il le voudra... Il est près de sept heures, dit Vania.

La femme de chambre inclina la tête et sortit aussitôt.

Vania, d'un geste machinal, mettait ses bagues. Puis, devant la cheminée où flambaient de grosses bûches, — car elle adorait la clarté des feux de bois, — elle s'assit et resta inactive, le regard perdu dans la fantasmagorie des braises.

Dans sa nouvelle vie auprès de Michel, malgré son sentiment instinctif, elle s'était jetée résolument, — comme le plongeur s'élançe, sans penser, dans l'immensité de la mer... — parce que la sagesse, la prudence humaine le lui commandaient pour sa sécurité, pour celle de son enfant. Et puis, aussi, elle avait cru payer ainsi un peu de sa dette à l'homme qui l'avait délivrée, en lui apportant le don qu'il implorait d'elle, impérieusement.

Mais, son propre bonheur, elle ne l'avait pas cherché ; y renonçant même, comme elle sacrifiait, pour s'acquitter, son ardent désir d'une vie sur laquelle aucun homme n'aurait plus de droit...

Et voici qu'un miracle, comme disent les croyants, s'était opéré... Car Michel avait dit vrai. Son amour ne ressemblait en rien à celui d'Olivier Dantesque.

Lui aussi, certes, était — d'autre manière... — un amant passionné ; mais il n'aimait pas que sa beauté. Il était avide, et combien ! de sa pensée, de son cœur, de son âme... Il était, près d'elle, l'ami sûr, délicat, attentif, prodigieusement exempt d'égoïsme, qui protège et vit préoccupé du bonheur

de l'aimée ; jaloux de connaître ses joies, ses soucis, ses désirs pour les réaliser...

Et ce lui avait été là une révélation exquise — et si bienfaisante !

Curieusement d'abord, puis attirée, puis conquise chaque jour davantage, elle avait observé cette nature d'homme, autre que les apparences ne la montraient... Car Michel ne parlait jamais de lui-même, et jusqu'alors, par ses actes, surtout, elle l'avait pu juger...

Dans la vie commune, elle percevait mieux encore sa droiture dans les plus petites choses ; son souci très simple, tout naturel, semblait-il, des devoirs multiples, menus et importants, qui lui incombaient... Et aussi, elle constatait que ce travailleur acharné, ce sérieux Michel Corbiéry, un peu impérieux dans ses décisions, vif et bref dans sa parole, dont l'intelligence était d'une insatiable avidité, ce Michel avait, sous son masque à l'usage des étrangers, une gaieté humoristique, une sensibilité raffinée, délicate et vibrante, qui faisaient exquise la vie d'intimité avec lui...

Les yeux de Vania s'étaient posés sur le portrait de lui, placé sur la cheminée ; et une allégresse chantait en elle... Que c'était bon de se savoir le trésor d'un homme tel que celui-là ! Près de lui, voici qu'elle vivait des jours merveilleusement doux qui épanouissaient son être ; éblouie

par la radieuse clarté de ce bonheur imprévu, à ce point qu'elle avait oublié le terrible gouffre laissé derrière elle...

La femme de chambre revenait.

— Monsieur travaille et il a donné ordre qu'on ne le dérange pas. Victor n'ose pas entrer chez lui.

— Il faut pourtant que nous partions. Je vais aller voir...

Elle traversa les pièces, harmonieusement ornées, et, après un heurt léger, ne recevant pas de réponse, elle souleva la lourde portière de tapisserie et appela doucement :

— Michel !... mon Michel !

Il était en tenue de soirée ; et la lumière de la lampe éclairait le plastron luisant de la chemise que découvrait l'habit.

D'un geste prompt, à la voix de la jeune femme, il repoussa les papiers épars devant lui.

— Toi ! mon amour...

Elle venait à lui.

— Michel, tu ne sais donc pas qu'il est sept heures passées ? Nous allons être en retard chez mère !

— Si tard que cela, déjà ?... Alors, Vanina, vite, sauvons-nous !

Il disait cela, mais il ne bougeait pas... Assis encore devant son bureau, il attirait la jeune

femme, les yeux ravis, respirant la subtile senteur qui flottait autour d'elle, émanée des violettes de sa ceinture, de la jeune chair parfumée, des cheveux qui nimbaient de lumière la blanché figure où les cils et les sourcils, d'un sombre châtain, mettaient un accent inattendu.

Elle, tout en parlant, caressait des doigts le front large de Michel.

— Mon Michel, tu as oublié que mère a le Père Cyriane à dîner !

— Si... si... je me souviens... maintenant... Quel adorable petit nuage rose, je vais avoir à présenter au Père !

Le Père Cyriane était un ami de toujours pour Mme Corbiéry. Ils s'étaient connus au temps, déjà lointain, de leur enfance, et une affection profonde les avait gardés liés l'un à l'autre, à travers toutes les distances que la vie avait mises entre eux.

Vania s'exclamait gaiement :

— Je voudrais bien qu'à lui aussi, le nuage rose paraisse assez bien pour lui expliquer ton mariage ! Michel.

Il prit les doigts fins et sa bouche les caressa de baisers, montant peu à peu sur la peau tiède des bras.

— Je crois que notre vieil ami comprendra tout de suite, madame. Oh ! Vania, le croirais-tu ? il

y a encore des minutes où je me demande si mon bonheur n'est pas seulement un rêve!... si en m'éveillant tout à coup, je ne vais pas me retrouver le pauvre solitaire qui attend encore son trésor!

Sans souci de sa robe fragile, du Père Cyriane qui attendait, elle s'était serrée contre lui qui s'était levé, et la tête sur son épaule, savourait l'amour qui l'enveloppait. Mais elle leva un peu son regard vers celui de Michel et dit, malicieuse et câline :

— Tu sais, Michel, il faut partir!

Il fit « oui » d'un signe de tête, en souriant; sa bouche se posa sur les lèvres caressantes, puis avec un effort de sagesse, il répéta :

— C'est vrai, il faut partir. Va vite mettre ton manteau, mon amour.

— Et embrasser encore Sonia. Le temps que tu serres tes papiers, Michel, et je suis à toi!

Vive, elle allait vers la pièce où l'enfant dînait avec la Niania. A sa vue, il y eut un rayonnement sur le petit visage sérieux :

— Oh! maman, que vous êtes une jolie dame! Vous avez l'air d'une fleur! Je voudrais bien vous garder comme cela avec moi!

— Tu aimes ta maman, ce soir, parce qu'elle a une robe pour le monde! fit Vania, tendre et taquine, se penchant sur la tête brune.

— Maman, je vous adore toujours!... vous savez bien, n'est-ce pas?

— Oui, petite chérie, je sais... Niania, mange-t-elle bien ce soir? notre enfant... Elle va ensuite se coucher bien sagement...

— Et vous m'embrasserez en rentrant, même si je dors?... Vous me promettez? maman.

— Si tu dors?... Mais, je pense bien, ma Sonia, qu'à mon retour, tu dormiras comme font, la nuit, toutes les petites filles raisonnables!

Une seconde, les grands yeux noirs eurent une étrange expression, si fugitive que Vania ne la vit point, d'autant que Michel appelait :

— Vania!... Tu es prête?

— Me voici, mon Michel.

Et elle embrassa chaudement la petite qui se pendait à son cou.

Une seconde, comme elle se redressait, son regard embrassa la salle claire qui était le domaine de Sonia, dont les murs décorés de bouquets et de scènes enfantines, s'éclairaient joyeusement sous la clarté des ampoules voilées de rose... Et, au plus intime, au plus profond de son cœur, elle goûta l'ivresse de voir son enfant, — le frère oiselet solitaire, — abritée dans un nid très doux, sous la précieuse protection de Michel...

Ah! comment si longtemps avait-elle cru que la Vie était une puissance cruelle, impitoyable,

qui, pour elle, n'aurait que des duretés !... Voici que cette puissance se montrait, à son égard, d'une générosité inouïe ; et parmi tant de richesses qu'elle lui accordait soudain, lui offrait le don sans pareil de l'oubli...

.
 Dans son petit salon, où les grappes d'œillets épandaient une odeur de jardin, Mme Corbiéry attendait ses hôtes, en causant avec son vieil ami, le Père Cyriane. La lumière des lampes, tamisée par les abat-jour de guipure, éclairait la robe blanche du dominicain, ses traits d'un dessin tourmenté qui avaient une complexe expression de bonté grave et d'autorité. Le regard des yeux gris était pensif et pénétrant, un peu mélancolique, le regard d'un homme qui a vu, entendu, compris tant de choses...

Il demandait, affectueusement :

— Enfin, mon amie, vous ne regrettez pas le mariage de Michel ?

— Il est si heureux !... Que pourrais-je regretter... maintenant...

— Maintenant ?...

— Maintenant, oui... car il m'a fallu, d'abord, me réconcilier avec un mariage qui n'était en rien celui auquel j'avais toujours pensé pour Michel...

— Vous m'avez écrit cela quand vous m'avez demandé de causer avec lui de son projet...

— Un tel mariage m'épouvantait !... pour ne pas dire plus ! Vania est étrangère... Elle a été élevée par un père dépourvu de toute croyance religieuse et elle a toujours vécu dans des milieux absolument différents du nôtre... Et puis cette accusation contre elle... Ce procès... Cette rupture complète avec sa famille russe... J'ai rappelé tout cela à Michel, bien entendu... Par acquit de conscience, car je sentais bien que, peut-être, pour la première fois !... mes paroles étaient pour lui lettre morte... Il était complètement *pris* par elle, lui toujours si maître de sa décision, d'ordinaire... Il était séduit... comme...

Et ici, un sourire charmant, — contrit et heureux, — passa sur les lèvres de Mme Corbiéry.

— ... comme je le suis moi-même. Cette enfant est une enjôleuse !... Sans le chercher, d'ailleurs !... Elle est la simplicité même... Vous allez la voir. Il n'y a, en elle, aucune coquetterie, pas même l'instinctif souci de plaire... Elle est elle-même, et elle conquiert spontanément tous ceux qui l'approchent, le ciel lui ayant donné un charme qui ne s'analyse pas... Venu de quoi?... je me le suis demandé bien des fois ! De son lumineux visage?... de sa grâce, morale et physique ? de sa pensée ? de son cœur?... Peut-être de tout cela ensemble !

Le Père Cyriane, à son tour, souriait ; et dans ses

yeux attentifs, il y avait une surprise un peu malicieuse :

— Madeleine, vous êtes aussi subjuguée que votre fils !

— Oui, mon ami, je l'avoue... Je ne pense certes plus à déplorer ce mariage... Vania se montre pour moi une vraie fille, délicate et tendre ; une sœur aînée pour Monique qui, vous le devinez, raffole d'elle ! Et je me sens une âme de grand-mère pour sa petite Sonia...

— Elle est bonne mère ?

— C'est une mère parfaite... L'enfant est une adorable créature, malheureusement bien fragile !... Je l'ai eue sous ma garde, cet été, tandis que nos jeunes gens vagabondaient en Corse, puis en Italie.. Ils ont, autant l'un que l'autre, l'humeur voyageuse... Ah ! je crois que les voici !

En effet, un bruit de pas, un frôlement de soie, un murmure de paroles, arrivaient du grand salon voisin, par les portières relevées dont un domestique écartait les draperies.

Et, instantanément, le prêtre comprit le sortilège qui semblait avoir agi sur ses amis, devant l'apparition radieuse que Vania incarnait dans les plis légers de sa robe rose.

Derrière elle, entrait Michel que suivaient deux autres des invités de Mme Corbiéry, l'artiste et critique, Philippe Hermoz, l'un des meilleurs amis

de Michel, et un beau garçon très jeune, dont la vue amenait un sourire heureux sur la bouche de Monique qui, à son tour, pénétrait dans le petit salon où elle avait laissé sa mère causer librement avec le Père Cyriane.

Vania était allée vers Mme Corbiéry, et tendre, l'embrassait :

— Mère, nous ne sommes pas en retard? J'ai un mari tellement occupé, que je ne pouvais l'arracher à ses travaux.

Affectueusement, Mme Corbiéry répondait, retenant, entre les siennes, la petite main fraîche :

— Chérie, quand je t'attends, tu me parais toujours en retard ! Maintenant, que je te fasse faire connaissance avec mon vieil ami... — j'ose parler ainsi, puisque je suis sa contemporaine ! — le Père Cyriane.

Michel s'était rapproché. Lui aussi avait baisé le doux visage fatigué de sa mère ; puis, attirant Vania, avec une sorte de joie fière, il présenta au prêtre :

— Père, ma femme !

Le Père tendit la main à Vania :

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, mon enfant ; et, depuis longtemps, je désirais vous connaître !

— Moi aussi ! mon Père, fit-elle spontanément, tout de suite attirée par la bonté pensive du

regard qui se posait sur elle. Je sais quel ami vous êtes pour mère et pour Michel... Et j'espère bien que vous trouverez aussi une petite place pour moi dans votre cœur !... Vous voyez que je suis très ambitieuse !

Sur ses lèvres, errait le sourire charmeur où, en cet instant, il y avait un peu de prière. Et, mieux encore, le Père Cyriane comprit le jugement de Mme Corbiéry...

Lui aussi souriait, trop clairvoyant pour ne pas voir tout de suite ce que pouvait être cette jeune femme.

— Madame, la place en question vous attendait ; et je suis sûr que vous allez largement l'occuper...

Michel écoutait avec un plaisir évident ; et il l'exprima au fidèle ami de sa mère, tandis que Vania, laissant causer les hommes, revenait vers Mme Corbiéry qui la contemplait avec un regard charmé.

— Que tu es belle ! Vania... Tu nous as traités en étrangers de cérémonie !

La jeune femme eut un rire gai.

— Mère..., peut-être c'est très peu poli, ce que je vais dire ! mais je dois honnêtement vous faire un aveu... Ce n'est pas pour vous... car je vous sais indifférente à ces frivolités... que j'ai revêtu mes... atours de soirée ! Mais Michel tenait à

ce que, en vous quittant, nous allions faire une apparition chez son bâtonnier, où il y a soirée de fiançailles... C'est un mari très autoritaire que votre fils ! mère, finit-elle, avec une drôlerie gamine.

— Vraiment ? Tu ne m'as pas l'air d'une victime, cependant, ma Vania.

— Mère, le joug est léger... Et... j'aime le maître !... Alors tout va bien ; et je mets, sans regimber, ma robe rose pour lui obéir.... J'ai raison, n'est-ce pas ? Monique, lança-t-elle, joyeuse, à la jeune fille qui se rapprochait avec André de Bryone.

Le dîner était annoncé.

Il fut charmant. Mme Corbiéry était une incomparable maîtresse de maison qui avait le secret de mettre ses hôtes en valeur. D'esprit très large, lisant beaucoup, et très éclectique dans ses lectures, elle s'intéressait à toutes les questions, même opposées à ses sympathies personnelles.

Et Michel, héritier de sa souplesse d'esprit, avait, comme elle, la causerie vive, mouvementée, riche d'imprévu. Lui aussi, possédait le don précieux de goûter la contradiction, le choc des idées, trop foncièrement intelligent pour n'être pas curieux des pensées autres que les siennes.

La conversation, tout de suite très animée, voleta, au gré des esprits, sur les lettres, la poli-

tique, le théâtre ; puis s'orienta vers les choses de l'art, sous l'influence de Philippe Hermoz qui, très spirituel, volontiers paradoxal, était un fervent artiste.

Seuls, Monique et son voisin, André de Bryone, ne se mêlaient guère à la causerie générale. Discrettement, ils s'isolaient dans un duo qui semblait les charmer fort. Et Vania, qui s'en apercevait, les enveloppait d'un regard amical de grande sœur, tout en discutant certaines des opinions de Hermoz, avec la compétence qu'elle devait à sa vie parmi les artistes, dans le monde d'Olivier Dantesque.

Autant qu'elle, vraiment, le Père Cyriane s'y intéressait. Depuis la dispersion de son ordre, il avait beaucoup vécu à Rome dont l'atmosphère ravissait son sens esthétique. Il avait voyagé pour porter la « bonne parole » ; il avait fréquenté, à l'étranger, nombre de personnalités religieuses, diplomatiques, lettrées ; et sa conversation était riche de souvenirs pittoresques que les questions lui faisaient évoquer et qu'il contait alors en homme du monde — sans jamais, toutefois, laisser oublier son caractère de prêtre.

— Quel observateur il est ! pensa tout à coup Vania qui discernait l'attention voilée dont elle était l'objet de sa part.

Elle aussi étudiait, intéressée, cette person-

nalité neuve pour elle ; car jamais, ni jeune fille, ni femme, — dans le milieu d'Olivier Dantesque ! — elle n'avait rencontré un homme comme ce prêtre, dont elle sentait la pensée très haute, en même temps que pitoyable et indulgente à la faiblesse humaine.

Placée près de lui, elle se prenait à causer avec une confiance instinctive, abandonnant la conversation générale. Comme il lui parlait de son mari, elle s'exclama avec une vivacité rieuse :

— Mon Père, vous avez connu Michel quand il était un petit garçon... Racontez-moi des histoires de lui, en ce temps-là ! N'est-ce pas qu'il se révélait déjà un être unique ?

Une expression amusée éclaira la bouche un peu mélancolique du Père Cyriane.

— Un être unique ! Rien que cela ! C'est ainsi que vous jugez votre mari ? madame.

Elle se mit à rire.

— Vous trouvez que j'ai tort?... Pourtant, c'est de la sorte qu'il m'apparaît... Jamais, du moins, je n'avais vu d'homme comme lui, qui eût, tout ensemble, tant de valeur cérébrale, de simplicité... de vraie bonté... Vous ne pouvez me dire que je me trompe ! mon Père...

De nouveau, il eut un sourire très amical, où pointait un peu de malice :

— Vous m'en voudriez bien fort ! n'est-il pas

vrai?... Mais je ne dirai rien de pareil, car mon jugement est le vôtre... Je pense, madame, que vous êtes, en effet, une privilégiée d'être unie à un homme comme Michel ; et j'espère que vous saurez rendre autant que vous recevez !...

Elle inclina légèrement la tête et sa voix prit, soudain, une sorte de gravité imprévue.

— J'ai consenti à devenir sa femme, parce qu'il m'en suppliait, me répétant que ce serait son bonheur... Et je lui devais tant !...

— Autrement, vous ne l'auriez pas épousé ?

— Non ! fit-elle avec une conviction si intense qu'il eut, vers elle, un coup d'œil surpris. Elle le sentit ; et, aussitôt, reprenant son habituel accent, elle continua simplement :

— J'avais, à ce moment, l'impérieux désir de vivre, désormais, seule, et libre ! avec mon enfant... Et puis aussi... je ne me jugeais pas la femme que Michel devait souhaiter... Mais... maintenant... je ne peux plus regretter d'avoir cédé à sa prière !... Je suis si magnifiquement récompensée d'avoir oublié mon propre désir... Il m'a révélé ce qu'est la vie auprès d'un être qu'on estime autant qu'on l'aime... Je ne me doutais pas de la douceur « d'estimer », d'admirer l'homme en qui on a une foi absolue et dont on se sent... adorée... Je m'aperçois, chaque jour, depuis que je suis la femme de Michel, à quel point

j'ignorais ce que c'est, le bonheur... J'apprends par lui à être heureuse !

— Pauvre enfant, oui, vous avez connu des heures bien dures, et votre bonheur, vous l'avez bien gagné !

Vania eut un imperceptible tressaillement. Les paroles du Père Cyriane, c'était la lointaine menace de la foudre, dans un beau ciel d'été, lumineux et brûlant.

La voix soudain assourdie, elle pria :

— Mon Père, je vous le demande... de toute mon âme ! ne me parlez jamais du passé !... Il ne peut plus... il ne *doit* plus être pour moi... Il y a sept années de ma vie que je suis parvenue à rejeter dans... un gouffre où il *faut* qu'elles demeurent désormais...

Le prêtre écoutait, pensif, sans un mot.

— Oui, une autre Vania a existé... C'est pour moi une sœur aînée qui est morte et que je laisse dans le repos qui est... enfin !... sa part... Il n'y a plus aujourd'hui que la Vania de Michel qui veut donner et recevoir le bonheur qu'elle connaît maintenant... Ah ! mon Père, pour le garder, ce bonheur, si vous saviez comme je suis résolue à tout !... Je crois si fermement que la volonté d'être heureuse en est la première source !... Et je veux l'être, heureuse, enfin !

Le regard profond du Père Cyriane effleura le

clair visage, dont le dessin fragile s'était accusé en lignes d'une énergie imprévue. Et quel accent de décision passionnée — presque violente ! — vibrait dans le contralto musical de la voix ! Ah ! quel monde semblait enfermer l'âme de cette jeune femme... Michel y avait-il pénétré?...

Songeur, il dit très bon :

— Je regrette, mon enfant, d'avoir réveillé pour vous de pénibles souvenirs, alors que je désirais, au contraire, vous témoigner ma sympathie, mon intérêt...

Les lèvres, un instant frémissantes, retrouvaient leur sourire.

— Votre sympathie... votre intérêt... merci, mon Père, de ce que vous voulez bien m'accorder !... Oui, il y a, derrière moi, des années, des heures... oh ! oui des heures !... qu'il me faut oublier, pour être vraiment la femme de Michel.. Mais ne croyez pas que je renie tout mon passé... Ma jeunesse me demeure très chère, si... comment dirai-je?... si austère qu'elle ait été... Si dure même ! je m'en aperçois quand je la compare à celle de Monique. Mais je ne regrette pas qu'elle ait été ainsi !...

— Pourquoi ?

— Parce que je lui dois d'être solidement trempée, telle que mon père le souhaitait... Il avait tant souci de mon avenir ! Or il jugeait indis-

pensable de m'habituer à tout supporter... Et je crois, vraiment, que j'ai tout supporté...

Elle s'arrêta un peu... Puis, comme si elle eût obéi à la silencieuse interrogation du Père, elle continua, et un sourire errait sur son visage où semblaient successivement passer des clartés et des ombres, — si profondes :

— J'ai eu froid comme les plus pauvres... J'ai connu des soirs... je me le rappelle bien !... où nous n'avions que du pain à manger parce que mon père avait dépensé toutes ses ressources, *toutes*, pour secourir des compagnons dans la misère... Il me le racontait tout simplement — car nous étions très unis ! — mais avec tant de ferveur heureuse que je trouvais toute naturelle sa conduite... C'était une sorte de saint... — laïque !... puisqu'il n'avait aucune religion... Et c'est même pour cela...

Elle eut, de nouveau, son indéfinissable sourire :

— ... que Michel m'appelle sa « petite païenne », car aucune croyance ne m'a été donnée. Mon Père, je sais que vous êtes un grand prédicateur... Michel m'a dit que, sans doute, cet hiver, vous prêcheriez encore à Notre-Dame... J'irai vous entendre pour m'instruire... Je voudrais posséder la foi de Michel... si possible...

— Si possible ?

— Oui... Il faut que la conviction s'impose à moi... Autrement, pratiquer ne serait que de

l'hypocrisie. Et pas plus Michel que moi, nous n'accepterions qu'il en fût ainsi. Ce serait indigne de nous ! Ne trouvez-vous pas aussi ? C'est encore à mon père que je dois ce besoin d'agir seulement d'après ce que je pense ! Ah ! quelle petite âme pure j'étais quand il a disparu brusquement... C'est alors que j'aurais dû rencontrer Michel...

— Parce que ?

— J'étais, moralement, plus à sa hauteur.

Elle s'interrompt ; et le Père comprit qu'elle regardait vers les jours disparus. La veix un peu lente, elle finit :

— J'étais toute sous la belle influence de mon père !...

Le prêtre eut un involontaire mouvement. Il savait quel révolutionnaire militant avait été Serge Ostrowski... Des existences s'étaient trouvées détruites dans des attentats dont il était l'un des plus inflexibles instigateurs... Cette jeune femme l'ignorait donc ? Ou l'absolvait-elle ?

Vania comprit la protestation qui s'élevait dans la pensée du Père Cyriane et avec une sorte d'autorité ardente et grave, elle continua :

— Mon père pouvait se tromper, mais c'était avec une telle sincérité !... Le seul désir d'un bien supérieur à accomplir le dirigeait... Sa pensée était aussi élevée que généreuse et forte... Je ne peux pas le juger. J'ai vécu près de lui, par lui, dans

notre pauvreté, des jours inoubliables, quand j'étais une petite étudiante passionnée par mes études de médecine, par mon travail au Conservatoire, car j'adorais déjà la musique... Ah! quel temps béni que celui-là!... Mais, mon Père, je vous occupe de moi bien indiscretement!... Michel a l'air tout à fait intrigué de notre aparté!

Le Père eut un amical sourire :

— Il n'en a pas l'air mécontent, en tout cas!... Mais vous avez raison, madame, soyons corrects et rentrons dans la conversation générale...

Le dîner s'achevait, d'ailleurs. Et Mme Corbiéry, presque aussitôt, donna le signal de se lever de table.

Michel, alors, tandis que les groupes se formaient dans le salon, se rapprocha du prêtre.

— Eh bien, Père, vous avez fait connaissance avec notre jeune dame?... J'ai vu que vous aviez bien voulu vous montrer très accueillant pour elle... Et je vous en remercie...

— C'est ta femme! Michel... Et puis, elle-même est très... intéressante!

— Oui, vous dites vrai... C'est une nature d'une richesse rare...

— Alors, Michel, autant qu'elle, tu es heureux?

Avec une sorte de ferveur, ardente et contenue, il dit :

— Je le suis comme jamais je n'aurais imaginé qu'on pût l'être !

— Michel, pour que la joie et la paix demeurent en toi, ne l'aime pas d'un amour trop purement humain.

Un geste d'épaules lui échappa tandis qu'un éclair flambait dans ses yeux.

— Est-ce que je sais comment je l'aime !... C'est avec le meilleur, comme avec le plus mauvais qui existe en moi... Avec tout mon être !... Ah ! Père, c'est effrayant et merveilleusement exquis, de sentir qu'on appartient tout entier à une créature qui est vôtre !

— Michel, Michel !... prends garde... Tu aimes trop !... Tu aimes follement !...

— Oui... je le crois... Il y a des moments où je ne me reconnais plus... Mais c'est une telle ivresse !... Et avouez que c'est mon droit... Je n'ai pas gaspillé ma jeunesse à tous les vents, et une récompense m'est bien méritée... Vania est ma femme !... la compagne d'élection que j'ai si longtemps cherchée... L'avenir, que sera-t-il ?... Je ne me le demande pas... Je veux jouir pleinement du présent !

— Et c'est la sagesse. C'est toi qui as raison, Michel... Profite des heures bénies que Dieu t'accorde !...

Michel ne répondit pas.

Ses yeux avaient suivi ceux du Père Cyriane vers le groupe formé, dans un coin du salon, par Monique, André de Bryone et Vania qui, debout, bavardaient allégrement comme des êtres libres de tout souci.

La lumière d'une haute lampe les enveloppait, errait sur la peau nacrée de Monique, sur la lourde torsade de sa nuque, sur ses yeux de velours sombre. Près d'elle, Vania semblait blonde plus encore ; la clarté ruisselait sur les cheveux d'or pâle, sur le profil charmant dont la ligne avait la fermeté délicate des figures florentines.

Son rire sonna léger, à un mot d'André de Bryone ; tandis que, le genou à demi plié sur une chaise, elle s'appuyait sur l'épaule de Monique, d'un geste caressant.

Et Michel alors, mettant sa main sur le bras de son vieil ami, dit, une vibration profonde dans la voix :

— Oh ! Père, que la vie est donc divinement bonne, parfois !

CHAPITRE II

L'après-midi finissait.

Vania était venue prendre des nouvelles de Mme Corbiéry grippée.

— Madame dort en ce moment, dit la femme de chambre répondant à sa question.

— Oh ! tant mieux !... Surtout ne la réveillez pas... Mademoiselle est là ?

— Mademoiselle fait le catéchisme dans la bibliothèque.

— Le catéchisme ? répéta Vania un peu surprise. Si étrangère qu'elle fût aux questions religieuses, elle savait cependant que, d'ordinaire, ce sont les prêtres qui, à l'église, instruisent les enfants.

La femme de chambre expliqua :

— Oui, toutes les semaines, Mademoiselle fait répéter à plusieurs enfants de l'école leur leçon de catéchisme, elle leur donne des instructions...

— Bien, je comprends... Puis-je attendre ?

— Si Madame veut. Il y a déjà une grande demi-heure que Mademoiselle est occupée avec ses gar-

çons... En général, elle ne les garde pas plus d'une heure. Si Madame veut entrer dans le petit salon?

— J'entendrai Mademoiselle?

— Oh! oui, madame; la portière est toujours relevée.

Doucement, Vania pénétra dans la pièce. La femme de chambre allait tourner le commutateur pour donner de la lumière. Elle l'arrêta.

— Non, n'allumez pas! Mademoiselle saurait qu'il y a quelqu'un et serait peut-être dérangée. Pour écouter, je serai très bien dans l'ombre.

La femme de chambre n'insista pas, quoique, en son for intérieur, elle trouvât plutôt singulière l'idée de Mme Michel, comme on appelait Vania chez sa belle-mère. D'ailleurs, tout ce que demandait, faisait, disait la jeune femme était trouvé bien. Son charme avait, comme toujours, opéré.

Sans bruit, elle s'approcha de la porte ouverte à deux battants sur la bibliothèque. Près de la table, sous la clarté de la lampe électrique, Monique était assise; et la lumière, tamisée par le verre fleuri de palmes fines, caressait le visage pur où les belles prunelles sombres épandaient le rayonnement de leur regard. Autour d'elle, il y avait cinq gamins de dix à douze ans dont les types accusaient l'origine plébéienne; tous très proprement vêtus. Trois avaient la physionomie intelligente à des degrés divers; le quatrième jouissait

d'une grosse face rouge de poupon somnolent ; quant au cinquième, dont les facultés de compréhension semblaient courtes, il s'agitait sans cesse sur sa chaise, alors que les autres se tenaient fort sages ; et Vania entendit Monique commander, aussi sévèrement que le lui permettait sa voix fraîche :

— Voyons, Armand, reste un peu tranquille. Tu as bien écouté l'histoire de Saül ? Tu as entendu que David n'avait pas voulu le frapper pendant qu'il dormait... Ce qui pourtant l'eût délivré de son ennemi... Pourquoi ne le voulait-il pas ?

— Parce qu'il avait peur que Saül se réveille ! pardi !... expliqua prosaïquement le gamin.

— Croyez-vous que ce soit vraiment pour cette raison qu'il s'est refusé à tuer ? interrogea Monique dont un sourire amusé avait, une seconde, retroussé la lèvre.

Vania, elle, avait eu un imperceptible tressaillement. Les mots étaient entrés droit dans son cerveau, comme une flèche qui blesse. Attentive, elle s'assit dans l'ombre, derrière la portière.

Un des garçons, dont la maigre figure était très intelligente, intervint alors :

— S'il vous plaît, madame, je crois que David était un chic type ! Il trouvait dégoûtant de tuer un ennemi qui ne pouvait pas se défendre !

Instinctivement la pensée de Vania précisa aussitôt :

— J'ai frappé, soit ; mais *lui* pouvait se défendre ; et *il* ne dormait pas...

Il ne dormait pas, c'était vrai. Mais il était sous l'empire écrasant de l'ivresse... Il n'avait eu ni l'adresse, ni l'énergie de la désarmer...

Tout de suite, elle eut le mouvement de rejeter en arrière les réminiscences importunes et elle s'appliqua pour écouter Monique qui approuvait avec une autorité simple de jeune docteur :

— Tu as raison, Charles... Je crois, comme toi, que David aurait trouvé lâche de frapper un ennemi désarmé. Mais avait-il, d'ailleurs, le droit, en conscience... de tuer cet ennemi qui ne l'attaquait pas?... Voyons, enfants, qu'en pensez-vous?...

Une voix rageuse s'éleva, très ferme :

— Faut toujours mieux se débarrasser des vilains gens !

Tous les autres garçons, avec ensemble, répliquaient :

— Dieu défend de tuer !...

Dans l'ombre du salon, Vania eut un haussement d'épaules... Dieu ! une hypothèse... Un être fictif... C'étaient les hommes qui, pour les besoins de la société, avaient établi ces règles conventionnelles, les attribuant à une puissance qu'ils imaginaient.

Le petit, de mine très intelligente, continuait :

— Dans le catéchisme, il y a : « Homicide point ne seras ! »

— Et pourquoi Dieu a-t-il fait cette défense ? interrogea Monique, ses yeux limpides questionnant, eux aussi.

La troupe se consulta d'un regard un peu perplexé ; et naïvement, le gros garçon réjouit articula :

— Faites excuse, madame... Mais je ne sais pas ce que pense le bon Dieu !

Monique se mit à rire :

— Moi non plus, Paul ; seulement, il m'est facile de comprendre que n'étant qu'une faible créature humaine, impuissante à créer la vie, je n'ai pas le droit de l'enlever à un être, s'il ne cherche pas, lui, à prendre mon existence... Car, dans ce dernier cas, je me défends... mon acte est légitime... Vous comprenez ? petits.

— Oui, madame, clamèrent-ils d'une seule voix, même l'adversaire des « vilaines gens ».

Et Monique continua avec une conviction profonde :

— C'est que, voyez-vous, enfants, la vie c'est le bien par excellence pour chaque créature... Un bien unique... si précieux, qu'il n'est pas de crime pire que de le lui enlever sans une nécessité absolue... Car, jamais, nous ne pouvons le réparer, ce crime !

— Ça c'est vrai, madame, approuvèrent-ils convaincus... Quand on est mort, c'est pour toujours...

Monique eut encore un rire jeune.

— Oui, vous avez bien compris... Et vous trouverez plus encore que j'ai raison, quand vous réfléchirez à tout ce qu'emporte un être qui disparaît dans la mort...

De nouveau, les garçons échangèrent un coup d'œil effaré... Seul Charles, le plus intelligent, réfléchissait et cherchait.

— Pensez à ce qui peut jaillir d'idées utiles, précieuses, bienfaisantes, d'un cerveau et d'une âme...

Un des enfants protesta :

— Mais, madame, si c'étaient de méchantes personnes ?

Avec une sincérité généreuse, Monique dit, convaincue :

— Je crois qu'il n'y a pas... du moins, qu'il n'y a guère de créatures absolument « méchantes »... Je crois que dans toutes, même les plus misérables, il existe des germes de bien qu'on peut toujours espérer développer...

Monique s'arrêta, sentant que ses paroles dépassaient l'entendement des jeunes cerveaux qui les écoutaient. Seul, évidemment, Charles l'avait suivie, car il expliqua :

— Je comprends, madame... C'est comme quand

on souffle sur une petite braise un peu rouge... Alors elle peut devenir un beau feu !

— Oui, c'est cela ! fit Monique contente que sa pensée eût pénétré dans une âme... Et puis, il y a autre chose encore à quoi il faut songer pour se garder de frapper, au risque de donner la mort... Écoutez bien... Vous ne voudriez pas, je suis sûre, voler à un homme n'importe quel trésor, n'est-ce pas ? Ne lui volez pas le bien suprême... la vie, que tous vos regrets, vos remords ne pourraient lui rendre... et dont il a, comme vous-même, le droit de jouir... Mes petits, n'oubliez jamais que Dieu seul... vous m'entendez?... Dieu seul peut la reprendre...

Vania eut un mouvement vif comme pour arrêter la jeune fille dont la voix s'élevait avec une conviction chaude. Bouche bée, mais attentifs, les enfants l'écoutaient. Sauf Charles, ils ne l'avaient guère comprise... Mais en leurs cerveaux rudimentaires cependant, le sentiment s'imprimait qu'elle avait souhaité y graver ; et, peut-être, grâce à elle, devenus des hommes, ils demeureraient volontairement respectueux du précepte divin : « Tu ne tueras pas... »

Pour la première fois, ce précepte pénétrait dans la pensée de Vania. Son père, le doux rêveur, disait comme l'enfant, tout à l'heure :

— Il faut supprimer les êtres malfaisants. Une

vie détruite ne compte pas quand sa disparition est nécessaire, ou même simplement utile, pour le triomphe du juste...

Que c'était étrange, cet enthousiaste souci de l'existence humaine qui animait Monique... Peut-être parce qu'elle jugeait en femme...

Elle parlait de nouveau. Et Vania écouta.

— Alors, mes petits, en terminant, résumons encore le sujet de votre dernière analyse au catéchisme, la sincérité... C'est un devoir envers nous-mêmes d'être vrais afin que ceux qui nous entourent puissent avoir en notre parole une confiance absolue ... Ce qui est là un honneur !... vous entendez, petits... Seulement, pour donner cette foi en nous, il ne faut pas nous permettre un mot qui ne soit pas vrai... Même plus, il ne vous faut jamais oublier que le silence, aussi, peut être un mensonge, dans certains cas... quand vous laissez croire ce qui n'est pas... Enfin, rappelez-vous, mes petits, qu'il est d'autant plus honteux de tromper, que ceux vis-à-vis de qui nous commettons cette vilaine action ont en notre parole une confiance absolue et nous aiment... Vous me comprenez bien ?

— Oh ! oui, madame.

— Voyez-vous, enfants, je ne fais là que vous répéter ce que me disait, quand j'étais toute gamine, mon grand frère, M. Michel que vous connaissez

bien : « Déclare toujours la vérité, quelle qu'elle soit, même dure, difficile à avouer ; et n'importe ce que tu auras à te reprocher, tu peux être sûre de mon pardon à cause de ta sincérité. La seule faute que je ne pourrais oublier, c'est un mensonge ou une trahison... » Et puis, maintenant, avant de vous sauver, allez vite demander votre goûter à l'office.

Les enfants bondirent de leurs chaises tandis qu'elle achevait :

— Avez-vous besoin, les uns ou les autres, de quelque chose pour chez vous?... Émile, ta maman est-elle plus forte?... Viens avec moi, je vais te donner un peu de vin pour elle... Et toi aussi, Charles ; j'ai un tricot pour ta petite sœur.

Monique allait vers le bahut où étaient enfermés les objets de charité... Et Vania, alors, entra, disant d'un ton qu'elle voulait gai :

— Je crois, maintenant, que je puis me montrer, sans déranger !

— Oh ! Vania !... Comment, tu étais là ?

Toutes deux, sur le désir de Michel, se tutoyaient comme des sœurs.

— ... Tu es arrivée depuis longtemps ?

— J'ai écouté ta leçon, petite catéchiste fervente.

— Oh ! si je l'avais su, comme j'aurais été inti-

midée !... Mais que tu es pâle ! Vania ; tu avais froid dans le petit salon ?

— Non, pas du tout... Suis-je donc pâle ?

Elle se rapprocha de la glace. C'était vrai qu'une imperceptible altération décolorait un peu son visage... Et tout de suite, elle en devina la cause. Les dernières paroles de Monique aux enfants l'avaient étrangement bouleversée, jusqu'au plus profond de son âme... Tout à coup, il lui semblait que jamais plus elle ne pourrait les oublier.

Ce que Michel disait ne jamais pouvoir pardonner, même à sa petite sœur tant aimée, c'était un mensonge ou une trahison. Et elle ne s'en étonnait pas, car elle connaissait son intransigeance. Or, comment était-elle devenue sa femme, sinon en se donnant pour ce qu'elle n'était pas... — innocente... Donc, elle l'avait trompé...

Un tressaillement l'ébranla toute. Mais déjà sa pensée protestait.

— Je lui ai dit qu'il devait accepter mon passé de femme tel qu'il était, le laissant à jamais dans l'ombre... Et il a consenti... Je n'ai pas été déloyale...

Une détente apaisa la bizarre anxiété qui, un instant, avait fait battre son cœur à coups pressés. Être rejetée par Michel, voir du mépris dans son regard, même, simplement, en sentir dans sa pensée, dans son cœur, tout à coup il lui semblait que ce

serait une souffrance pire encore que tout ce qu'elle avait connu.

— Vania chérie, qu'est-ce que tu fais devant cette glace à te regarder de cet air grave?... Tu as quelque chose qui te préoccupe? ma grande sœur.

— Non... Je réfléchissais à ce que tu enseignes à tes garçons... Tout cela, Monique, c'est du nouveau pour moi. Je n'ai jamais été au catéchisme...

— Oui... tu me l'as dit... Sais-tu, Vania, tu devrais lire le petit livre qu'y apprennent les enfants...

— Pour me farcir l'esprit de pensées, de scrupules, de vaines préoccupations comme tu t'appliques à en pénétrer ces enfants?... Oh ! non ! non ! Monique. J'aime mieux continuer d'ignorer le catholicisme...

Il y avait une sorte d'emportement passionné et contenu dans l'accent de Vania. Sa jeune sœur la regarda stupéfaite, presque inquiète, craignant de l'avoir involontairement blessée. Et elle questionna, timide :

— Oh ! Vania, est-ce que tu ne trouves pas que je leur ai dit la simple vérité?... Je n'ai fait que leur répéter ce qui m'a toujours été enseigné ; ce que pensent toutes les consciences honnêtes, il me semble...

— Peut-être... Mais j'ai reçu, moi, des leçons

si différentes !... Tu vas être surprise, Monique, tu es la première à qui j'entends exprimer un tel respect de la vie humaine !

Les yeux de Monique, à ce moment-là, si pareils à ceux de Michel, cherchèrent les prunelles de Vania, profondes et claires comme une eau insondable.

— Vania, tu te moques de moi ! avoue...

— Oh ! non, je ne me moque pas... Je n'y pense guère !... Je réfléchissais que tu as raison, Monique. C'est vrai, la vie est une source vive qui, par cela même, en principe du moins, doit être regardée comme sacrée... Mais, crois-moi, il est des cas où *il faut* la détruire. Si toi-même, tu te trouvais devant cette nécessité terrible... peut-être... Sans doute, tu n'hésiterais pas non plus...

Il y avait soudain dans la voix de Vania, une sorte de conviction inflexible et sombre. Mais Monique savait qu'elle avait été élevée par un révolutionnaire impitoyable pour la réalisation de son but.

Alors elle ne pouvait s'étonner que Vania ne pensât pas comme elle. Et avec son beau sourire jeune, elle dit, d'un ton de badinage voulu :

— Oh ! Vania, souhaite-moi de n'être jamais obligée d'en venir à l'extrémité dont tu parles, car je suis à peu près sûre que je serais lâche et me déroberais... Comme je le disais à mes garçons,

ainsi que j'en ai la conviction, il me semble que nous n'avons pas le droit de détruire ce que Dieu a créé.

Les lèvres de Vania murmurèrent sans qu'elle en eût conscience :

— Oh ! Dieu...

Le mot lui était échappé. Elle le regretta, voyant une ombre passer sur le clair visage de Monique. Et avant que la jeune fille eût parlé, elle dit doucement :

— Petite Monique, ne sois pas scandalisée. Personne ne m'a appris à connaître Dieu. Mais peut-être, grâce à toi, à Michel, à ta mère, j'irai à Lui, comme vous.

Elle s'arrêta brusquement. Si elle allait à Dieu, il lui demanderait compte, d'après les théories auxquelles croyaient les catholiques, de la vie qu'elle avait brisée ; du mensonge qu'elle avait proféré en se disant innocente ; du silence qu'elle avait gardé quand elle acceptait de devenir la femme d'un être qui, en elle, avait une foi absolue...

Alors...entre elle et le Dieu de Monique, il y avait un abîme infranchissable...

Et elle éprouva une sensation aiguë de délivrance, en entendant, après un coup léger frappé à la porte du salon, la voix de la femme de chambre annoncer discrètement :

— Madame est réveillée. Elle fait demander si ces dames peuvent venir près d'elle.

— Certainement ! Tu viens ? Monique.

Tendre, elle appuyait son bras sur celui de la jeune fille ; et ainsi, elles entrèrent dans la chambre où sur sa chaise longue, la tête sur des coussins, enveloppée dans une couverture de fourrure, se reposait Mme Corbiéry. Elle eut un sourire, très bon, à la vue des deux jeunes femmes.

— Ah ! voici mes filles ! Il paraît, Vania, que tu es déjà là depuis un long moment ?... C'est aimable, chérie, d'avoir attendu que je me réveille...

— Mère, j'avais grande envie de vous voir...

Elle se penchait et, avec une affection profonde, elle embrassait le pâle visage.

— Et de plus, Michel doit venir me chercher...

Je suis même étonnée qu'il ne soit pas encore ici... Ah ! on sonne. Je suis sûre que c'est lui !

Tout à coup, un désir impérieux la pénétrait de le retrouver, de se sentir enveloppée par l'ardente flamme de son amour où elle sentirait combien il était à elle...

Attentive, elle écoutait. Un bruit de pas résonnait.

— Vous entendez ? mère... Je ne m'étais pas trompée, c'est bien lui !

Mme Corbiéry souriait :

— Oh ! quelle jeune femme amoureuse ! Enfin, je ne m'en plains pas... Mon « grand » en est si heureux ! Ah ! c'est toi, mon Michel... Tu étais bien

vivement attendu par une petite madame de ta connaissance...

Une clarté brilla dans les yeux vifs de Michel. En allant vers sa mère, il prit la petite main qui se tendait vers lui ; et se penchant, il mit un baiser sur le visage levé pour l'accueillir.

— La jeune madame avait donc oublié qu'elle avait aujourd'hui, en particulier, un mari très occupé... Je sors seulement du Palais... Mère, êtes-vous mieux ?

— Oui, vraiment... J'ai beaucoup moins toussé ; et je viens de faire un vrai somme de bébé qui m'a bien reposée ; seulement, ce bon somme m'a empêchée de profiter de la visite de Vania. C'est Monique seule qui en a joui !

— Pas du tout, mère, protesta gaiement la jeune fille. Je faisais répéter l'instruction religieuse de mes garçons et je ne savais même pas que Vania était là...

— Alors, qu'es-tu devenue ? ma Vania, interrogea Michel du même ton qu'avait eu sa sœur.

Mais son accent, à elle, fut autre pour répondre — un accent un peu étrange :

— Ce que j'ai fait ?... J'ai écouté les conseils de Monique à ses élèves... Et chemin faisant, j'ai appris que c'est toi, Michel, qui as donné à Monique une inflexible sincérité.

— Mais naturellement !... J'ai fait tout mon

possible pour que cette petite fille ait l'âme de cristal que j'adore. Pour ceux qu'on aime, on est très exigeant... N'est-ce pas votre avis? mère.

Mme Corbiéry approuva, avec son beau sourire.

— Pleinement... C'est un préjugé de famille...

— peut-être... — toujours il m'a fallu estimer, pour aimer...

Sous l'ombre du grand chapeau qui voilait ses yeux, Vania les regardait tous trois, tellement de même race morale, unis par leur droiture de conscience, leurs âmes façonnées par le même idéal. Entre eux et elle, quel gouffre que, seule, elle pouvait mesurer!... Comment, jusqu'à cette minute, avait-elle pu n'y pas prendre garde!... Soudain elle se sentait loin... si loin d'eux... si loin de lui, Michel, qu'elle avait trompé et qui ne doutait pas d'elle...

Impitoyablement, avec les yeux de l'âme, elle voyait... entre eux!... le grand corps allongé sur le tapis du cabinet de travail... le front troué d'où le sang coulait...

Pourquoi n'avait-elle pas révélé la vérité à Michel, là-bas, à Cavalaire?

A ce moment-là, le silence lui avait paru seul possible et si naturel... Pourquoi maintenant n'avait-elle plus cette même certitude?... Quelle évolution mystérieuse — terrible en ses conséquences!... —

semblait naître dans son âme transplantée en un milieu nouveau?

— Vania, que tu es silencieuse ! A quoi penses-tu avec cette mine absorbée ? questionna alertement Michel.

Elle tressaillit, ramenée de bien loin... Mais sa forte volonté, tout de suite, lui venait en aide :

— Je réfléchissais aux questions soulevées par l'enseignement de Monique... Mais maintenant, me voici redescendue des hauteurs de la morale... Vais-je t'avouer, mon Michel, qu'en écoutant Monique, — salue, petite sœur, — j'ai complètement oublié le thé de Mme de Vernes?... Tant pis ! n'est-ce pas ? Michel. Maintenant, il est trop tard pour m'y montrer... A moins que tu ne veuilles y faire une apparition avec moi !

— Oh ! certes non ! Petite madame, c'est vous seule que je veux voir maintenant. A ce point, que je suis envahi par une grande tentation... Mère, vous allez me dire si je n'aurais pas bien raison d'y succomber...

— Qu'est-ce donc ? Michel.

— C'est d'oublier toutes nos invitations pour ce soir... trois... quatre ? que sais-je ?...

— Trois ! précisa Vania, amusée de l'impatience qu'elle sentait chez Michel.

— Trois, bien !... C'est plus que suffisant ! Donc, j'ai la tentation que nous restions tranquillement

chez nous à faire de la musique, à lire, avec intermède de causerie... En passant devant *Flammarion*, j'ai pris quelques bouquins nouveaux qui m'ont l'air très intéressants... Que dites-vous de ma proposition? madame.

— Qu'elle est exquise! Et que, sans hésiter, nous succombons à la tentation. N'est-ce pas, Monique, nous sommes dans le vrai?

— Oh! oui! fit-elle avec un élan si sincère que tous se mirent à rire.

— Mère, nous donnons, je le crains, un très mauvais exemple à cette jeune personne! dit Michel taquin. Quand elle sera en puissance conjugale, on ne la verra plus dans le monde.

Monique rougit un peu. Mais elle ne protesta pas; et un pli malicieux aux lèvres, elle lança drôlement :

— Ne vous occupez pas de moi, bonnes gens. Vous avez bien assez à faire pour votre propre compte! Maman, chapitrez-les afin qu'ils n'oublient pas ainsi leurs devoirs de société... à l'avenir du moins...

— C'est cela, à l'avenir! approuva Michel, joyeux... Mais pour ce soir, Vania chérie, nous nous comportons en sauvages, polis... car nous envoyons des mots d'excuse.. Et nous nous offrons une bonne soirée de tête-à-tête... Ça va ainsi? petite dame.

Elle leva vers lui des yeux où rayonnait une clarté radieuse.

Elle avait oublié... L'amour de Michel et sa propre volonté avaient écarté le passé mort... Elle sentait seulement que le présent, c'était le bonheur...

CHAPITRE III

Michel reposa sur la table la tasse de café qu'il achevait, le déjeuner fini.

Dans son cabinet, avant de partir au Palais, lui et Vania venaient d'avoir un de ces bons moments d'intimité dont tous deux jouissaient intensément.

Il regarda sa montre ; et alors, avec un air de regret résigné, il s'exclama :

— Allons, il faut partir!... Et vite!... Je me suis encore mis en retard... Vania, Vania, quel inexact individu, tu es en train de faire du ponctuel maître Corbiéry....

— Tant pis ! mon Michel.

Elle avait dit cela d'un accent câlin et malicieux dont la drôlerie fit sourire Michel.

— Madame, vous n'avez aucun sentiment du devoir !

— Non, pas le moindre ! reconnut-elle avec une sincérité qu'il prit pour une boutade.

— Eh bien ! pour votre peine, je vous abandonnerai ce soir.

— Oh ! Michel !

— Oui, un moment, pendant que vous dormirez...

— Tu as à travailler ?

— Non, pas particulièrement ce soir, chérie. Mais je désire assister, comme je le fais chaque année, depuis ma petite enfance, à la messe de minuit. C'est demain Noël... Sais-tu ?

Vania sourit.

— Ah ! oui, je sais... Sonia, stylée par Monique, m'a déjà annoncé qu'elle allait installer ses bottines dans toutes les pièces de la maison... Aussi, hier, Monique et moi, nous avons trotté pour nous procurer le nécessaire afin que les souliers soient bien remplis. Et mère s'en étant mêlée, ils le seront ! je t'assure...

— Parfait !... J'espère cependant qu'il restera encore quelques petites places pour mes largesses (!) paternelles... Je dois ajouter, Vania, que les mamans aussi mettent leur soulier dans la cheminée...

Il la regardait si tendrement qu'elle eut la sensation d'être enveloppée par une vivifiante clarté... Et dans un élan irréfléchi, elle pria :

— Oh ! Michel, au lieu de m'envoyer coucher, emmène-moi avec toi à cette messe de minuit... Jamais je n'y suis allée.

Une ombre voila une seconde le visage de

Michel ; et son accent avait une ironie triste et caressante quand il répondit :

— Oh ! ma petite femme chérie, qu'est-ce que tu ferais bien là ?

— Je serais près de toi, Michel... Je réfléchirais à ce que tu crois... Laisse-moi aller à cette messe ! Michel. Comment veux-tu que j'arrive à partager ta foi... si tu m'en tiens éloignée, comme une pestiférée...

— Oh ! une « pestiférée ! »... protesta-t-il en riant.

Avec son sourire charmeur, elle achevait, gamine et suppliante :

— Je t'assure que je me tiendrai très bien !... comme une sage petite fille ! Emmène-moi ! Michel.

Tout bas, en lui, deux sentiments se heurtaient. Une sorte de scrupule de mêler, en l'ayant près de lui, quelque chose de profane au recueillement que voulait cette nuit divine... Et d'autre part, elle avait raison : s'il souhaitait qu'elle en vînt à partager ses croyances, il n'avait pas le droit de l'écartier de l'église où elle désirait entrer avec lui... Et il dit, heureux de céder :

— Puisque tu le souhaites, viens, mon amour...

— Michel, tu me trouves peut-être indiscreète ?

Il eut, au fond des yeux, cet éclair de passion qu'elle seule y avait, peut-être, jamais allumé. Il l'attira et ses mains caressèrent les cheveux légers :

— Ma bien-aimée, ne sais-tu pas encore que je voudrais ne jamais perdre une seconde même de ta présence?... C'est convenu, nous irons ensemble à la messe de minuit... Et il me semblera bon... un vrai rêve... d'y être avec toi...

Il lui avait dit bien vrai. Le soir, en lui, une joie nouvelle chantait éperdument tandis qu'elle marchait près de lui dans les rues glacées, sous le ciel obscur où luisaient de rares étoiles. Il avait une telle soif d'intimité morale avec elle que sa demande avait été pour lui une douceur merveilleuse et imprévue. Elle avait glissé son bras sous le sien, et elle avançait serrée contre lui. Une sorte de bien-être infini la pénétrait de sentir sur elle la protection qui lui était chère...

Elle demanda :

— Alors, Michel, l'année dernière, tu es allé aussi à cette messe?

— Oui, chérie, comme je le fais toujours...

— C'est vrai, je me souviens, tu me l'as raconté. Moi, j'étais à Saint-Lazare... Et Noël m'était atrocement lugubre... Tu l'avais senti et, dans l'après-midi, tu m'as apporté des fleurs, Michel chéri, pour que j'aie une ombre de fête, moi aussi... Est-ce que tu m'aimais déjà? Michel.

Dans la nuit, il abaissa les yeux sur le cher visage levé vers le sien, si menu dans le sombre duvet du manteau de fourrure.

— Je crois bien, Vania, que je t'ai aimée du jour où je t'ai connue. Je me rappelle que je suis sorti de notre premier entretien tellement séduit que ma sagesse s'en est effrayée... J'ai été au moment de renoncer à me charger de ta défense. Et puis... et puis, je me suis bien vite persuadé que ce serait là une lâcheté... Oui, tu t'es emparée de moi, dès le premier jour... Seulement, alors, je ne le savais pas !

— Michel, comment avais-je pu te plaire ainsi !... Je ressemble si peu aux femmes de ta famille, de ton monde, à l'idéal que tu devais avoir !

Obscurément, il tressaillit... Ce qu'elle disait là, combien de fois lui-même l'avait pensé... Et bien sincère, il répondit :

— Tu étais une petite magicienne, Vania. Tu es venue... J'ai senti quel trésor tu pouvais me donner... Un bonheur immense, prodigieux, inconnu !... Alors, ce bonheur, à tout prix, j'ai voulu le conquérir !...

Un bonheur immense ! C'est à elle qu'il le devait. Donc elle avait eu raison de consentir... malgré tout !... de ne pas lui avouer...

— Ainsi, tu es heureux ? Michel... Que c'est bon de savoir cela !

— Oui, heureux ! **mon** cher amour... comme jamais je ne l'ai été dans toute mon existence... Si heureux qu'il y a des moments où j'en suis

effrayé !... C'est si fragile, le bonheur des pauvres créatures humaines ! Pourquoi, pour combien de temps ai-je une part si large ?...

— Oh ! Michel, tu le mérites tellement !

— Pas plus que bien d'autres, ma petite chérie. Ah ! Vania, tu ne sais pas combien, parfois, je suis troublé de voir ce que tu es maintenant dans ma vie... Je n'aurais jamais imaginé même, jadis, qu'une femme pourrait ainsi s'emparer de moi !...

Se rapprochant de lui plus encore, elle murmura :

— Oh ! Michel... mon Michel !

Il continuait pensivement :

— J'avais vu des hommes trouver en une créature toute leur raison d'être... Et ils m'avaient stupéfié, presque choqué !... Je ne les comprenais pas... Aujourd'hui, ils me sont tellement frères !

Encore une fois, elle dit à voix basse, comme si c'était son cœur même qui parlait, recueilli :

— Merci, Michel...

De nouveau, elle avait levé les yeux vers lui ; et leurs regards se rencontrèrent, où l'amour lui-sait... Mais chez Michel, cet amour était tout ensemble ardent, profond et lumineux. Chez elle, il frémissait dans une sorte de fièvre inquiète. Elle avait l'impression de goûter à un fruit merveilleux que le moindre choc pouvait lui enlever...

Ils arrivaient devant l'église. Elle était comble

et Michel eut grand'peine à découvrir une chaise pour Vania.

— Et pour toi?... lui murmura-t-elle.

— Moi, je vais rester, jusqu'à nouvel ordre, debout derrière toi. Ne t'inquiète pas, chérie, je serai très bien...

Pour lui obéir, elle s'assit; et alors, regarda curieusement autour d'elle. Dans les rangs pressés, il y avait là des êtres de tout rang et de tout âge; des femmes élégantes, frileuses dans leurs fourrures, et d'autres appartenant à la classe des humbles; des vieillards, de jeunes hommes et d'autres que la maturité avait touchés. Chez presque tous, l'expression du visage était sérieuse, recueillie ou simplement pensive. Personne ne parlait, même bas... Pourtant, un bruit de houle emplissait la vaste église où, à toute minute, surgissaient de nouveaux arrivants.

Et Vania intéressée ne songeait même pas à ouvrir le volume de Pascal qu'elle avait emporté, pour occuper l'attente de la messe...

Soudain, dans le vivant silence, les douze coups de minuit commencèrent à tinter. Et aussitôt, s'illuminèrent les multiples girandoles qui décoraient l'autel, devenu pareil à une gloire, tandis que s'élevait le chant de l'orgue, suivant la voix humaine qui disait à toutes les âmes le vieux can-

tique de la Nativité : *Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle...*

La messe commençait. D'instinct, Vania jeta un coup d'œil vers Michel. A quelques pas, derrière elle, adossé à un pilier, il regardait vers l'autel ; et elle fut saisie de l'expression *autre*, toute nouvelle, qu'elle voyait pour la première fois sur ses traits. Ce Michel-là était étrangement différent de l'époux, de l'amant qu'elle avait toujours trouvé en lui...

Sans réfléchir, elle se tourna vers lui ; et, tout bas, presque suppliante, elle pria :

— Michel, ne m'oublie pas !

Il devina plus qu'il n'entendit les mots ; et courbant vers elle sa haute taille, il murmura :

— T'oublier?... Je suis près de toi, ma Vania, et...

Un léger sourire de malice tendre effleura sa bouche, une seconde.

— ... et je m'occupe de toi !

Elle comprit. Il parlait d'elle à ce Dieu qui pour elle n'existait pas. Avant qu'elle eût épousé Michel, qu'elle eût respiré l'atmosphère où se mouvaient Mme Corbiéry et Monique, elle ne prenait point garde à son irréligion, faite d'ignorance, non d'hostilité...

Mais, maintenant, elle voyait autour d'elle des êtres très intelligents, — autant que son père jadis...

— qui acceptaient ces croyances, pour elle, vides de sens, comme l'expression de la vérité absolue. Elle voyait Michel qui était d'essence intellectuelle absolument supérieure ; qui avait entendu, étudié, discuté tant d'opinions diverses, dont elle connaissait l'indépendance de pensée, l'intransigeante sincérité dans les convictions ; elle lui voyait une foi consciente et volontaire... Ce qui, pour elle, n'existait pas, pour lui, c'était l'évidence même.

Elle le comprenait, quoiqu'il ne parlât presque jamais de ses opinions religieuses. Ses actes seuls en étaient les révélateurs, rigoureusement discrets. Car il avait la même horreur du prosélytisme que de l'intolérance, reconnaissant aux autres la liberté de conscience qu'il réclamait pour lui-même. Et Vania, si étonnée fût-elle de cette mentalité, à elle inconnue, avait tout de suite aimé l'espèce de pudeur morale qui lui faisait garder pour lui seul, le sentiment le plus élevé que puisse éprouver l'être humain.

Que cette nuit de Noël ressemblait donc peu à celles qu'elle passait, alors qu'elle était la femme d'Olivier Dantesque ! Sa rêverie plongeait dans le passé. Elle y retrouvait des réveillons plus ou moins foas, dans des restaurants de nuit, dans des ateliers d'artistes, dans des salons mondains où elle-même était bien à l'unisson avec les autres, grisée par la puissance de sa propre séduction,

dont elle jouait, comme elle se fût amusée de l'envol léger de son éventail... Des réveillons d'où elle sortait toute frémissante d'avoir été courtisée, désirée, frôlée par tous les hommes qui rôdaient autour d'elle, avivant ainsi la passion d'Olivier... Lui, alors, l'emportait, ivre d'elle... Et de quels retours, elle pouvait se souvenir !...

Mais elle ne voulait pas se souvenir !... Même n'eût-elle pas été dans cette église, où elle se fût refusée à de pareilles résurrections, il lui eût été impossible de supporter le souvenir des instants où elle appartenait à Olivier Dantesque. D'ailleurs, tout de suite, entre ces visions du passé et l'heure présente, se dressait l'image de l'homme écroulé sur le tapis, le visage sanglant, — à cause d'elle...

Le Dieu auquel croyait Monique, le Dieu qu'elle enseignait aux garçons du catéchisme, ce Dieu, d'après eux, savait tout, voyait tout... Alors, il savait qu'elle avait tué ; qu'elle avait menti ; qu'elle avait surpris l'amour d'un homme qui avait foi en elle... Alors, s'il était la justice, ce Dieu, comment allait-il la traiter ?

Un obscur frémissement passa dans l'âme de Vania... Depuis le jour où les paroles de Monique avaient fait jaillir en elle une conception nouvelle de son acte, elle s'était résolument appliquée à les cublier pour vivre dans le seul présent. Et elle y était si bien parvenue qu'elle n'avait pas, une

seconde, pensé à un réveil possible en accompagnant son mari à cette messe.

Mais voici que, de nouveau, la préoccupation du passé ressuscitait en elle, lui donnant l'impression de griffes qui s'implantaient dans la chair... Heureusement, Michel n'en pouvait rien savoir.

Elle jeta un regard vers lui. Il avait les bras croisés sur la poitrine, et il contemplait l'autel étincelant avec une expression profonde en ses yeux qui, à certaines heures, se posaient sur elle avec tant d'amoureuse tendresse...

Cette fois, elle n'essaya pas de le rappeler à elle. Entre Michel et le Dieu qu'il reconnaissait pour son Maître, elle sentait un mystérieux dialogue qu'elle n'avait pas le droit de troubler, elle qui, devant Lui, était, évidemment, une criminelle. S'il avait la puissance, à quoi servirait qu'elle, toute petite, chétive unité dans la foule des êtres, se dressât ferme, résolue, intrépide, pour rejeter le passé et garder son bonheur présent?... S'il existait tel que leur religion le présentait, il la briserait d'une façon ou d'une autre...

Mais, après tout, peut-être il n'était pas impitoyable comme elle l'imaginait... Monique disait aux enfants de son catéchisme qu'il était bon... Comment ne comprendrait-il pas que si elle avait frappé, c'était dans un élan irraisonné de révolte, pour se défendre? Il savait bien que c'eût été impos-

sible qu'elle racontât la vérité à Michel ! Qu'est-ce que cela faisait ce qui avait été?... Personne n'en souffrait. Olivier était rentré dans le néant, après être mort sans douleur, sans vision de sa fin imminente... Oui, dans le néant...

Elle se répéta les mots, comme pour mieux faire pénétrer en elle la conviction. Il y a quelques mois, elle ne doutait pas de cette destinée commune à tous les hommes... Et maintenant, parce qu'elle avait eu la curiosité d'étudier les dogmes du catholicisme, elle songeait que, d'après ces dogmes, l'être continuait à vivre après la mort de sa chair, portant la responsabilité de ses actes ; les expiant s'il avait transgressé la loi et était mort sans pardon...

D'un insensible mouvement, ses lèvres murmurèrent :

— Il ne faudrait pas qu'il souffrit ainsi, à cause de moi... Ce ne serait pas juste !

La justice !... Toujours la justice... Comme c'était singulier que cette pensée lui revînt si souvent, maintenant !

D'un geste machinal, elle secoua la tête, comme pour écarter les pensées troublantes ; et sa volonté se raidit, afin qu'elle pût s'enfermer dans l'apaisante douceur de l'heure présente. Mais, tout bas, avec passion, elle se prit à murmurer :

— Michel, je t'aime... Je t'aime... Je t'aime ! Ne me repousse jamais !

À travers la distance, sentait-il le cri éperdu, pareil à une plainte, qui jaillissait du cœur bouleversé de Vania? Il releva la tête, ferma le livre qu'il tenait et il lui sourit... Dans ses yeux, il y avait un amour infini.

— S'il savait... s'il apprenait, jamais plus il ne me regarderait ainsi, pensa-t-elle.

Et l'inflexible résolution s'affirma en son cœur :

— Il ne faut pas qu'il sache... Il ne saura pas...

La messe était terminée. Il lui fit signe. Et ils suivirent la foule qui sortait.

— Tu n'es pas fatiguée? ma Vania, interrogea-t-il, tout de suite. Cela ne t'a pas semblé trop long?

— Long?... J'ai passé dans ton église des instants inoubliables... Oh! Michel, pourquoi n'ai-je pas été élevée comme toi... comme Monique!

— Mais, Vanina, rien n'est perdu!... Quand tu le voudras, nous pourrons devenir plus *un* encore!

— Michel, mon Michel, si je le pouvais, comme je jetterais mon âme dans la tienne pour que tu lui fasses le bien qu'il lui faut!...

Elle s'arrêta court. C'était insensé de toucher à ces questions qui pouvaient amener Michel à lui demander des choses auxquelles elle ne pourrait répondre!... Et, changeant de ton, elle pria, caressante :

— Michel, ce soir, ne parlons plus de tout cela...

veux-tu? Songeons seulement que nous nous aimons...

— Et allons, en amoureux, au réveillon qui nous attend ! finit-il avec une vivacité joyeuse.

Elle eut un soupir d'allègement.

Le ton de Michel avait agi comme un baume sur sa blessure... C'était absurde, de regarder vers le passé qui était mort.

Près de Michel, il ne devait plus exister que la Vania nouvelle, créée par son amour.

CHAPITRE IV

Le mois de janvier passa pour Vania pareil à un rêve charmant.

Si forte avait été, par son père, l'éducation de son vouloir, qu'elle avait pu rejeter complètement les souvenirs importuns, pour jouir du merveilleux bonheur que lui accordait la destinée.

Elle avait partout un succès de femme qui lui était précieux parce qu'elle en faisait hommage à Michel dont un nouveau procès, triomphalement gagné, affirmait la réputation. Dans son salon, tout de suite, elle avait eu le don de grouper de nombreuses personnalités, intellectuelles, artistiques, mondaines aussi, qui venaient à elle, attirées, puis invinciblement retenues par son charme auquel nul ne résistait.

Beaucoup des relations de la famille Corbiéry y avaient paru, d'abord, amenées par la curiosité de connaître l'héroïne d'un procès fameux, dont la séduction avait été si puissante sur son avocat même, qu'il l'avait épousée... Puis, l'approchant, tous, à leur tour, avaient été conquis, oublieux de

leurs préventions, captifs du charme de cette fine créature qui, si délicatement féminine, possédait l'envergure de pensée d'un homme, une prodigieuse facilité pour s'assimiler toutes les questions, un sens raffiné des choses de l'art. — Et cela, c'était l'œuvre d'Olivier Dantesque... L'empreinte demeurait...

On faisait chez elle d'excellente musique. On y causait comme savaient le faire Michel et ceux qu'ils recevaient, remuant les idées de toutes sortes, jetant à profusion, dans le vol des propos, l'originalité, l'esprit, le paradoxe aussi bien que la vérité...

Oui, en ce mois de janvier, elle eût pu se dire absolument heureuse, si la fragilité de Sonia n'avait été pour elle une incessante préoccupation. Car le bien produit par le séjour à Cavalaire et les villégiatures d'été ne s'était pas maintenu, et il semblait à Vania que l'enfant devenait une petite ombre, frêle et triste.

Puis, de légers incidents avaient, par hasard, soulevé le voile d'oubli dans lequel sa volonté prétendait l'enfermer... Des mots inattendus, prononcés par des fâcheux, sur le talent d'Olivier Dantesque... Et, un matin, dans une revue qu'elle ouvrait, un article sur lui, où l'auteur déplorait « l'accident stupide qui avait brisé l'essor d'un maître. »

Suivait la reproduction d'une de ses dernières et plus belles poésies : *Pour la bien-aimée...*, trouvée par Michel dans ses papiers et remise à l'éditeur avec autorisation de la publier, s'il le jugeait bon.

Vania, alors, avait refusé d'en prendre connaissance... Maintenant, obéissant à une impulsion irraisonnée, elle se prenait à lire... Et peu à peu, son visage s'altérait, perdait toute couleur...

La bien-aimée, elle n'en pouvait douter, c'était elle... Elle, célébrée par un amour enivré, ardent comme la vie même, qu'exprimait un subtil poète, en une langue dont les hardiesses voluptueuses rappelaient le *Cantique des Cantiques*.

En lisant, elle avait l'impression atroce de l'entendre, *lui*... Les mots qui brûlaient son regard, que de fois elle les lui avait entendu murmurer, penché sur sa bouche, d'une voix que le désir brisait, avec ce regard qui lui faisait fermer les paupières, envahie par une soif de sombrer dans le néant...

Ah ! quel artiste il était, cet homme qu'elle avait si justement méprisé et haï !... Et quels dons splendides elle avait anéantis en l'abattant... Comme c'était vrai, ce qu'elle avait entendu Monique enseigner à ses garçons !... Le coup qui frappe mortellement détruit une vie complexe, la source vive d'où pouvaient jaillir des trésors. Quelles œuvres de beauté eût pu produire encore ce cerveau d'un

poète qui, passionnément, jouissait de la vie, — cette vie qui, par elle, lui avait été enlevée... La terrible responsabilité qu'elle avait assumée là ! et comment pouvait-elle encore jouir de tout ce qu'elle lui avait pris?... Être heureuse... Vouloir le bonheur après que, lui, elle l'avait jeté dans la mort...

Ce jour-là, où elle avait lu le poème *A la bien-aimée*, elle fut si différente d'elle-même que Michel s'inquiéta, cherchant à pénétrer dans la pensée jalousement close... Cela, jusqu'au moment où, à son tour, ouvrant la revue, lui aussi vit les vers... Alors, il comprit.

Et comme Vania, à la fin de cette pénible journée, venait le joindre au moment du dîner, il attira sous ses lèvres le cher visage et demanda :

— Tu as lu la poésie qui était dans la revue, n'est-ce pas ? Vania chérie ; et c'est elle qui t'a rendue autre, aujourd'hui ?

Lentement, elle inclina la tête ; et, sa voix de contralto devenue sourde, elle dit :

— Oui, j'ai lu... Et ces vers étaient tellement évocateurs qu'ils m'ont fait mal...

Il tressaillit, étreint par un furieux sursaut de jalousie, tel que, jamais, il n'en avait éprouvé, — car d'ordinaire Vania semblait tellement étrangère à celui qui était mort !... Mais tout à coup, en l'entendant, il retrouvait, plus aiguë

encore, l'impression éprouvée en lisant le poème. Pour la première fois, peut-être, il avait eu pleine conscience de la femme qu'elle avait été pour l'autre... Et une âpre souffrance avait bondi en lui, une révolte, une colère de mâle contre ce qui avait été et que rien au monde ne pouvait empêcher...

Ah ! qu'elle était donc peu à lui, toute, cette insaisissable et affolante Vania que tant d'influences diverses avaient façonnée, différente des autres femmes, lui donnant cette saveur originale qui se mêlait à son charme inné, pour faire d'elle une créature troublante comme un philtre... Influence de sa bizarre jeunesse, auprès d'un révolutionnaire de race patricienne... Influence de sa vie d'étudiante, d'élève au Conservatoire... Influence de l'atmosphère d'esthètes, raffinés intellectuellement, mais esclaves de leur sensualisme, de leurs morbides désirs, de leur culte égoïste de la Beauté, parmi lesquels, pendant des années, elle était demeurée, unie à un homme qui n'était qu'un artiste amoral et voluptueux dont la passion pour elle devait se traduire... Michel, avec son expérience d'homme, devinait comment...

Tout cela, elle semblait l'avoir oublié... Mais rien ne pouvait faire que sa personnalité n'eût été créée par ces empreintes diverses que l'œuvre de la vie avait confondues. Et le poème tombé sous

ses yeux avait été, pour lui, la brûlure d'un fer rouge.

La plaie était encore à vif, à ce point que, sans avoir conscience, il eut des notes presque impérieuses dans la voix, pour commander :

— Vania, ne songe pas au passé !... Pour nous, il ne doit plus exister...

— Oh ! non ! il ne le doit plus ! répéta-t-elle, avec une sorte de violence farouche... Oh ! Michel, parle-moi, entoure-moi... Aime-moi, pour que les fantômes ne puissent m'approcher... Que je ne me rappelle plus rien... rien... rien de ce qui a été !

— Il n'y a pas de fantômes, petite enfant nerveuse, fit-il, caressant les cheveux légers d'un geste apaisant. Encore une fois, je vous le dis, laissez dormir le passé et vivez dans le présent... N'est-il pas bien bon ?

— Si bon, Michel, que je commence à en être effrayée... comme toi-même, finit-elle d'un accent un peu étrange.

Il n'insista pas... Car il savait combien tout rappel de sa première vie conjugale la bouleversait. D'ailleurs, déjà, elle se ressaisissait... Et comme si la seule présence de Michel lui apportait l'oubli, elle fut ce soir-là, sans effort, l'amoureuse tendre et riieuse qu'il adorait.

Quelques semaines passèrent, infiniment douces pour tous deux...

Un matin, Vania était dans sa chambre écrivant des billets d'invitation pour un dîner, — un beau matin d'hiver, clair et bleu. A travers les vitres, luisait la clarté de soleil qui éclairait, sur la table à écrire, les têtes floconneuses d'une grosse gerbe de mimosa. Dans la cheminée, crépitait une haute flambée ; et sur le tapis, assise, Sonia jouait sagement, près de sa mère, sans un rire ni une exclamation. Surprise de ce silence, Vania tourna la tête vers elle.

L'enfant était immobile, sa poupée tombée par terre, ses deux petites mains jointes, comme celles d'une personne qui réfléchit ; et les yeux, les admirables yeux noirs, trop grands pour la mince figure, regardaient, songeurs, vers le ciel profond.

Une sourde anxiété — irraisonnée — traversa le cœur de Vania. Le regard de Sonia n'était plus un regard d'enfant.

— Sonia, mon petit, tu ne joues pas ?

L'enfant tressaillit et leva vers sa mère de larges prunelles, désespérément tristes. Puis, dans le silence, la petite voix prononça, plaintive :

— Manan ! je m'ennuie tant de papa !... Je voudrais le voir...

Le visage de Vania se décomposa. Les lèvres mêmes perdirent toute couleur, comme si tout le sang avait reflué au cœur.

— Tu n'es donc pas heureuse avec nous ? ma Sonia.

— Oh ! si, maman, je suis très heureuse avec vous !... Mais il me faudrait papa aussi... Je l'aimais si fort ! si fort ! Niania m'avait dit qu'il reviendrait... Je l'attendais... Et puis, il n'est pas revenu... Est-ce qu'il reviendra bientôt?... Dites ? maman... Il faut bien que je vous le demande... puisque Niania m'a trompée !

Vania écoutait, frémissante en tout son être. Une terreur la broyait... Une seconde, elle se tut, incapable de prononcer un mot ; puis, presque suppliante, elle articula, serrant la petite contre elle :

— Ne l'attends plus ainsi, mon cher trésor... Il ne faut pas !...

— Pourquoi?... Oh ! pourquoi ? maman.

La petite voix tremblait.

— Parce que... parce qu'il ne peut revenir, ma bien-aimée... Il est allé dans un pays loin... si loin... qu'il est impossible... d'en... sortir...

Vania sentit frissonner le corps frêle, blotti contre sa poitrine. De muets sanglots le secouaient tout entier. Pourtant, il n'y avait pas une larme dans les yeux désespérés qui regardaient Vania.

— Oh ! maman, maman, qu'est-ce que vous dites là !... Alors, s'il ne peut venir, il faut que j'aille le voir... S'il vous plaît, maman, conduisez-moi vers lui !...

— C'est impossible, aussi, ma petite enfant chérie... Personne ne peut aller le chercher dans le

pays où il est... Plus tard, bien plus tard !... tu iras le retrouver... Je te promets...

Elle embrassait follement le pâle petit visage qui s'était contracté, les paupières voilant les yeux devenus immenses. Et elle entendit la voix brisée de Sonia, qui, presque bas, disait :

— Ainsi, je ne peux plus le voir qu'en dormant, mon cher papa... Vous ne savez pas, maman, comme je rêve souvent de lui... surtout quand j'ai pensé à lui toute la journée... L'autre nuit, il est arrivé près de mon lit et il m'a appelée. Il me disait : « Sonia, ma petite enfant, viens avec moi !... Je suis malheureux ! »

Un cri sourd s'échappa des lèvres de Vania.

— Tais-toi, tais-toi... oh ! tais-toi ! Sonia. Ne dis pas ainsi des folies... Mon amour, c'est vrai, tu as rêvé... Il n'y faut plus penser... Ton papa est bien tranquille... en paix... là où il est. Ne t'inquiète pas pour lui, ma bien-aimée, il n'a pas besoin de toi... Et moi !... à moi, il me faut ma petite fille... Embrasse-moi, Sonia, mon adorée. Embrasse-moi... Promets-moi que tu ne me quitteras pas pour ton père... Tu m'aimes?... dis?... Sonia.

Avec passion, elle serrait l'enfant contre son cœur qui était haletant.

La petite mit ses lèvres sur le visage de sa mère :

— Oh ! oui, je vous aime, maman, ma chérie...

Tellement ! oh ! tellement !... Mais, lui aussi, je l'aime... Vous rappelez-vous comme il me prenait dans ses bras... comme il me racontait de belles histoires... J'avais ma tête sur son épaule et il s'arrêtait de temps en temps pour me dire : « Petite Sonia, petite fleur, je t'adore ! » « Adorer », c'est tout ce qu'il y a de meilleur, n'est-ce pas ?... Et quand il avait mal à la tête, vous souvenez-vous aussi comme il aimait que je mette mes doigts sur son front ? Et puis, par moments, il prenait ma main et il l'embrassait, parce qu'il disait que je le guérissais, que j'étais son vrai docteur...

De sa douce voix de petite fille, Sonia égrenait les souvenirs qui jaillissaient de son cœur, comme un torrent dont les digues sont soudain brisées. Vania n'essayait pas de l'interrompre. Dans la pensée, dans l'âme, dans tous les atomes de son être, semblait-il, elle avait la vision de l'homme venant à elle, ivre de morphine et d'alcool, tremblant de volupté..., qu'elle abattait d'un geste fou pour lui échapper... Sûrement, si en cette minute-là, elle avait pensé à Sonia, elle n'aurait pas tiré... Mais tout avait été si rapide...

Quelle épouvantable évocation faisait innocemment l'enfant !... Oui, l'homme dépravé qu'était Olivier avait toujours été pour sa fille un père délicat, aimant, respectueux de sa fraîcheur d'âme... De cette tendresse de son enfant, qui peut-être

l'eût relevé peu à peu, elle l'avait privé... Tout ! elle lui avait tout pris... Et elle, cependant, elle vivait heureuse...

Heureuse ! Tout à coup, l'impression la déchira que, jamais plus, elle ne pourrait être heureuse, comme elle venait de l'être depuis son mariage avec Michel.

Elle demanda :

— Sonia, pourquoi, aujourd'hui, penses-tu ainsi à ton papa?...

— Oh ! maman, ce n'est pas aujourd'hui seulement... C'est tous les jours... Surtout le soir, avant de m'endormir... C'est à ce moment-là que je le vois le mieux... Il vient me trouver... Sans doute, il entend comme je l'appelle... Je lui parle et il me semble qu'il me répond de venir avec lui. Mais je lui ai dit que je ne pouvais pas vous quitter, ma maman chérie... Vous aussi, je veux vous avoir toujours ! C'est trop triste quand un de vous manque... Je voudrais que vous et papa, vous soyez ensemble près de moi !

D'un geste inconscient, Vania serra ses mains l'une contre l'autre.

C'était pour elle une torture que ces naïves confidences... Ah ! pourquoi Sonia avait-elle ainsi une pensée et une sensibilité au-dessus de son âge?

— Mon pauvre amour, ce que tu désires est

impossible... Puisque ton papa est loin, reste avec moi qui n'ai plus que toi...

— Maman, vous avez mon ami Michel. Il est si bon avec vous... Alors, vous n'êtes pas toute seule ! Est-ce que papa aussi a quelqu'un près de lui qui le gâte ?

— Où il est, ma Sonia, il n'a besoin de personne... Ne te tourmente pas pour lui... Il se repose.

— C'est sûr ? maman.

— C'est sûr, répéta-t-elle avec tant de certitude dans l'accent que Sonia se tut et ferma les yeux.

Mais au bout de quelques secondes, elle reprit encore :

— Maman, je vous en prie, en attendant que je puisse aller le voir, nous parlerons de lui ensemble... vous voulez bien ?

Un frisson secoua Vania.

— Parle de lui avec Niania... Moi... moi... je ne le peux pas... Cela me ferait trop de mal !...

— Alors, maman, je ne vous dirai rien. Mais... est-ce que vous ne voudriez pas me donner son portrait, que je l'aie dans ma chambre !... Je ne l'ai pas vu depuis si longtemps, mon cher, cher papa...

Cette épreuve-là, Vania, non plus, ne l'avait pas prévue... Voir le portrait d'Olivier dans la chambre

de l'enfant où, sans cesse, elle entrait, est-ce qu'elle pourrait accepter ce supplice sans cesse renouvelé?... Toujours, devant le beau visage de l'homme vivant qu'il avait été, elle apercevrait la face livide aux traits rigides sous le filet de sang qui les marbrait...

— Tu désires beaucoup ce portrait? ma Sonia chérie.

La tentation la dévorait de répondre à l'enfant que la vue de cette image, aussi, lui ferait mal... Mais elle sentait qu'elle n'avait pas le droit de dire ces mots, pour fuir le désir de l'enfant, — si naturel...

— Si je le désire?... Oh! oui! maman, de tout mon cœur! Donnez-moi ce portrait, pour que je voie papa tout le temps, puisque je ne peux pas aller le trouver!

— Aller le trouver!... Tais-toi! Sonia. Tu ne sais ce que tu dis là!... Oui, tu auras ce portrait... Mais maintenant, mon trésor, va jouer... Il faut que j'écrive...

Elle était à bout de force. Et pourtant, la nécessité impérieuse la dominait de se « reprendre ».

Mais elle ne put y parvenir assez complètement pour tromper la clairvoyance de Michel auquel, tout de suite, une question anxieuse échappa :

— Vania, que t'est-il arrivé?... Qu'as-tu?

Et, comme elle connaissait le cœur qui l'inter-

rogeait, elle livra le cri de son angoisse, en ce qu'elle pouvait :

— Oh ! Michel, pour la première fois, Sonia s'est mise à me parler de son père... Elle le regrette... Elle voudrait aller le trouver... Elle dit qu'il l'appelle. Oh ! Michel, j'ai peur !

Elle parlait comme une enfant affolée par une détresse terrible, elle, la femme pétrie d'énergie... Et il comprit quelle violence d'émotion l'avait bouleversée... Il s'efforça de la calmer.

— Tu as peur?... Mais de quoi ? ma Vania. Il est bien naturel qu'une petite âme tendre comme l'est Sonia pense à son père qu'elle aimait ardemment.

— Michel...

— Quoi?... ma Vanina.

— Michel !... s'il allait me la prendre !

Une telle terreur emplissait son regard, qu'une infinie pitié le pénétra pour elle qu'il connaissait si profondément maternelle... Il fallait bien vite l'apaiser ; et, avec une tendresse gaie, il dit d'un ton de gronderie :

— Oh ! Vania, est-ce bien toi, ma courageuse Vania, qui te laisses ainsi émouvoir par les rêveries d'une imagination de petite fille !...

Mais Vania ne parut pas l'entendre. D'une voix basse, l'accent lointain comme si elle parlait en rêve, elle continuait :

— Michel, avec moi, elle veut parler de son père...

— Eh bien, chérie, cela aussi est très naturel. C'est un désir d'enfant aimante... Préférerais-tu que Sonia manquât de cœur?...

— Michel, cela m'est horrible de parler de *lui!*

Il s'étonna... L'accent de Vania avait été si tragique!

— Et pourtant, mon aimée, tu ne peux t'y refuser!... Pour parler de lui avec son enfant, souviens-toi seulement qu'il était un père excellent... qu'il adorait cette petite... Le reste oublie-le...

— Oublier!... Ah! Michel, si tu savais... si tu savais...

— Si je savais... quoi?...

Il posait sur elle ce regard pénétrant qui fouillait les âmes et tant de fois y avait découvert la vérité... Ah! que souvent il avait donc l'impression d'un secret — grave... — dans ce passé qu'elle gardait impérieusement pour elle seule!... Mais il n'avait pas le droit de l'interroger; car elle lui avait dit jadis, dans le petit bois de Cavalaire, que l'homme qui la voudrait sienne devrait, sur l'honneur, promettre de ne jamais lui parler du passé; et il avait répondu :

— Si vous le voulez, je serai cet homme...

Respectueux de la parole donnée, il se taisait.

Mais il ne pouvait toujours arrêter sa pensée, invinciblement attirée vers les investigations qui l'éclaireraient...

Il était si avide de connaître tout ce qui touchait cette femme dont l'âme avait des replis profonds sur lesquels, si tendre se montrât-elle pour lui, elle demeurerait muette, avec une inflexible résolution.

Sans doute, elle eut l'intuition de la curiosité anxieuse que ses paroles imprudentes excitaient chez Michel... Un sursaut la secoua... Allait-elle donc follement se trahir?... Seule, elle devait connaître le secret qu'elle n'oublierait pas, tant qu'une parcelle de vie penserait en elle. Lui ne devait rien soupçonner ; et, tendant toute son énergie, elle put vaincre l'émotion qui faisait d'elle une pauvre feuille emportée dans la tempête.

Ses nerfs domptés, elle put répondre, la voix lente :

— Si tu savais... ce que j'ai souffert... ce que tu as promis de ne pas demander... tu te souviens ? mon Michel... alors tu ne commanderais pas si tranquillement d'oublier... Car c'est impossible !... Mais, tu as raison. Je dois me souvenir seulement qu'il était le père de Sonia et que tous deux s'aimaient... Je parlerai de lui avec elle, autant qu'elle le souhaitera...

CHAPITRE V

Contrairement à ce que Vania avait redouté, Sonia, pendant les jours qui suivirent, ne prononça même pas le nom de son père.

Alors, pour fuir la redoutable hantise, Vania se jeta résolument dans une vie d'incessante activité. « Agir, ne pas penser pour ne pas se souvenir »... devenait son instinctive devise. Elle passa des heures au Dispensaire où elle allait avec Monique ; en même temps, elle menait une vie de mondaine très recherchée, se prêtant à en remplir les multiples obligations avec une sorte de fièvre que Michel constatait, un peu surpris. Pour Mme Corbiéry, elle se montrait une vraie fille, prévenante et tendre, quoique sans cesse, maintenant, un sentiment de honte l'obsédât parce qu'elle avait trompé sa confiance, en se montrant autre qu'elle n'était vraiment.

Mais près de Michel surtout, à certains moments, elle avait ce même sentiment si aigu, si douloureux, qu'elle en arrivait parfois à regretter de ne

pouvoir — comme elle le lui avait dit le soir de Noël... — jeter son âme troublée dans cette autre si forte qui peut-être lui eût rendu la paix... Mais c'était l'impossible qu'elle rêvait là... Entre eux, jamais, ne pourrait exister la communion divinement douce dont, peu à peu, elle sentait naître en elle le besoin douloureux.

Elle s'était tue jadis... Elle était maintenant la captive de son silence... Volontairement, elle s'était condamnée à porter seule son fardeau.

Mais du moins, dans la mesure du possible, elle se rapprochait de Michel plus étroitement encore, afin de mêler leurs deux vies autant qu'il était possible. Elle s'était mise à travailler avec lui, un de ses secrétaires étant malade, et elle lui devenait une aide dont l'intelligente compréhension le ravissait.

Cette collaboration leur était, à tous deux, délicieuse.

Près d'une quinzaine encore s'était enfuie ainsi. Une détente se faisait dans le cœur de Vania qui était parvenue à se libérer de la terrible obsession, quand soudain Sonia, après lui avoir, un jour, donné un ardent baiser matinal, demanda de sa petite voix grave, très douce :

— Maman, je voudrais bien le portrait de papa que vous m'avez promis !

Une angoisse crispa tout l'être de Vania. Clai-

rement, elle sentait vivante au cœur de l'enfant, la préoccupation du père disparu. Sonia, moins encore qu'elle-même, n'avait pas oublié.

— Maman, vous allez me donner le portrait?

Les yeux noirs, ardents et sérieux, — si pareils à ceux du père!... — répétaient l'impérieuse prière; et Vania, vaincue, prononça :

— Oui, mon amour, je te donnerai ce portrait.

— Bientôt? je vous prie! maman. Je voudrais tant l'avoir!... Il y a des moments où, même en m'appliquant beaucoup, je ne vois plus très bien la figure de papa... Je la cherche!... Et alors, j'ai très mal à la tête... Et j'ai de la peine, parce que je n'arrive pas à la trouver comme je voudrais tant!... Vous allez vite m'apporter le portrait, dites? maman, ma maman chérie.

Vania inclina la tête, incapable de parler. Mais, dans l'après-midi, esclave de sa parole, sourde à la souffrance qui lui meurtrissait le cœur, elle entra chez un marchand de photographies, où, parmi la série des hommes célèbres, elle savait trouver l'image cherchée.

Brièvement, elle demanda :

— Vous avez le portrait du poète Olivier Dantesque, d'après le tableau de Lévis-Darmer?

— Oui, madame. Voici la collection de nos grands écrivains. Si vous voulez choisir?

— Faites-le vous-même, je vous prie, madame.

Donnez-moi simplement le portrait que je vous demande.

Elle ne voulait pas regarder. Et cependant, une irrésistible force attirait ses yeux vers les photographies que là femme faisait glisser l'une après l'autre. Avant même qu'elle eût entendu ces mots : « Voici, madame, ce que vous désirez, » elle avait aperçu la belle tête voluptueuse sur le fond délicat d'un paysage estompé par la brume... Elle avait reconnu le regard rêveur sous les lourdes paupières, ce regard qui, tant de fois, l'avait enveloppée d'amour... Elle avait reconnu les lèvres au dessin caressant, sous lesquelles si souvent sa bouche avait frémi... Cette image, c'était la résurrection même de l'homme séduisant qu'elle avait aimé, à l'aube de sa vie de femme, quand elle ignorait de quelle boue il était pétri... Combien, tout à coup, elle se rappelait ce temps-là !

— Faut-il envelopper le portrait ? madame, demanda la marchande qui s'étonnait un peu de cette longue contemplation.

— Oui, enveloppez ! fit-elle la voix brève, arrachée par ces simples mots au terrible envoûtement. Vous voudrez bien m'envoyer... le paquet.

Elle avait horreur de tenir cette image. Il lui aurait semblé porter le cadavre qu'elle avait vu écroulé, dans le cabinet de travail.

La marchande la considérait, saisie :

— Si Madame veut, on lui portera... Mais le paquet n'est pas lourd !

— Non... il m'embarrasserait. Ayez l'obligeance de le faire remettre à l'adresse ci-jointe, au nom de Mlle Sonia Dantesque.

Quand elle rentra, sur la table de sa chambre, l'enveloppe contenant la photographie était là, qui attendait...

Elle appela :

— Sonia, petite aimée, viens, j'ai quelque chose pour toi...

L'enfant, qui jouait dans sa chambre, accourut, se jetant follement dans les bras de sa mère.

Un instant, Vania la garda serrée contre elle, comme si l'enfant allait lui échapper quand l'image maudite se placerait entre leurs deux cœurs. Avec une tendresse éperdue, elle baisait les boucles brunes, la petite figure, les paupières tièdes dont la peau avait la souplesse d'un tissu de soie... Puis, dominée par un inflexible sentiment de justice, elle dit, mais ses lèvres tremblaient :

— Voici, mon amour, ce que tu m'as demandé !...

— Oh ! maman !... Le portrait?...

Vania inclina lentement la tête. L'enfant eut une exclamation sourde et saisit l'enveloppe. Ses doigts tremblaient si fort qu'elle ne pouvait détacher le cordon qui l'enfermait ; et comme sa mère

ne faisait aucun mouvement pour l'aider, elle appela :

— Niania, le portrait de papa... Viens, viens vite enlever le papier !... Je ne peux pas dénouer le fil...

La vieille nourrice apparut.

— Vite, ma Niania, je t'en supplie !

Vania la sentait, en cette minute, toute à son père, — ce père qu'elle lui avait tué... Et l'angoisse qu'elle commençait à connaître l'étreignit toute devant cette invincible union entre le mort et son enfant. Les petits doigts arrachaient le papier... Puis des lèvres de Sonia un cri s'échappa, tout ensemble de joie et de souffrance, si poignant que Vania ferma les yeux.

— Papa !... Oh ! papa !

Elle baisait éperdument le carton. D'un geste irraisonné, presque violent, Vania l'en écarta.

— Sonia ! ne fais pas cela !

— Maman, laissez-moi... oh ! laissez-moi l'embrasser !... Il y a si longtemps qu'il est parti... Je m'ennuie tant de lui !... J'ai tant de chagrin !

La douce voix s'étouffait, brisée par les sanglots ; et des larmes roulèrent sur les joues pâles.

Vania, elle aussi, tremblait... Elle qui n'avait pas tremblé devant le cadavre allongé sur le tapis, taché de sang... Ah ! que le mort demeurait puis-

sant sur sa fille ! Comme il la gardait ! Et que c'était terrible !...

Avec une inconsciente supplication, elle dit :

— Emporte ce portrait dans ta chambre, Sonia. Avec ta Niania, tu chercheras la meilleure place où l'installer...

— Maman, si c'était vous qui cherchiez, ce serait mieux...

— Ne me demande pas cela, mon petit... J'ai trop de mal quand je vois ce portrait...

Le visage de l'enfant s'illumina d'une telle joie que Vania la contempla, interdite :

— Alors, maman, vous aussi vous regrettez papa?... Que c'est bon !... Je croyais que vous ne l'aimiez plus... Et cela me faisait tant de peine !

Ardemment, la bouche innocente baisait la main glacée de Vania qui, à bout de courage, répétait :

— Va, ma chérie, porte cette photographie dans ta chambre.

La petite fille obéit... Vania, enfin, était seule... seule avec le tragique souvenir.

Mais voici que, sous l'influence de la tendresse enfantine, sans doute, l'image qu'elle avait du mort détesté se modifiait pour un moment... Elle ne voyait plus l'amant corrompu dont elle avait eu l'horreur... mais le père très tendre qu'il avait toujours été pour cette petite dont il s'était fait adorer.

Et cette petite deviendrait jeune fille, puis

femme... Peut-être alors, elle voudrait savoir *plus* qu'on ne lui avait dit sur la fin de son père... Elle chercherait... Peut-être, tout naturellement, elle interrogerait sa mère...

Vania, instinctivement, cacha son visage dans ses mains, comme si les graves yeux noirs allaient lire en elle.

Cependant jamais Sonia, de même que Michel, de même que tous, ne devait connaître la vérité... A tous, à son mari, à son enfant, elle était condamnée à mentir éternellement, le lugubre secret devait rester enfoui dans le silence où dormait l'homme dont elle s'était délivrée d'un geste insensé.

Pour la première fois, lentement, ses lèvres articulèrent :

— Pourquoi, oh ! pourquoi, ai-je fait cela ?

Et pourquoi, aussi, cette sorte de déclenchement qui se produisait dans son cerveau, à mesure qu'elle prenait conscience du jugement qu'eussent porté sur son acte ceux près de qui, maintenant, elle vivait, Mme Corbiéry, Monique, Michel surtout... De nouveau, une angoisse la meurtrit, comme si elle eût senti tomber sur elle, la condamnant, le regard de ces êtres qui la tenaient pour loyale comme eux-mêmes.

Se pût-il donc que le malheur dût lui venir de ce qu'elle avait été aimée par un homme de très haute valeur morale ? Tant d'autres n'eussent cer-

tainement pas éveillé en elle cette conception nouvelle de sa conduite qu'elle ne pouvait plus juger en vraie fille du nihiliste Serge Ostrowski.

Pourtant, ce qui, à l'heure présente, constituait peu à peu, sourdement en elle, un crime, ce n'était pas d'avoir tué... — elle se défendait ! — c'était de n'avoir pas révélé la vérité à Michel, d'être entrée dans sa vie comme une voleuse, s'emparant du bien sans prix, de son estime et de son amour... Comment cette pensée ne lui était-elle pas venue, ne l'avait-elle pas arrêtée, là-bas, à Cavalaire, quand elle lui écrivait le mot décisif : « Venez ! »

Maintenant, à cet amour, elle tenait plus qu'à sa vie même. Et, pour le garder, elle était prête à tout. Il fallait qu'il continuât d'ignorer. Soit !... Il ignorerait, — si lourd que pût lui devenir le silence...

Une inflexible résolution durcissait son fin visage. Aprement, elle murmura :

— Rien ne peut changer de ce qui a été... C'est du temps perdu de regretter !... Je dois vivre seulement pour le présent et l'avenir... Le passé est le passé... Il ne faut pas regarder en arrière... Vania Dantesque n'existe plus... Il n'y a plus que la Vania de Michel...

Chez elle, la volonté, disciplinée par l'habitude, était si puissante, que soudain, calmée, elle put,

l'heure en étant venue, s'occuper avec un soin attentif de mettre en lumière sa beauté pour que Michel en fût fier, au dîner où tous deux allaient ce soir-là... où elle fut, — sans effort ! — la femme exquise qui séduisait irrésistiblement...

Encore une fois, elle avait pu refouler les terribles souvenirs et se laisser ressaisir par l'entrante douceur de l'heure présente.

CHAPITRE VI

Vania finissait de se préparer pour se rendre au Dispensaire, où c'était le jour de garde de Monique, qu'elle allait aider.

Un coup frappé à sa porte l'arrêta comme elle prenait son chapeau.

— Qu'est-ce que c'est? questionna-t-elle.

La porte s'ouvrit devant la femme de chambre.

— Madame, c'est Niania qui fait demander à Madame de vouloir bien passer chez Mlle Sonia.

Brusquement, Vania jeta sur la table le chapeau qu'elle tenait.

— Est-ce qu'il est arrivé quelque chose?

— Oh! non, madame. Mais je crois bien que Niania trouve que Mademoiselle n'est pas comme à l'ordinaire. Elle voudrait que Madame la voie.

Le visage de Vania s'était décoloré. La sourde inquiétude qui jamais ne la quittait au sujet de Sonia se précisait avec une soudaineté brutale. Elle courut vers la chambre.

— Niania, qu'y a-t-il donc?

La vieille femme se rapprocha ; et la voix assourdie, elle expliqua :

— L'enfant n'est pas bien, madame. Elle se plaint...

— Mais quand je suis venue la voir ce matin, elle n'avait rien... Qu'est-il arrivé ?

— Aucune chose, madame. Seulement, Sonia a dit qu'elle avait très mal à la tête, et puis froid... et puis chaud... Alors, je l'ai remise au lit parce qu'il me semblait qu'elle avait la fièvre...

Déjà Vania était devant le petit-lit où l'enfant demeurait immobile, les jambes repliées, faisant saillie sous la couverture. Les grands yeux sombres qui regardaient fixement vers la cheminée où était le portrait de son père se détournèrent avec une sorte d'effort pour accueillir Vania. Mais le mince visage demeura sérieux. Il était aussi blanc que s'il eût été découpé dans l'ivoire. A peine, les lèvres serrées avaient une lueur d'un rose pâle.

— Sonia, ma petite chérie, où souffres-tu ? questionna Vania, s'agenouillant près du lit.

— J'ai mal à la tête, bien mal... Et puis, maman, c'est très ennuyeux, je ne peux plus remuer mon cou...

— Oh ! mon trésor, quelle idée !

— Je vous assure, maman, que je ne peux pas... Mon dos est tout raide ! insista-t-elle, plaintive.

Un étau serra le cœur de Vania.

— Maman, guérissez-moi. J'ai si mal à la tête !
pria Sonia faiblement.

— Oui, mon petit, le médecin va te guérir... Je l'envoie chercher.

Sonia ne répondit pas. Sur l'oreiller, la tête brune demeurait abandonnée, toute droite, comme si, tout à coup, des fibres rigides l'avaient fixée à l'épine dorsale. Et Vania, avec épouvante, se souvenait d'avoir appris, en ses études de médecine, ce que pouvait signifier cette raideur soudaine, en ce petit corps roulé en boule...

Cependant sa sourde crainte, elle se refusait à la reconnaître, par une sorte de superstition... Elle avait fait téléphoner au docteur. Maintenant, il fallait attendre de mortelles minutes, avant qu'il vint.

Elle était restée agenouillée près du lit, son regard rivé sur la souffrante petite figure où, seuls, semblaient vivre les yeux de velours sombre.

— Maman, je ne peux plus bouger ma tête pour voir le portrait de papa, fit la douce voix, toute brisée. Je vous en prie, donnez-le-moi, là, sur mon lit... près de moi... Peut-être, il me guérira, comme moi, je le guérissais... Vous vous rappelez, maman, quand il avait mal à la tête, lui aussi...

Vania, sans un mot, s'était relevée pour obéir au vœu de Sonia. Elle ne tentait plus de se dresser

entre le père et l'enfant, écrasée par l'étrange certitude que, désormais, il était le plus fort... et qu'elle serait vaincue parce que la Justice était contre elle...

La Justice... Quelle peine allait-elle lui infliger pour le meurtre impuni dont les hommes l'avaient acquittée parce qu'elle leur avait menti?...

Avec des doigts qui tremblaient, elle prit le portrait et l'apporta :

-- Tiens, mon amour, voici la photographie que tu demandais !... Où désires-tu que je la mette ?

— Sur le pied de mon lit, voulez-vous ? maman. Comme cela, je verrai bien papa et il sera tout près de moi...

Vania obéit, les lèvres toujours muettes. Mais Sonia eut une mystérieuse intuition de la souffrance qui la torturait ; et, suppliante, elle interrogea, avec un effort pour tourner vers sa mère, la pauvre tête douloureuse :

— Maman, dites, cela ne vous fait pas de peine que je veuille papa à côté de moi?... comme vous... Ainsi, je vous ai tous les deux. Et puis, vous ne savez pas?... Je le verrai bientôt, papa... Il me l'a dit !...

Vania mordit ses lèvres pour arrêter le cri qui lui était monté du cœur. Et, passionnément, elle murmura, se maîtrisant d'un suprême effort, pour ne pas agiter l'enfant :

— Sonia, petite aimée, ne dis pas des choses folles... Ton papa est trop loin pour pouvoir te parler... C'est toi qui as rêvé qu'il t'appelait... Plus tard, comme je te l'ai promis, tu le retrouveras... Maintenant, tu dois rester avec moi qui serais trop malheureuse si tu partais, ma bien-aimée.

Sonia ne répondit pas. Elle semblait beaucoup souffrir. Ses yeux regardaient loin devant elle avec une expression de rêve, si triste que Vania, pour ne plus les voir, se pencha sur la petite main que sa bouche caressa de baisers.

Au bout de quelques minutes, Sonia reprit, presque bas :

— Maman, je ne veux pas que vous soyez malheureuse... Je resterai avec vous tant que je le pourrai... Je vous aime si fort, ma maman chérie, chérie...

La porte de la chambre, doucement, s'ouvrait. Vania, frémissante, regarda. Était-ce enfin le docteur?... Non, c'était Michel qui rentrait et venait d'être averti.

— Ma Vania, qu'y a-t-il donc?

Péniblement, elle se souleva et vint à lui sans que Sonia eût un mouvement, ses paupières retombées sur les prunelles fixes. Elle semblait dormir.

Et, tout bas, les lèvres de Vania tremblantes articulèrent :

— Michel, je suis sûre... tu entends... *sûre* qu'elle est très malade. *Il* va me la prendre.

— Vania, ma bien chérie, l'inquiétude te fait déraisonner ! interrompit-il avec une autorité tendre.

Elle secoua la tête, et d'un accent tragique de certitude, elle dit :

— Je n'avais pas le droit d'être heureuse comme je l'ai été par toi, Michel. J'aurais dû seulement être mère... Sonia va m'être enlevée... je le sens... Et c'est horrible !

Il l'attira dans ses bras ; et avec amour, il baisa le pauvre visage que le tourment creusait.

— Si elle est malade, nous la soignerons si bien qu'elle te restera... Vania, ma vaillante chérie, ne te laisse pas abattre ainsi, toi toujours si brave... Ne t'abandonne pas à une terreur qui naît dans ton imagination de mère inquiète...

Michel pouvait parler ainsi parce qu'il ne savait pas... Mais elle, était désormais hantée par le presentiment d'une atroce expiation qui approchait... Et rien ne semblait plus pouvoir dissiper cette impression, forte comme la vérité même !

Michel interrogea :

— Le médecin n'est pas encore venu ?

— Non, je l'attends... Est-ce qu'on ne sonne pas?... C'est peut-être lui... Enfin !... Enfin !...

Oui, c'était lui.

Tout de suite, entraîné par Vania vers le petit lit, il commençait l'examen de l'enfant. Et Michel qui l'observait comprit vite — le connaissant bien — que le cas lui paraissait très sérieux... Pourtant, il eut, pour Vania, des paroles de réconfort dont elle entendait le son, sans que le sens arrivât jusqu'à son cerveau, envahi par l'horreur de son intuition. Michel sortit de la chambre avec le docteur, son ami, sans que Vania eût même un mouvement pour les suivre... Elle aussi, comme Michel, avait eu conscience d'une préoccupation grave chez le docteur. Avant même qu'il fût venu, elle avait eu le pressentiment de l'affreuse réalité.

— Eh bien? Dubreuil, questionna Michel.

— Mon pauvre ami, je crains fort que nous n'ayons affaire à quelque chose de très inquiétant...

— Qu'est-ce? fit brièvement Michel.

— Tous les symptômes d'une méningite cérébro-spinale.

Michel sentit dans toutes les fibres de son être le coup qui allait atteindre Vania.

— Et si cela est, espères-tu la sauver?

— Je ferai l'impossible... Mais, elle est bien frêle, la pauvre petite créature... Et puis, il y a les antécédents...

— La mère est très forte.

— Oui, mais le père!... Un morphinomane

rongé par l'alcool... et le reste... Tu me disais que l'enfant, depuis quelques mois, vivait hypnotisée sourdement par le souvenir de son père. Il est évident que la tension nerveuse a dû être trop forte pour ce fragile organisme, et il nous faut compter avec cet état de surexcitation morbide qui a dû l'épuiser.

Michel ne releva pas ce jugement. Il songeait... Toute la peine de Vania était en lui.

— Je reviendrai ce soir, Michel. Peut-être, malgré mes craintes, trouverai-je du mieux...

— Mais tu ne l'espères pas, acheva Michel nettement.

— Mon pauvre ami, que savons-nous jamais ! Pour le moment, il n'y a qu'à lutter... Et nous lutterons... Au revoir, vieux. Je suis navré de votre peine. Pauvre madame Corbiéry !

Il sortit. Michel qui l'avait accompagné rentra dans la chambre. Sonia reposait inerte, sa petite tête toute droite sur le cou raidi.

Vania avait repris sa place près du lit, écoutant la sourde plainte de l'enfant qui, à tout instant, répétait d'une voix de souffrance :

— Maman, mon cou !... J'ai mal !...

Quand Michel revint, Vania tourna la tête vers lui, l'appelant d'une prière de ses yeux dilatés par l'angoisse ; et les mots prophétiques tombèrent de sa bouche :

— Elle est perdue... C'est une méningite... n'est-ce pas?...

— Vania, je te jure que Dubreuil espère écarter d'elle le danger...

— Il espère... oui, peut-être... Mais il ne pourra rien.

Sonia relevait, avec effort, ses paupières et les beaux yeux noirs se fixèrent sur Michel. Elle essaya de lui sourire :

— Ami Michel, murmura la voix faible, tu es bon... Soigne maman... Toi aussi, je t'aime beaucoup... beaucoup...

— Oui, petite chérie, nous soignerons bien maman... Mais nous allons commencer par toi, pour guérir vite ta tête.

— Oh ! oui, guérir..., dit-elle, déjà épuisée.

Vania avait écouté, le cœur broyé... Elle eût été pareille aux autres mères, elle aurait gardé l'espoir de vaincre le mal... Mais elle, qui avait jeté un être dans la mort, n'avait, sans doute, pas le droit de garder son enfant — l'enfant aussi de l'homme dont elle l'avait séparée...

Et les heures d'agonie commencèrent. Heures de lutte désespérée pour repousser le terrible ennemi qui s'acharnait sur l'enfant. Ni Dubreuil, avec sa science, ni elle, avec son intuition de mère, ne s'étaient trompés. La méningite s'était déclarée et elle accomplissait son inexorable évo-

lution. Vraiment, le possible et l'impossible, Dubreuil, avec les autres médecins appelés en consultation, le tentait. Mais tous n'avaient plus l'espoir de vaincre. Elle, Vania, n'avait jamais espéré; depuis la minute où elle avait vu l'enfant atteinte, elle avait eu la certitude que le mal la lui enlèverait.

A Michel, une seule fois, elle avait murmuré dans une supplication désespérée :

— Michel, prie ton Dieu d'avoir pitié de moi !

Mais elle, ne priait pas... A quoi bon?... Ce Dieu, s'il existait, ne pouvait l'écouter, elle, qui n'avait pas cru en lui... Elle, qui, devant lui, était une réprouvée, menteuse et criminelle...

Elle n'espérait pas. Et pourtant, avec une énergie farouche, sans un mot ni une plainte, sans une larme, elle luttait, devenue indifférente à tout ce qui ne touchait pas l'enfant. Même la sollicitude tendre, l'amour dont l'enveloppait Michel semblaient n'exister pas pour elle, jour et nuit occupée d'accomplir ce qu'ordonnait Dubreuil. Mais elle se mouvait torturée par les cris de souffrance qui échappaient à Sonia, par les quelques paroles brèves qui, par instant, l'appelaient avec une sorte de passion; où, dans un demi-délire, Sonia révélait le drame silencieux qui s'était déroulé dans son cœur affolé, par la soudaine disparition de son père.

Deux jours... puis un troisième passèrent. Le soir encore, très tard, Dubreuil revint.

Devant le petit lit, épuisée, Vania s'était écroulée sur le tapis, sa tête appuyée, sans qu'elle en eût conscience, sur les genoux de Michel, assis près du lit... Elle ne voyait que la figure blanche, les paupières à demi closes sous lesquelles, à l'ombre des cils, filtrait un regard vague... Un calme lourd semblait envahir l'enfant.

— Elle paraît apaisée, murmura Vania au docteur qui s'approchait.

Après elle, il répéta :

— Oui, l'agitation a diminué...

— Alors, elle est mieux?...

Malgré tout, l'espérance vivait encore en elle. Mais il ne répondit pas... Il observait l'enfant devenue inerte ; et elle ne répéta pas sa suprême question d'espoir. Elle comprenait trop bien que si le danger eût été vaincu, tout de suite, il le lui aurait crié ! Évasivement, il disait seulement :

— Nous allons voir comment se passera la nuit... Si vous avez besoin de moi, téléphonez. En tout cas, je reviendrai demain matin à la première heure... Courage ! madame.

Elle inclina la tête, impuissante à articuler une parole.

Hors de la chambre, tout de suite, il dit à Michel :

— Ce calme, c'est le coma... Demain, tout sera fini...

Une seconde, les deux hommes se regardèrent en silence. La même intense pitié les étreignait en pensant à la mère. Ni l'un ni l'autre ne pouvaient rien pour écarter d'elle la douleur...

Quand Michel rentra dans la chambre, d'un geste elle l'appela et, avant qu'il eût parlé, elle lui jeta, en une sorte de cri sourd :

— J'ai compris... Michel. Voici le coma... Ma Sonia, mon amour, il me la prend... Ainsi, c'est moi qui l'ai tuée, mon enfant !...

Un instant, Michel eut la pensée que le désespoir la faisait déraisonner. Il se pencha, attirant sur sa poitrine le visage que la souffrance contractait...

— Vania, ma bien-aimée, tu as été pour Sonia, la mère la plus tendre, la plus dévouée, la meilleure qui puisse exister !... Tu n'as rien à te reprocher, ma pauvre adorée. Ne pensons qu'à espérer encore... même contre toute espérance... Tant que la vie existe, il faut lutter...

Elle eut un geste de découragement désespéré.

Lutter?... A quoi bon?... L'inexorable puissance qui la châtiait rendrait vains ses efforts, car la Justice exigeait sa souffrance...

Et, muette, avec des yeux sans larmes, un cœur glacé, elle reçut à l'aube, le dernier souffle de l'enfant.

CHAPITRE VII

C'était six semaines plus tard.

Vania lisait le mot qui venait de lui être apporté de la part de Mme Corbiéry.

« Chérie, je pensais aller tantôt passer quelques moments près de toi... Et puis, j'ai eu encore une mauvaise nuit et mes vieilles jambes me refusent le service... Ai-je besoin de te dire, mon enfant bien-aimée, comme je suis désolée de ce contre-temps ! Mais tu sais combien de cœur, je suis toute près de toi. »

Oui, cela, Vania le savait. Mais ni sympathie, ni affection ne semblaient plus trouver d'écho en elle. On eût dit que Sonia avait emporté toute sa sensibilité... Repliée sur elle-même, comme un corps sans âme, elle vivait, enfermée dans sa peine dont elle ne disait pas un mot, n'acceptant pas qu'on y fît allusion. Même l'amour de Michel, si compatissant fût-il, semblait lui être devenu pénible...

Elle avait achevé les lignes maternellement tendres de Mme Corbiéry. Elle replia le papier

d'un geste machinal et le laissa tomber sur ses genoux.

Elle avait exigé que Michel retournât au Palais, reprît toutes ses occupations. Pourtant, c'était pour elle une torture que les heures de solitude où rien alors ne la distrayait forcément de sa peine.

Étendue sur la chaise longue où elle restait inactive dès qu'elle était seule, elle demeura immobile. Son cœur était inerte comme une pierre et sans le voir, elle regardait l'infini bleu du ciel de mai qui se découpait dans le cadre de la fenêtre ouverte, près de laquelle était placée la chaise longue. Une brise chaude soulevait ses cheveux... comme autrefois, dans le jardin de Neuilly, quand elle en suivait les allées, regardant Sonia qui gambadait joyeusement, pareille à une chevrette capricieuse ; Sonia, dont le rire appelait, par moments, à la fenêtre, le père qui écrivait dans son cabinet de travail... Oh ! ce temps enfui qui jamais... jamais !... ne ressusciterait...

Tous deux, où étaient-ils maintenant, le père et l'enfant?... Dans le formidable inconnu où ils s'étaient abîmés, s'étaient-ils retrouvés?... Si les morts y existent, s'ils voient en pleine lumière les actes des vivants, Sonia savait maintenant pourquoi et comment était mort son père... Et que restait-il de son adoration fervente pour sa

mère? Avec quelle horreur, maintenant, elle devait la regarder....

Ah! elles étaient séparées par cette révélation bien plus irréparablement encore qu'elles ne l'avaient été par la mort...

De nouveau, cette pensée qui, tant de fois, avait crucifié le cœur de Vania, se réveilla avec une intensité si violente qu'un frisson l'ébranla toute.

Doucement, la porte de la chambre s'ouvrait, la belle chambre claire, harmonieusement ornée, où elle avait jadis connu tant d'heures exquisés... où un matin, pour la première fois, Sonia lui avait parlé de son père...

La femme de chambre, Mariette, entrait.

— Madame n'a pas de commissions pour Mme Corbiéry? demanda-t-elle, considérant d'un œil de pitié la jeune femme si-fragile dans sa robe noire.

Vania tressaillit. Ces simples mots la ramenaient de si loin qu'elle en percevait mal le sens.

— Si j'ai des commissions pour Mme Corbiéry? répéta-t-elle. Le domestique est encore là?... Dites que j'irai tantôt la voir, si je puis...

En aurait-elle le courage?... Pour Michel, pourtant, ce serait bien...

Et rassemblant toute sa force, elle se mit debout. Agir, il fallait agir pour échapper un peu à elle-

même si elle voulait continuer à vivre et résister à la soif malade d'avouer à Michel, qui s'insinuait en elle et grandissait...

Deux heures plus tard, elle arrivait chez Mme Corbiéry. Le vieux valet de chambre qu'elle avait conquis — comme tous — eut, à sa vue, une exclamation de plaisir :

— Oh ! Mme Michel !... Comment est Madame, aujourd'hui?... C'est Madame mère qui va être contente... Elle est dans le petit salon...

Il la guidait à travers la galerie où, il y avait un an à peine, elle avait pénétré pour la première fois en étrangère. Aujourd'hui, elle était l'enfant de la maison, accueillie, fêtée, aimée ; de la maison où elle était entrée par un mensonge... Et la femme si bonne qui l'avait reçue alors, se montrait pour elle une vraie mère, saluant son entrée d'un sourire de chaude affection :

— Alors, c'est bien toi ? mon enfant chérie. Cela ne t'a pas trop fatiguée de venir jusqu'ici ?

Elle l'attirait dans ses bras d'un geste maternel. Mais Vania, vite, se redressa sous prétexte d'enlever son chapeau, ses vêtements de sortie. D'instinct, elle ne voulait pas s'abandonner.

— Vous savez, mère, que rien ne me fatigue. Vous êtes mieux, tantôt ?

Avec la même résolution qui lui faisait fuir les

caresses, elle se dérobaît à la sollicitude affectueuse de Mme Corbiéry, se refusant à laisser même frôler son intimité.

Mme Corbiéry le sentit et une tristesse assombrit son regard. Elle souhaitait tant apporter un peu d'apaisement sur la blessure qu'elle devinait à vif au cœur de Vania. Mais d'autre part, elle ne voulait pas être indiscrete; et la jeune femme mettait entre elles un impénétrable voile, parlant seulement de ce qui touchait sa belle-mère ou Monique, de choses générales, de questions étrangères à elle-même, avec un accent qui, malgré elle, trahissait son détachement désespéré.

Par hasard, ses yeux rencontrèrent ceux de Mme Corbiéry, si mélancoliquement pensifs qu'elle tressaillit. Et une couleur fugitive teinta ses joues blanches.

— Mère, je suis une compagne bien peu distrayante !... Je vous en demande pardon... Voulez-vous que je vous lise quelque chose ?

Mais Mme Corbiéry secoua la tête et mit doucement la main sur les cheveux blonds, du geste familier à Michel.

— Non, chérie, je ne désire pas que tu me fasses la lecture... J'aimerais mieux que nous causions... Mais je voudrais, ma Vania, que ce fût enfin cœur à cœur... comme peuvent le faire deux mères qui ont traversé les mêmes heures d'agonie... Car tu

le sais, que Michel a, au cimetière, trois frères et sœurs... Alors, comment ne comprendrais-je pas tout ce que tu éprouves !

Sourdement, Vania murmura :

— .Oui, mère, je sais comme votre cœur sent la peine des autres... Mais vous ne pouvez pénétrer ce qu'est la mienne... pire que tout ce que vous sauriez imaginer... La vôtre ne pouvait lui ressembler...

Un effort de sa volonté défaillante arrêta les mots imprudents qui lui montaient aux lèvres. C'était fou de parler ainsi !... Qu'allait supposer Mme Corbiéry?... Et sa bouche se contracta un peu. Une soif d'anéantissement l'envahissait. Oh ! ne plus vivre !

Tendre, Mme Corbiéry continuait :

— Vania, pourquoi ne pas laisser ta peine crier devant moi ? Pourquoi te détourner... quand je voudrais tant te faire du bien !

— Rien... ni personne, mère, ne peut me faire du bien... D'ailleurs, je ne veux pas être consolée ! Ma souffrance, c'est tout ce qui me reste de Sonia...

Mme Corbiéry secoua la tête et prit entre les siennes, les mains glacées de la jeune femme.

— Non, Vania, il te reste mieux que ta souffrance... Il te reste le délicieux souvenir de ce qu'était ta petite chérie, de son cœur aimant... Trop aimant même, car plus tard, elle lui eût dû,

sans doute, de beaucoup souffrir... Et sa... disparition qui te fait tant de mal est peut-être le bonheur pour elle... Vois-tu, Vania, moi aussi, j'ai eu le cœur supplicié quand mes petits m'ont quittée. J'ai désiré mourir et j'ai cru que j'allais les suivre... Et puis... pour les autres, j'ai vécu... Et aujourd'hui, j'en suis arrivée à penser, faisant abstraction de mon amour maternel, que les tout jeunes qui s'en vont ainsi, n'ayant connu de la vie ni les difficultés, ni les chagrins, ni les laideurs, ceux-là sont des bénis. Nous seules, souffrons !... Eux sont heureux, infiniment heureux !... Vania, il faut nous réfugier dans cette certitude pour accepter... et supporter...

Vania s'était laissée glisser sur le tapis et elle courbait la tête sur les genoux de Mme Corbiéry. Pour la première fois depuis la mort de Sonia, elle pleurait... Elle pleurait, désespérément, secouée de sanglots si violents qu'on eût dit qu'ils allaient lui briser le cœur.

Bouleversée, elle aussi, Mme Corbiéry caressait les cheveux d'un geste d'infinie tendresse, ne pouvant voir le visage que Vania lui dérobaît ; et elle répétait tout bas :

— Ma Vania... Ma pauvre petite fille... Que Dieu te vienne en aide !

Vania dit avec une avidité passionnée :

— Mère, oh ! mère, je voudrais être morte !

— Et ton mari !... Vania... Tu l'oublies !

— Mon mari?... Ah! si je pouvais le délivrer de moi!... Pourquoi son Dieu a-t-il permis qu'il me connaisse!...

— Vania, ma chérie, tu ne penses pas à ce que tu dis là!

— Mère, vous ne savez pas... Vous ne pouvez pas savoir...

— Je ne sais pas... quoi?... Mon enfant chérie, si... quelque chose te tourmente, confie-le-moi... Tu sais que, pour toi, j'ai un cœur de maman.

— Je n'ai rien à vous confier, mère... Je pense seulement que, pour son bonheur, il vaudrait mieux que, jamais, Michel n'ait pensé à moi!.. Je ne peux lui apporter que de la souffrance!

Mme Corbiéry crut qu'elle faisait allusion aux heures tristes, que tous deux, — lui, à cause d'elle — vivaient à l'heure présente...

— Ma petite aimée, les cruels jours passeront... Dans ta peine, pense à Michel pour te réfugier dans son amour qui te soutiendra...

Oui, s'il n'y avait pas eu entre eux le terrible secret, cet amour, sans doute, eût été pour elle un viatique... Mais elle ne pouvait plus oublier qu'elle le volait. Et cette pensée empêchait qu'il fût pour elle une source de force.

Sans cela, peut-être, elle eût été capable de porter sa souffrance comme les autres mères, héroïques en leur douleur.....

Mme Corbiéry continuait très doucement :

— Ma Vania, pense combien tu lui es précieuse !... Sa vie, c'est toi !... Si je ne savais à quel point il est heureux ainsi, je serais...

L'ombre d'un sourire passa sur la bouche mélancolique :

— ... je serais jalouse de voir que ta petite personne emplit maintenant le monde pour lui... Nous autres, nous sommes bien loin en arrière !...

Vania dit faiblement — elle ne pleurait plus, mais elle demeurait anéantie aux pieds de Mme Corbiéry :

— Oh ! mère, vous savez bien que vous avez dans son cœur une place que personne ne possédera jamais !

— Oui, chérie, je sais cela, car je connais mon Michel... Et je te suis si reconnaissante du bonheur qu'il te doit que je voudrais pouvoir te le prouver dans ton épreuve... Hélas ! il ne m'est possible que de te dire ce qui m'a aidée, moi, quand j'ai perdu mes trois petits... et puis mon mari... que j'adorais.. Vania, j'ai compris que je ne pouvais plus vivre que pour ceux qui me restaient, en qui je continuerais d'aimer les disparus... Vivre aussi pour tous ceux, même des indifférents, des étrangers, qui peuvent avoir besoin de moi... Se donner aux autres, vois-tu, Vania, il n'y a que cela, quand on est très malheureux...

Vania ne répondit pas. Un coup léger venait d'être frappé à la porte de la chambre. D'un bond, elle fut debout, dérobant son visage.

— Qu'est-ce? interrogea Mme Corbiéry.

— Mme de Bryone fait demander si Madame peut la recevoir.

Mme de Bryone, la meilleure amie de Mme Corbiéry. En hâte, Vania remettait son chapeau.

— Mère, vous n'allez plus être seule... Je vous laisse bien vite...

— Pourquoi t'en aller? Vania.

— Je n'ai le courage de voir personne, mère. Ne me retenez pas, je vous en supplie... Merci oh! merci! de toute mon âme, de ce que vous m'avez dit... et que je reconnais... bien vrai... Peut-être, un jour, j'arriverai à votre admirable résignation!... Mais ce n'est pas encore maintenant... Adieu, mère... Embrassez Monique pour moi... Et quoi qu'il arrive!... pardonnez-moi, avec toute votre générosité, le souci que je vous cause... Adieu, mère.

Et d'un de ces élans qu'elle avait autrefois, elle se courba et baisa la main de Mme Corbiéry; puis, vive, elle sortit, car elle entendait les pas approcher de la chambre.

CHAPITRE VIII

Tant qu'elle avait été enveloppée par la fortifiante affection de Mme Corbiéry, Vania avait éprouvé un peu d'apaisement. Mais quand elle se retrouva seule dans la rue encore ensoleillée, instantanément la hantise du passé la ressaisit, torturante à ce point que, pour tenter d'y échapper, elle voulut revenir à pied, comptant sur la fatigue de la marche pour engourdir sa pensée.

C'était maintenant la fin lumineuse de la belle journée de mai; et, avec une sorte de volupté inconsciente, elle aspira la brise chaude qui lui jetait aux lèvres la senteur de quelques violettes que Mme Corbiéry avait attachées à sa ceinture.

Le soleil moins ardent l'enveloppa, vivifiant, une seconde, sa fragilité... Le même soleil qui avait rayonné sur les tombes des deux êtres disparus par sa faute... Eux aussi eussent joui de cette brise, de cette lumière, de toute la beauté de ce jour finissant... De quel droit en connaissait-elle la douceur, elle la coupable?... Sa place eût été aussi dans la terre où elle les avait précipités. La

justice exigeait qu'elle ne profitât pas de ce qu'elle avait enlevé à d'autres...

Alors... Quoi?... Se tuer?... Bien des fois, déjà, elle y avait pensé... Quelle délivrance c'eût été !... Mais il y avait Michel.

Un souvenir tout à coup déchira le tissu de sa songerie douloureuse... A peine un peu plus d'une année qu'elle était sortie triomphante de la salle d'audience où elle venait d'être acquittée... Quelle âme légère, ivre de joie, sans remords, frémissante d'espairs, elle avait ce jour-là !... Et comme, ensuite, elle avait été éperdument heureuse, là-bas, à Cavalairé !

Rien alors ne la troublait... Le mort reposait dans sa tombe. L'enfant, toute rose, riait près d'elle... Et, de tout son être, elle jouissait de la splendeur printanière... Qu'est-ce donc qui avait pu ainsi la transformer, même avant que la mort de Sonia fit d'elle une créature broyée ?

A travers la foule des passants, elle continuait d'avancer ; elle croisait des heureuses, des amantes, des mères qui la regardaient avec une instinctive compassion, la voyant si blanche dans son deuil. Elle traversa les Champs-Élysées où, pendant cette dernière année, bien souvent, elle était venue embrasser Sonia qui y jouait. Alors, elle était joyeuse, enveloppée par le bel amour de Michel qui, sans qu'elle en eût conscience, lui créait

— pour son malheur !... — une âme nouvelle...

Aujourd'hui, beaucoup de petits jouaient encore là... Elle entendait les rires, les voix enfantines ; elle apercevait des joues rondes, rosées par la course... Alors, elle passa vite, comme elle se fût enfuie...

Et maintenant, elle était tout près de chez elle où Michel, déjà, l'attendait peut-être, car il lui avait dit qu'il rentrerait de bonne heure afin qu'elle fût seule le moins longtemps possible... Elle allait devoir recommencer à porter le masque qui la tuait...

Instinctivement, elle s'arrêta au bord du trottoir, comme si la force lui manquait pour traverser et faire les quelques pas qui la séparaient encore de la rue où était son foyer... La pensée absente, d'un regard machinal, elle contemplait une auto qui, du lointain de la rue, approchait à toute allure. Et il semblait que cette course rapide l'hypnotisât, lui donnant le vertige...

Soudain, la tentation jaillit dans son cerveau enfiévré... Qu'elle avançât seulement de quelques pas et, l'auto, au passage, la broyait... Alors ce serait fini... fini de se débattre dans le chagrin, dans les remords, dans la crainte et la soif de révéler la vérité... Le désir d'anéantissement qui l'avait étreinte chez Mme Corbiéry la ressaisissait, tellement impérieux que, vaincue, sans réfléchir,

sans hésiter, elle fit un pas et descendit du trottoir... Sur ses lèvres, erraient les mots que criait son cœur :

— Michel, mon Michel, je t'adore... Mais, pour toi-même, il vaut mieux que je parte.

Elle entendit, tout près, le grondement de l'auto...

Mais, en même temps, une main, violemment, la tirait en arrière.

— Madame !... Mais vous allez vous faire écraser !

Elle tourna la tête à cette voix... Et son regard affolé tomba sur le visage de Michel que la stupeur décomposait soudain.

— Toi !... Vania?... Comment, c'était toi?...

Elle ne répondit pas, épuisée. D'un regard lointain, elle continuait à le contempler. Puisqu'il était arrivé là, juste à la minute suprême, c'est que le destin... — Dieu !... — voulait qu'elle vécût pour souffrir...

Elle était tellement pâle qu'il eut peur de la voir défaillir, là, dans cette rue déserte.

Très doucement, il dit :

— Tu as été effrayée, mon cher amour... Tâche de faire un effort, de marcher un peu... Nous sommes presque chez nous...

Elle obéissait, toujours sans parler. Il lui semblait que son cerveau était devenu vide, sauf d'une pensée :

— Le destin veut que je vive !

Son bras appuyé sur celui de Michel, elle avançait, docile à tout ce qu'il voulait d'elle, n'entendant que comme un vague murmure les mots tendres dont il l'encourageait...

Elle ne se rappela jamais bien comment elle était rentrée chez elle... Comment elle s'était trouvée sur sa chaise longue, les lèvres tout humides du cordial que Michel lui avait fait prendre.

Lui était tout près d'elle, son regard devenu grave ; et il disait :

— Vania, c'est volontairement que tu allais au-devant de l'auto... Tu as voulu mourir !

Elle n'essaya pas de nier... Jamais plus, elle ne lui mentirait.

— Oui... C'était volontairement... je crois !

Il ne put maîtriser un tressaillement.

— Tu voulais mourir... Pourquoi ?

— Je ne peux plus vivre... Je n'en ai plus le courage...

Presque impérieusement, il répéta, attirant la tête chérie entre ses deux mains :

— Pourquoi?... A cause de Sonia ?

Non, ce n'était pas seulement à cause de Sonia... Mais comment le lui avouer?... Et elle dit simplement, fermant les yeux, ce qui était la vérité :

— La mort de Sonia m'a brisée...

— Et à ton mari, tu n'as pas pensé ?

Cette fois, elle le regarda avec des yeux tout brûlants de l'amour qui emplissait son cœur ; et, très bas, elle dit lentement :

— Michel, quand je suis allée vers cette auto, je pensais : « Michel, mon Michel, je t'adore... »

Il eut un violent geste d'épaules.

— Et cependant, tu n'hésitais pas à m'infliger la plus effroyable douleur qui puisse m'atteindre !... Si je n'étais pas arrivé... personne d'autre ne passait en cette minute...

Il s'arrêta court. L'horreur de ce qui aurait pu être, le bouleversait, si fort qu'il fût.

Elle supplia, se soulevant un peu vers lui :

— Michel, pardonne-moi !... Je ne réfléchissais plus... L'angoisse incessante m'avait affolée... Tu le sais bien, que je suis une impulsive... Que de fois tu me l'as dit !... Et je le suis encore bien plus que tu ne peux l'imaginer !...

Ah ! oui, bien plus !... Dans son cerveau, passait la vision de la terrible scène, dans le cabinet de travail. Et lui, qui était habitué à pénétrer le secret des pensées, eut, précise, l'impression qu'elle songeait à quelque chose qu'il ignorait...

Une exclamation — presque douloureuse — lui échappa :

— O Vania, ma mystérieuse chérie, qu'y a-t-il donc au fond de ton âme que tu gardes si jalousement ! Quand donc n'y aura-t-il plus entre nous

cette ombre que tant de fois déjà j'ai sentie !

Elle eut un frémissement.

Oh ! s'agenouiller près de lui, appuyer la tête contre son épaule, et le visage caché pour ne pas voir ses yeux, lui dire tout... tout ! Quelle délivrance ! Mais pour lui, quelle douleur ! Et même lui pardonnerait-il, quelle serait leur vie ensuite !

Alors se dominant encore, — car il le *fallait* ! — tendre, elle pria :

— Mon Michel, n'écoute pas ainsi follement ton imagination, toi l'homme de pensée si nette, si ferme, si claire !

Il eut un geste découragé :

— Est-ce mon imagination?... En tout cas, cette ombre, je n'ai pas le droit de chercher à la pénétrer... puisque je t'ai donné la parole que tu exigeais, de voir en toi, la seule Vania que j'ai connue...

— Ta Vania à toi, Michel... Celle d'autrefois... dont la jeunesse a été bien troublée, oublions-la... O Michel, laisse-moi l'oublier !... Et vivons dans le présent ! Encore une fois, je te jure que mon passé est un passé d'honnête femme... Mais... par la force des circonstances... il renferme des souvenirs... douloureux !... auxquels je ne veux pas toucher... Michel, ne m'oblige pas à les réveiller !

Elle parlait d'un accent de supplication désespérée dont il s'étonnait malgré lui...

Que de fois, déjà, il avait dû se vaincre pour ne pas interroger, ni chercher ! — parce qu'il avait promis.

Mais elle paraissait si épuisée qu'il eut pitié ; et cette pitié dompta sa soif de pénétrer dans la pensée close, où sa clairvoyance lui faisait sentir de mystérieux abîmes.

Lentement, il dit :

— Soit, ma bien-aimée, vivons dans le seul présent, comme tu le désires... Seulement, pour que nous puissions être heureux, comme nous l'avons été pendant tant de mois, redeviens la femme de forte volonté que tu étais... afin de pouvoir te reprendre à vivre.

Elle eut un mouvement de lassitude infinie.

— Michel, ma volonté, je ne la trouve plus pour me soutenir.

— Parce que ton chagrin, en ce moment, est le plus fort, mon pauvre petit... Mais, tu le sais comme moi, Vania, que par la grâce de Dieu, le temps engourdit la douleur... Tu n'oublieras pas notre Sonia... je puis dire *notre*, car il me semble qu'elle était devenue mienne... Mais tu l'aimeras dans une autre petite Sonia que nous aurons, je l'espère bien... Tu retrouveras le courage de vivre pour les enfants que tu me donneras.

Elle ne put retenir le cri de toute son âme :

— Je ne veux pas te donner d'enfant!...

Oh ! Michel, ne souhaite pas d'enfant de moi !

— Vania !... Que dis-tu là ! Que je ne souhaite pas avoir d'enfant de toi?... Mon amour, tu ne sens donc pas combien, au contraire, je le désire... Avoir entre nous ce lien qui t'attacherait sûrement à moi !... Mais c'est un rêve qui fait, maintenant, partie de ma vie même !

— Michel, jamais je ne pourrai t'être plus attachée que je ne le suis !

— Et pourtant, tu as voulu mourir... me quitter, peut-être pour toujours !... Pour toujours ! Tu entends...

Et elle comprit qu'il parlait avec sa foi de croyant... Qu'il pensait au monde inconnu où se retrouvent en Dieu ceux qui se sont aimés...

— Vois-tu, Vania, je te l'ai dit, tu es devenue l'âme même de ma vie... Tu m'es chère à un point que jamais je n'aurais prévu... Tu m'es chère tellement que si je pensais qu'en te jetant dans la mort, tu doives être délivrée de ta souffrance... j'accepterais de te perdre, de prendre la douleur pour moi !... Mais te tuer ne serait qu'un crime... Et je ne veux pas, ma Vania chérie, que tu le commettes... Je te demande... non pas par amour pour moi... ton amour, depuis une heure, j'en sais la mesure...

Violamment, elle interrompit avec le même cri qu'elle avait eu auprès de Mme Corbiéry :

— Michel !... Non, tu ne sais pas !... tu ne sais pas !... Tu ne peux pas savoir...

Il l'enveloppa de son regard pénétrant.

— C'est vrai... tout à coup, je ne sais plus ce que je dois croire !... Mais puisque, Vania, tu dis ton amour toujours vivant, au nom de cet amour, je te demande de me promettre que tu n'essaieras plus d'échapper à ton chagrin comme tu as voulu le faire tantôt... Que tu te confieras simplement à Dieu, qui décidera pour toi ce qui est le meilleur... Se confier à Dieu qui était la Justice !... Mais aussi la Miséricorde, enseignait Monique...

— ... Cette promesse, m'e la fais-tu ? Vania.

Elle se taisait, sachant que sa parole donnée, elle se sacrifierait toute pour la tenir... Ainsi, elle s'enchaînait à jamais dans la vie !...

Il se penchait vers elle qui, par la fenêtre grande ouverte, regardait loin dans le ciel paisible du crépuscule... Et, avec une autorité suppliante, il répéta :

— Vania, fais-moi cette promesse...

Lente, elle tourna la tête vers lui et laissa tomber sa main dans celle qui cherchait la sienne.

— Je te promets, Michel... Je resterai avec toi... pour toi !... autant que Dieu le voudra...

CHAPITRE IX

Les yeux grands ouverts dans la nuit, Vania songeait, incapable de trouver l'oubli du sommeil.

Elle avait promis à Michel de ne plus chercher la mort. Elle serait fidèle à sa parole. Mais combien de temps aurait-elle la force de supporter la lutte incessante qui se poursuivait en sa pauvre âme entre ces deux désirs contradictoires, avouer la vérité à Michel... ou la lui cacher à jamais...

Quel était le devoir?... Elle ne parvenait pas à le décider... Et cette incertitude l'épuisait...

Oh ! un être sûr à qui se confier !... Désespérément, sa pensée cherchait le secours... Et, tout à coup, jailli de quelque mystérieuse profondeur, un nom vint à ses lèvres :

— Le Père Cyriane !

Elle eut un tressaillement. Dans son souvenir, se dessinait le visage pensif, les yeux profonds et tristes, la bouche au sourire d'indulgence et d'infinie bonté...

Comment, pourquoi pensait-elle à lui soudain ?...

Sans doute, pour cette raison que, le soir même, incidemment, Michel lui avait dit :

— J'ai rencontré tantôt le Père Cyriane qui s'est beaucoup informé de toi et m'a demandé s'il ne pouvait venir te voir... Tu devrais le recevoir... Je suis sûre qu'il te ferait du bien...

Oh ! ces paroles si simples dont Michel ne pouvait soupçonner la portée... comme tout à coup elles lui revenaient.

Oui, le Père Cyriane était peut-être le seul à qui elle pût aller demander assistance... Un prêtre !... Elle lui parlerait comme le font les catholiques en confession... Et jamais, il ne la trahirait... Mais lui, qui était l'ami de Michel, il jugerait ce que, pour son mari, elle devait faire. Parler ou continuer à se taire...

Et subitement, elle sentit que sa résolution était prise, si forte qu'en elle, entra le calme de l'*inévitabile* accepté.

Sans une hésitation, le lendemain matin, dès que Michel fut parti au Palais, elle se jeta dans une voiture pour se faire conduire à Vaugirard, dans l'humble logis où le Père s'était installé lors de son retour à Paris, son couvent étant fermé. Une fois, elle y était allée avec Michel. Et, tout à coup, elle se rappela la gaieté de leur course, ce jour-là, sous un sombre ciel d'hiver... Mais alors elle était si ardemment joyeuse... Aujourd'hui, un radieux

soleil luisait, et elle venait seule, le cœur broyé.

La voiture s'arrêta dans la petite rue qui s'allongeait au pied de l'église Saint Lambert, devant la place où des enfants jouaient à l'ombre des marronniers.

— Le Père Cyriane est-il chez lui? demanda-t-elle, soudain troublée par la pensée qu'il pouvait être absent.

— Oui, madame. Le Père est rentré de dire sa messe, il y a déjà longtemps. Vous pouvez monter. Au troisième.

Vania inclina la tête. Sa résolution ne chancelait pas une seconde. Mais son cœur battait dans sa poitrine à coups si violents qu'elle s'arrêta quelques instants, avant que sa main tremblante sonnât...

Une vieille servante apparut.

— Je voudrais voir le Père Cyriane.

— Eh! madame, je ne sais si le Père pourra vous recevoir... Le matin, à cette heure-ci, il travaille, fit la femme qui était de mine rébarbative. Mais elle n'osait cependant éconduire la visiteuse, séduite malgré elle par sa délicate beauté que le deuil rendait si touchante.

— Voulez-vous lui faire passer ma carte? je vous prie.

La vieille femme, vaincue, prit le carton et introduisit Vania dans une minuscule salle à manger

dont la fenêtre était ouverte sur la place, d'où montaient des rires d'enfants.

Quelques minutes coulèrent. Une telle sensation de paix émanait de ce logis silencieux qu'une seconde, la fièvre de Vania se calma. Mais la servante reparut :

— Si Madame veut me suivre... Le Père attend Madame dans son cabinet.

Vania eut la sensation que son cœur arrêta de battre, que là, devant ce prêtre, sa vie allait finir... Et pourtant rien d'extraordinaire n'arriva... Elle entra, saluée par l'amicale exclamation du Père :

— Quelle bonne surprise ! ma chère enfant. C'est bien à vous de venir voir un vieil ami... Car j'espère bien que c'est ainsi que vous me considérez...

Après avoir serré dans la sienne la main frêle, il avançait à la jeune femme l'unique fauteuil — en paille — de cette pièce monacale où toute la vie semblait concentrée sur le large bureau encombré de papiers, de livres ou revues, sous le regard douloureux d'un grand Christ, suspendu à la muraille... Là aussi, la fenêtre était ouverte ; et sur le ciel lumineux, s'effilait le clocher de Saint-Lambert dominant les cimes feuillues des marronniers en fleurs.

Vania n'avait pas répondu ; brisée par l'émotion, elle regardait la tête tourmentée du prêtre. Derrière ce front, allait se décider son avenir... Dans

quelques minutes, le Père saurait la tragique vérité qu'elle avait pensé ne jamais confier à une oreille humaine. Car l'aveu, irrésistiblement, montait à ses lèvres... Pourtant, elle ne parlait pas encore.

Le prêtre, lui, commençait à s'étonner. Il ne croyait plus à une simple visite de Vania. Quelque chose se passait, quelque chose qui devait être grave pour que l'expression du visage fût à ce point changée ; et, avec une infinie pitié, il contemplait la figure amaigrie que la douleur semblait avoir ciselée dans de la neige. Cette femme n'était plus que l'ombre de la radieuse créature que, six mois plus tôt, il avait vue entrer, un soir, chez Mme Corbiéry.

Très bon, il dit :

— Vous avez passé des jours bien cruels, ma pauvre enfant... Dès que j'ai su votre malheur, j'ai prié pour vous, demandé que Dieu ait pitié de votre douleur...

— Mon Père, pourquoi Dieu aurait-il pitié de moi?... Je ne le prie pas... Et il est certain qu'il voit en moi une grande coupable...

— Parce que vous ne croyez pas... encore... en lui?... Mais la foi n'appartient pas à notre volonté... Offrez-lui le désir sincère d'aller à lui... Et la paix descendra en vous pour rendre votre souffrance moins cruelle...

— Mon Père, vous pensez que ma Sonia est près de Dieu?... Alors... elle est loin de son père !

Il y avait une sorte de sauvage cri de délivrance dans l'accent de Vania. Les yeux du prêtre eurent une expression de surprise grave.

— Nous ne savons rien... Mais pourquoi, au contraire, ne pas espérer que l'enfant et le père sont réunis?...

— Parce que je haïssais cet homme et je ne pourrais supporter qu'il connaisse la douceur qui m'est maintenant refusée.

— Mais lui, mon enfant, ne vous haïssait pas... Son âme et celle de votre Sonia souhaitent, sans doute, de même, que...

— Mon Père... mon Père... vous jugez ainsi parce que vous ignorez...

— J'ignore... quoi? mon enfant.

La minute suprême était arrivée. Il fallait parler... La voix sourde, elle dit :

— Mon Père, j'ai besoin d'un conseil... Et parce que je sais que vous êtes l'ami de Michel, je suis venue à vous...

— Pas seulement l'ami de Michel, mais le vôtre, maintenant... Dites-moi ce qui vous préoccupe ; et, avec tout mon cœur, je vous écouterai.

— Et ce que je vous confierai, mon Père, restera entre nous, comme si je le disais dans votre confessionnal?... J'ai votre promesse?...

— Vous l'avez, ma fille... Parlez...

Il y eut une seconde de silence. Attentif, le prêtre attendait.

— Est-ce une question religieuse qui inquiète votre âme?

Elle secoua la tête ; et l'aveu tomba de ses lèvres, comme un poids si lourd qu'elle ne pouvait plus le soutenir !

— Mon Père... j'ai tué et j'ai menti...

Il tressaillit :

— Mon enfant, que dites-vous là !

— La vérité !... la vérité, enfin !...

Il la contemplait, inquiet, se demandant si le chagrin n'avait pas altéré sa raison ; et il insista :

— Vous rendez-vous bien compte de vos paroles?... Vous n'avez pas tué... Voyons... Tué qui?...

Elle eut un regard si tragique, qu'instantanément, il comprit qu'elle disait vrai...

— Vous avez oublié mon passé? Père... Cet homme pour qui j'ai été accusée... eh bien, c'est vrai... je l'avais tué !...

Si maître qu'il fût de lui-même, il ne put arrêter une exclamation pareille à un cri :

— Vous l'avez tué !... Et Michel le sait?

— Oh ! connaissant Michel, pouvez-vous me demander cela !... Non, Michel ne sait pas... Je lui ai dit toujours que... Olivier Dantesque s'était

frappé accidentellement... Et il l'a cru... Si je lui avais confié la vérité, il n'aurait pu me défendre comme il l'a fait... La conviction lui aurait manqué...

— Sans doute!... Il est incapable de parler contre sa conscience...

Les mains de Vania tremblaient...

— Je l'ai compris tout de suite... Alors je ne lui ai rien avoué... Et personne au monde que vous, mon Père, ne sait...

Il la regardait avec une sorte d'épouvante :

— Mais pourquoi... pourquoi avez-vous commis ce crime?...

Violemment, elle jeta :

— Pour me défendre contre *lui* qui, ce soir-là, voulait me prendre de force... Il était ivre... Il a essayé de me saisir, alors que tout mon être se révoltait de dégoût... d'horreur!... Son revolver était là, près de moi, sur la table... Je l'ai pris... Je lui ai crié que s'il ne me laissait pas... je tirais... Il m'a attirée plus encore... J'ai tiré!... Alors il m'a lâchée... Il est tombé... Son front a commencé à saigner...

Elle se tut... La voix haletante et glacée, en petites phrases hachées, elle avait jeté cette résurrection de l'heure affreuse.

— Malheureuse enfant ! murmura le prêtre.

— Je vous fais horreur, n'est-ce pas?

— Horreur?... Non, je vous plains... oh! de toute mon âme.

Le jeune visage eut une expression d'indicible souffrance :

— Oh! oui, vous pouvez me plaindre!... Je ne crois pas que beaucoup de créatures puissent endurer plus que je n'endure, que je n'ai enduré...

Les yeux graves du prêtre étaient pleins de compassion.

— Pauvre, pauvre petite!... Non, vous ne me faites pas horreur, parce que je suis certain que votre acte a été un coup de folie dont ensuite vous avez dû avoir tant de remords... de regret...

Elle secoua la tête :

— Mon Père, vous me jugez autre que je ne suis. Non, je n'ai pas eu de remords... mais, au contraire, une joie horrible d'être délivrée... Depuis tant de jours, je voulais notre divorce... Mais il s'y refusait, me raillant, me répétant que j'étais son bien, sa prisonnière qu'il ne lui plaisait pas d'abandonner...

— Il vous aimait...

— Il aimait mon corps! fit-elle durement... L'instrument de plaisir que j'étais pour lui!... Et justement parce que je sentais qu'il me dépravait, qu'il voulait m'amener à son niveau, j'en étais venue à le haïr... Si vous saviez quelle terreur j'avais de son amour qui me salissait... Si vous saviez, Père, vous comprendriez le mouvement irré-

fléchi qui m'a jetée contre lui, dans une révolte de tout mon être de femme...

Elle s'arrêta un peu, abattue sous le choc de tous les souvenirs réveillés.

Et le prêtre dit lentement :

— Oui... oui... je comprends...

Déjà, elle reprenait, comme si, la digue brisée, le flot de sa pensée s'échappait irrésistible :

— — Michel, lui, sait un peu ce que j'ai souffert... Il a bien fallu lui expliquer... lui révéler bien des choses... pour le procès... Dans la mesure du possible, il a appris ce que j'avais dû supporter... Car nous avons eu des scènes... épouvantables avec... avec Olivier... parce que je me refusais à continuer le jeu immonde que vous ne pouvez jamais soupçonner...

— Pauvre, pauvre enfant !... fit-il encore.

Si habitué qu'il fût à entendre toute sorte d'aveux, celui-ci le bouleversait, éveillant en lui une impression de cauchemar... Était-ce dans la réalité qu'elle était une meurtrière, la frêle et charmante créature qu'avaient accueillie des amis très chers, qu'ils aimaient comme une des leurs, qui avait l'amour d'un être tel que Michel Corbiéry?...

Elle, écrasée, ne songeait même plus... Elle attendait son jugement, comme jadis dans la salle des assises.

Le Père reprit :

— Pourquoi venez-vous me dire tout cela aujourd'hui?

Elle releva un peu la tête.

— Pourquoi?... Parce qu'à cette heure, il me semble intolérable que Michel me croie ce que je ne suis pas !... Je ne puis plus supporter de l'avoir trompé en lui affirmant que j'étais innocente, d'avoir consenti à devenir sa femme alors qu'il ignorait que j'étais une criminelle, en somme !

Les traits tourmentés du prêtre étaient devenus sévères.

— Oh ! oui, tout cela est mal... bien mal ! Comment avez-vous pu accepter son nom d'homme d'honneur... son amour... toute sa vie... en lui taisant une vérité aussi grave !... Votre délicatesse, votre conscience, ne vous avaient donc pas crié que c'était une action abominable de surprendre ainsi sa confiance?... Si vous vouliez vous taire, c'était votre droit... Mais il fallait vous refuser à lui !

Elle eut un geste impérieux :

— Me refuser?... Je l'ai fait !... J'ai repoussé cet amour qui venait à moi, malgré moi. J'ai dit, répété, affirmé à Michel que je ne pouvais être sa femme... que j'avais derrière moi tout un passé... nécessairement !... que celui qui souhaiterait m'épouser devrait accepter d'ignorer...

— Et il a consenti?... Ah ! mon pauvre Michel !

comme il porte la peine de s'être laissé séduire par le seul charme humain...

Peut-être, absorbé par sa pensée, n'avait-il pas eu conscience qu'il parlait à haute voix ; car une expression de regret passa dans ses yeux, quand il vit s'altérer plus encore le visage de Vania.

— Père, moi-même, je lui ai rappelé que j'avais été élevée sans croyance... Je lui ai dit aussi que j'avais pour lui une reconnaissance... infinie ! de l'affection aussi... mais pas d'amour... Et cependant, il a continué à me supplier d'être à lui... Alors, malgré mon unique désir de demeurer libre désormais... malgré mon horreur du mariage... j'ai cédé... afin de m'acquitter envers lui, voyant combien je le rendrais heureux... lui qui m'a sauvée...

— Mais par quelle aberration, malheureuse enfant, n'avez-vous pas compris que vous commettiez un nouveau crime..., moral, cette fois, en surprenant ainsi la confiance d'un homme loyal !...

Elle eut un geste vague qui repoussait l'accusation.

— Le milieu où j'ai grandi m'avait donné une mentalité particulière...

— Et aujourd'hui, cette mentalité n'est plus la même ?

— Non ! fit-elle avec un tel accent d'angoisse qu'il posa sur elle un regard attentif. Non, ma mentalité a changé... pour mon malheur... et peut-

être pour le sien... Quelques mois, nous avons été si heureux !

En son cœur torturé, passait la vision des jours d'allégresse, comme de l'Eden à jamais fermé... Puis elle continua d'expliquer, la voix brisée :

— Seulement, avec le mariage, je suis entrée dans une atmosphère complètement nouvelle pour moi... J'ai connu des êtres dont j'ai bien vite pénétré la valeur morale... et qui ne pensaient ni ne jugeaient comme moi... J'ai vu ce qu'était Michel... Et peu à peu, ma conduite m'est apparue différente de ce que je l'avais considérée jus-qu' alors... J'ai entrevu le sentiment qu'il en aurait... J'ai compris aussi comment il qualifierait mes dénégations, au moment du procès... mon silence après... Et puis... et puis, j'ai perdu mon enfant...

La voix s'étouffa. D'un geste inconscient, elle tordait ses mains, tant la souffrance la broyait...

— Alors vous avez compris?...

— Alors j'ai compris que la justice voulait qu'elle me fût enlevée, puisque j'avais privé d'elle son père qui l'aimait autant que je le faisais moi-même... Dès la minute où elle avait été atteinte, j'avais eu l'horrible certitude que je la perdrais !...

— Vous avez senti la justice de ce Dieu auquel vous prétendez ne pas croire...

— Ce n'était pas ma volonté qui s'y refusait... Il me semblait impossible de croire...

— Vous parlez au passé... Aujourd'hui?...

— Aujourd'hui, comment ne serais-je pas convaincue qu'elle existe, cette puissance mystérieuse que vous appelez Dieu? Ce n'est pas le hasard qui a pu faire que je sois brisée dans mon bonheur parce que je n'y avais pas droit, ayant enlevé à un être la possibilité de jouir, lui aussi, de sa part de bonheur. Ce n'est pas le hasard qui m'a atteinte dans mon enfant, de façon à ce qu'elle n'existe plus pour moi, comme pour lui!

Il la contemplait avec une pitié profonde.

— Oui, ma pauvre enfant, tout cela, c'est la vérité... hélas!

— Je ne le sais que trop... J'ai tant réfléchi à toutes ces choses, depuis des semaines, dans ma douleur... Maintenant, mon Père, il me semble que je ne peux plus supporter de vivre avec ce mensonge entre Michel et moi!... J'ai soif de lui crier la vérité!...

— Oh!...

Le Père avait eu une exclamation de révolte.

— Lui crier la vérité! Pour vous, oui, ce serait une délivrance... Mais, pour lui, quelle épreuve épouvantable!...

C'était là ce qu'elle avait pensé tant de fois!... Elle leva sur lui son regard désespéré.

— Vous dites ce qui, jusqu'ici, m'a arrêtée... Oui, vraiment, je le crois, c'est pour lui que je me

tais, maintenant... Mais, le souvenir, c'est un cilice que je porte sur l'âme... Il me hante sans cesse. La nuit, j'ose à peine dormir, tant j'ai peur que, dans mon sommeil, des mots m'échappent qui révèlent la vérité à Michel... C'est tellement épouvantable de vivre ainsi, Père, que j'ai voulu mourir, il y a quelques jours... Une auto arrivait... Je suis allée au-devant... Mais quelqu'un qui passait m'a retenue... Et ce quelqu'un-là, il s'est trouvé que c'était Michel qui rentrait pour me retrouver !...

— Vous avez voulu mourir !... Mais ce suicide eût été un crime de plus ! ma pauvre petite fille...

— Au point où j'en suis, qu'importe un crime de plus !... D'ailleurs, maintenant, j'ai le sentiment... si fort !... que je n'ai pas le droit de continuer à vivre, puisque j'ai privé un être de la vie...

Il l'arrêta d'un geste large.

— Cela, mon enfant, Dieu seul peut le décider. Sombre, elle poursuivait :

— Michel m'a arraché la promesse que je vivrais... Mais alors, mon Père, il faut que vous m'aidiez à voir quel est mon devoir envers lui. Ou lui avouer la vérité... ou le quitter, disparaître de sa vie, essayer tout, pour qu'il m'oublie... Ce serait la fin pour moi... Car je l'aime avec tout ce qu'il peut y avoir de bon en moi !... Mais si vous jugez que je le dois, je le ferai... Moi, je ne peux plus réfléchir, chercher la vraie voie à suivre... Je

sais seulement que je veux que Michel n'endure pas une peine comme la mienne !

Elle se tut, épuisée. Cette fois, elle n'avait plus rien à dire... Elle avait mis à nu son âme suppliciée qui expiait largement... Et sans pensée, avec le calme tragique de ceux que rien ne peut plus atteindre parce qu'ils ont touché le fond d'un abîme de douleur, elle attendait l'arrêt qui allait tomber de la conscience de ce prêtre.

Machinal, son regard suivait, par la fenêtre entr'ouverte, le vol des hirondelles autour du clocher de Saint-Lambert, dans le ciel printanier... Un an plus tôt, c'était Cavalaire, la halte délicieuse où l'amour de Michel était venu la chercher ; où elle voyait rire Sonia, devenue plus forte et toute rose...

Et le regret de cette heure de joie lui déchira le cœur, si poignant que, sans qu'elle en eût conscience, un gémissement entr'ouvrit sa bouche...

Le prêtre tourna la tête vers elle. Lui non plus n'avait pas eu une parole. Il réfléchissait... si profondément !. Sans doute, devant son Dieu même, il cherchait où était le devoir pour Vania, car elle vit que ses yeux étaient arrêtés sur le crucifix suspendu devant le bureau.

De nouveau, elle allait être jugée comme là-bas, dans la salle du Palais. Mais, cette fois, par quelqu'un qui savait la vérité !

La suprême demande jaillit de sa bouche :

— Mon Père, faut-il dire à Michel ?

Encore un silence. Le prêtre continuait à songer. Un rayon de soleil, trouant la verdure, errait sur son large front pensif.

Enfin, lentement, il prononça, les yeux toujours arrêtés sur le Christ :

— Si cruel que soit l'aveu, pour vous, évidemment, ce serait aussi le bienfait d'une réhabilitation... Mais ce serait aussi la ruine de sa vie, à *lui*... Il souffrirait abominablement... Et si quelqu'un doit souffrir, c'est vous, la coupable ! A l'heure où vous étiez libre de décider en toute loyauté de votre avenir, vous avez choisi le silence... Aujourd'hui, en parlant, vous ne feriez que du mal à l'homme confiant qui vous a appelée à lui... En ma conscience, je trouve qu'il est trop tard pour avouer... du moins, à cette heure... Il me semble que votre expiation, c'est le silence qui maintenant vous crucifie... C'est de vivre avec votre terrible secret, avec l'inoubliable pensée des mensonges que vous avez faits à Michel... Avec le sentiment qu'ils ont dressé entre vous une barrière telle, qu'elle empêchera à jamais l'entière union de vos deux vies... Qu'ils vous obligeront à porter le souci constant de ne pas vous trahir, afin de ne pas causer le malheur d'un être qui ne vous a fait que du bien...

Elle murmura, car il s'arrêtait :

— Soit... je me tairai... J'essayerai...

— Il le *faut*, insista-t-il avec une autorité grave.

Vous avez montré de quelle énergie vous êtes capable... Usez encore de cette énergie puisque, je vous le répète, il le faut pour le bonheur de celui qui vous est cher... Vous, pour payer votre dette, vous accepterez sans murmure, les peines, les difficultés, toutes les épreuves qui pourront encore s'abattre sur vous. Et puis, vous serez sincère en tout ; d'autant plus scrupuleuse sur ce point, que le mensonge a été votre faute capitale... — plus grave encore, à mon sens, que l'acte même qui en a été la source... Car cet acte était tout impulsif, votre volonté consciente en a été absente... Mais elle ne l'a pas été dans votre mensonge.

— Mon Père, là, mon Père, je n'ai pas réfléchi... du moins à la première heure... D'instinct, j'ai voulu sauver ma liberté... mon avenir...

— Oui... oui... Maintenant, ma chère fille, il faut faire pour le mieux... Accomplir le plus de bien qu'il vous sera possible... pour *racheter*... puisque *réparer*, vous ne le pouvez pas !... Nous sommes les éternels prisonniers de certains de nos actes... Et c'est pourquoi ils sont si graves !... C'est tout ce que je peux vous dire à l'heure présente ma pauvre petite... Si les circonstances se modifient, si vous avez besoin d'aide, pour votre cœur

ou votre pensée, venez me trouver en pleine confiance... De toute mon âme, je vous plains et je prierai pour vous... Puisse ma bénédiction vous aider un peu !

Elle ne répondit pas. Elle avait voilé son visage de ses mains ; sa tête s'était penchée et il ne voyait plus que les cheveux d'or pâle, à demi cachés sous le crêpe du voile. Ce ne fut que quelques secondes... D'un geste résolu, elle se redressa et alors elle se leva. Ses yeux avaient une expression si profonde qu'on eût dit que la lumière qui les éclairait venait de l'âme même... Sur la bouche, errait l'ombre du sourire qui, spontanément, lui donnait les cœurs.

Mais ce sourire, aujourd'hui, était aussi poignant qu'un sanglot.

— Merci, mon Père, d'avoir été bon ! Merci pour Michel... Merci pour moi à qui vous avez, je crois, donné la force de vivre. Quand je sentirai que mon courage défaille, je viendrai à vous, puisque vous me le permettez... Merci.

Elle lui tendait la main.

Pour un moment peut-être, un étrange calme était en elle... Peut-être, parce qu'elle n'était plus seule à porter son secret...

CHAPITRE X

Le prêtre lui avait dit : « Soyez courageuse pour l'amour de celui qui vous est cher ! »

Et ces mots étaient devenus, pour elle, la source vive où elle puisait l'énergie de recommencer sa vie.

Maintenant, Michel retrouvait en elle la compagnie exquise qu'il avait connue aux premiers jours de son bonheur. Sans un retour sur elle-même, quand elle était avec lui, elle ne se permettait même pas une allusion à la disparition de l'enfant, qui mettait de la souffrance dans chacune de ses minutes. Elle se reprenait à mener avec lui l'existence qu'ils avaient aimée. Ils lisaient, travaillaient, sortaient ensemble. Elle ne se refusait plus à recevoir des intimes, les amis qu'il avait plaisir à voir.

D'ailleurs, il rendait son effort moins lourd, tant était délicate la tendresse dont il l'enveloppait, sentant à travers son silence, la détresse infinie dont elle gardait le secret.

Un jour, en rentrant, il la retrouva, pour la

première fois, devant son piano. A mi-voix, elle chantait une berceuse que Sonia lui demandait toujours. Et sur le seuil du salon, il s'arrêta ne voulant pas troubler l'émouvante communion entre la mère et l'enfant... Mais comme si elle eût, tout de suite, senti sa présence, elle tourna vers lui la tête, tandis qu'une courte flamme montait à ses joues blanches ; et elle murmura, comme malgré elle :

— J'avais soif de me donner, un instant, l'illusion qu'elle était là à m'écouter...

— Joue encore, mon amour. Pour moi, aussi !

Elle obéit. On eût dit que la musique, qu'elle avait tant aimée, berçait un peu son mal, lui apportait un fugitif apaisement.

Quand elle se tut, il attira contre sa poitrine la tête blonde et baisa les paupières lourdes des larmes qu'elle ne versait pas, les cheveux, le clair visage... Mais non pas les lèvres, car il sentait bien qu'elle ne voulait pas des baisers d'amour.

Et juin passa ainsi, doucement, pour lui qui espérait dans l'avenir pour rendre à Vania le goût de la vie qu'à cette heure, il sentait mort en elle...

Mme Corbiéry, toujours fragile, était allée s'installer à Marly ; et Michel avait exigé que Vania l'y suivit, allant chaque jour l'y retrouver.

Un jour qu'elle était venue l'attendre à la descente du train, elle fut saisie de l'expression précoc-

cupée qu'avaient ses traits tandis que, devant son wagon, il continuait à causer avec d'autres hommes, arrivés comme lui de Paris.

Et, dès qu'elle fut seule avec lui, elle interrogea avidement :

— Qu'as-tu ? mon Michel ; un ennui ?...

— Rien de personnel, chérie... Seulement, la politique devient... un peu inquiétante...

— La politique ?

Tout désormais lui était si indifférent qu'elle avait lu, sans y attacher sa pensée, le double meurtre de l'archiduc d'Autriche et de sa femme, les commentaires sur les conséquences qui en pouvaient découler.

— Qu'est-il donc survenu ? Michel.

— Mon Dieu, mon petit, les choses s'embrouillent entre l'Autriche et la Serbie. L'Allemagne et la Russie ont l'air disposées à se mêler au débat, ce qui le compliquerait.

— Alors ? Mickel.

Il hésitait un peu à poursuivre, craignant une émotion pour elle, maintenant si frêle. Il prit, dans les siennes, la main qui s'était posée sur son bras... Lentement, tous deux avançaient sur la petite route qui s'allongeait vers les champs et qui, dans la lumineuse fin de jour, embaumait la verdure, le foin coupé, les roses, épanouies follement dans les jardins...

Elle répéta :

— Alors... quoi?... Michel. Pourquoi ne me réponds-tu pas?... Qu'est-ce que cela peut nous faire, les démêlés de l'Autriche et de la Serbie?...

— Cela ne nous ferait naturellement rien si la Russie n'était l'alliée de la Serbie, l'Allemagne celle de l'Autriche... et nous...

— Nous?...

— Nous, celle de la Russie.

— Et, de toutes ces alliances, il pourrait résulter?...

— La guerre...

Le mot avait sonné étrangement devant ce paysage de bois, de jardins, de prairies, poudré d'or par le couchant. Des faneuses rentraient, et, dans l'air chaud, leurs voix, leurs rires vibraient, éclatants. Jusqu'à l'horizon, la forêt déployait le vert moiré de ses arbres, avec une splendeur paisible.

Vania avait eu un cri sourd.

— La guerre?... Oh! Michel! La guerre! La France aussi entrerait en guerre?... Mais toi, Michel, toi!... Tu n'es pas soldat!

— Chérie, quand éclate la guerre, tous les Français deviennent soldats.

— Oui, c'est vrai... je ne réfléchissais pas..., fit-elle la voix soudain frémissante.

Il serra la main qui tremblait; et ils firent quelques pas en silence.

Elle regardait vers le calme lointain de la forêt. La guerre!... Est-ce que cela aussi allait entrer pour elle dans l'expiation? Tout à coup, la même certitude d'un dénouement terrible qui l'avait étreinte dès la minute où elle avait vu Sonia souffrante, la même certitude s'abattait sur elle que cette guerre allait éclater, les séparant, elle et lui... peut-être pour jamais!

L'affreuse pensée traversa son cerveau comme un éclair... Mais elle se raidit pour la repousser avec un élan de révolte. Ne souffrait-elle pas assez pour que cette épouvantable épreuve lui fût épargnée?

Michel sentit le torrent d'angoisse qui passait sur elle. Et, avec une infinie tendresse, baisant la main soudain glacée, il dit :

— Mon aimée, il ne faut pas du tout, en ce moment, croire tout perdu! Nous sommes évidemment en des circonstances graves. Mais cette semaine appartient encore aux seuls diplomates. Il n'y a, semble-t-il, que l'Allemagne qui désire la guerre... Nous pouvons encore espérer que les autres puissances l'empêcheront... Vania chérie, vivons dans l'heure présente. Pensons, sentons que nous sommes l'un près de l'autre, tellement l'un à l'autre, que rien, n'est-ce pas, rien ne pourrait nous séparer; rien! même la distance...

Rien!... Il ne savait pas que quelques mots suf-

firaient pour mettre à jamais un abîme, sinon entre leurs deux existences, du moins entre leurs deux âmes... Et pourtant, si elle avait parlé, peut-être devant son aveu, il eût pardonné... Oui, mais, il n'oublierait pas... Le Père avait dit : « Pour lui, il faut vous taire ! »

Et simplement, elle murmura :

— Michel, je suis à toi, toute...

Ils arrivaient devant la grille où s'enroulaient des clématites qui retombaient en grappes souples. Le jardin, devant la blanche façade, à l'italienne, allongeait des allées ombreuses, parmi les massifs que l'été fleurissait.

Instinctivement, elle l'arrêta comme il allait tourner le bouton de la grille. Un cri jaillissait du plus profond de son cœur :

— Oh ! Michel, Michel, est-ce que jamais plus je ne serai donc heureuse !

Dans le chemin désert, il l'attira tout contre lui.

— Les tristes jours passeront, ma bien-aimée. Et tu seras alors d'autant plus heureuse que tu auras gagné ton bonheur... Hélas ! tout mon amour est impuissant à te le donner à cette heure !... Et cela me semble terriblement dur...

Du même accent brisé, elle murmura serrée contre lui :

— Michel, sans toi, je ne vivrais plus ! C'est mon viatique d'être ainsi aimée par toi !

— Alors, l'un et l'autre, sachant combien nous sommes unis, soyons braves, ma Vania... Veux-tu ne pas parler, devant maman, de ma préoccupation, au sujet de la guerre? Inutile de l'inquiéter à l'avance, si elle n'a pas fait les mêmes réflexions que moi...

Ils ne se trahirent pas ; et ainsi, ce fut encore une soirée d'intimité très douce, de causerie où vibrerait le rire frais de Monique, si joyeuse, que Vania interrogea, alors que toutes deux, elles marchaient un instant, sur la terrasse, après le dîner :

— Petite Monique, qu'est-il donc arrivé? Ou qui as-tu vu aujourd'hui?

— Seulement Mme de Bryone... et André qui est venu la chercher...

André de Bryone, l'ami d'enfance, grandi dans une propriété voisine, qui avait l'air de savoir mieux que personne ce que valait aujourd'hui sa petite compagne de jadis dans leurs jeux.

Vania, souvent déjà, l'avait remarqué ; et elle sourit. La jeune allégresse de Monique était, sur son cœur, un baume apaisant. C'était bon de voir une créature si purement joyeuse !

— Décidément, il est très en faveur près de toi, André de Bryone ! fit-elle avec une tendresse un peu malicieuse.

— Nous nous connaissons si bien et nous avons tant de souvenirs communs...

— ... que vous seriez bien disposés, n'est-ce pas, à en créer de nouveaux dans l'avenir... Dis?... chérie...

— Vania ! oh ! Vania ! qu'imagines-tu là ?

— Ce qui me paraît la vérité, la bonne vérité ! ma chère petite sœur.

Un silence... Et puis, dans la nuit où errait l'âme odorante de l'été, la voix jeune prononça soudain, avec une sorte de ferveur grave :

— J'espère que Dieu nous accordera le bonheur que nous désirons tous les deux !

Encore un léger silence. Et, changeant de ton, Monique finit allégrement :

— Par chance, mère et Mme de Bryone pensent comme nous !... Alors, ce me semble...

— Que vous pouvez espérer...

— Ce me semble aussi, Vania chérie. Et j'espère que nous aurons un ménage aussi exquis que le vôtre, à Michel et à toi ! Si tu savais combien de fois, vous m'avez fait commettre le péché d'envie !

Vania tressaillit... Comme elles étaient brèves, les minutes où il lui était permis d'oublier !

— Je suis pour lui une bien triste compagne ! Monique.

— Parce qu'en ce moment tu viens d'être si cruellement atteinte, ma chère, chère Vania. Mais, tout de même, tu es, pour lui, délicieuse !... Je me

demande si jamais, je saurai l'être autant pour André.

— Tu n'as qu'à être toi ! Monique, et André sera aussi bien partagé que tu peux le souhaiter...

— Vania, avec moi aussi, tu es adorable. Jamais je ne remercierai assez Michel de m'avoir donné une sœur comme toi. Ah ! que je voudrais donc trouver quelque chose qui te fasse du bien, un peu, au moins...

— Monique, aime-moi toujours, si tu le peux... quoi qu'il arrive... Et tu me feras du bien...

Sans qu'elle en eût conscience, l'accent de la jeune femme avait été si étrange que Monique, surprise, leva les yeux vers elle. Mais la nuit les enveloppait et elle ne distinguait que le délicat profil de Vania, tout blanc dans l'ombre, levé un peu vers le ciel limpide.

Du salon, Michel, resté près de sa mère, appela :

— Vania ! Monique ! où êtes-vous donc parties ?

— Tu t'ennuies de nous ?... C'est très aimable ! Voilà !... Nous voilà ! jeta Monique, rieuse.

Et elles revinrent vers la maison dont les portes-fenêtres découpaient dans la façade obscure de larges rectangles lumineux, ouverts sur le salon fleuri.

Toujours, Vania devait se souvenir de cette douce soirée où se mêlaient la musique et la cau-

serie... André de Bryone était revenu, en voisin, sous couvert d'un livre à apporter pour Vania ; et lui, Monique, et même Michel, avaient été si gais que Mme Corbiéry comme Vania elle-même avaient, un moment, subi l'influence fortifiante de cette animation jeune.

CHAPITRE XI

Mais les jours qui suivirent, la jeune femme vécut dans la fièvre d'inquiétude grandissante chez tous ceux dont la clairvoyance était en éveil.

Michel ne lui cachait rien. Comment, d'ailleurs, l'eût-il pu ? Tous les journaux parlaient ; et la pensée de Vania les interrogeait sans relâche. Réfléchissant ensuite, elle comprenait trop bien qu'une heure décisive approchait. Elle savait maintenant que le premier jour de la mobilisation, Michel partirait.

Le jeudi, elle avait dû aller à Paris pour des courses ; et, stupéfaite, elle avait aperçu de longues files s'allonger aux portes des fournisseurs de comestibles. Elle avait vu la monnaie devenir soudain introuvable, à ce point qu'il lui avait fallu regagner la gare à pied, n'ayant pu changer un billet de cent francs. Elle avait constaté un empressement anxieux autour des kiosques de journaux, à l'heure où paraissaient les éditions nouvelles ; et, au passage, elle avait surpris des mots, des commentaires qui révélaient que Paris, enfin distrait du scanda-

leux procès où sa curiosité se passionnait les jours précédents, ne regardait plus que l'horizon, envahi, d'heure en heure plus terriblement, par la menace d'un formidable orage.

Dans le wagon où Michel était venu la rejoindre, elle dévora les journaux que, lui aussi, parcourait avec une attention inquiète. Un instant, levant les yeux vers lui, elle le vit le front barré de ce pli qu'il avait aux heures de préoccupations graves, si sérieux que, tout bas, elle lui murmura, d'un accent de prière désespérée :

— Oh ! Michel, dis-moi que tout espoir n'est pas perdu !

Il eut un geste vague... Et elle comprit qu'il n'espérait plus.

Alors, tout à coup, son propre malheur recula devant l'épreuve présente qui s'abattait sur tous. Elle en sentait l'horreur, non pas seulement pour elle, à qui serait enlevé son dernier bien, mais pour toutes les autres créatures que la guerre allait broyer... Pour ceux qu'elle ne connaissait pas, autant que pour les êtres qui lui étaient chers... Pour Mme Corbiéry qui deviendrait une mère de douleur... Pour Monique, dont le jeune bonheur s'écroulait à son aube même...

Et nulle de ces créatures que l'avenir allait fatalement torturer, nulle ne pouvait rien. Les diplomates parlaient, discutaient... Et seuls, quelques

hommes, — leurs souverains, — décideraient, prenant l'effroyable responsabilité des ruines, des désastres, des morts que leur volonté provoquerait... Oh ! l'épouvantable chose !

Le vendredi passa. Puis vint l'aurore ensoleillée, sous la brume d'été, de ce 1^{er} août que des êtres de toute nation ne devaient jamais oublier.

Michel était parti, dès l'aube, en auto, pour Paris. Dans la matinée, arrivèrent les journaux apportant la foudroyante annonce de l'assassinat de Jaurès, et les derniers télégrammes sur les négociations encore en suspens. Sous les mots qui tentaient de prêcher un dernier espoir, s'accentuait la terrible certitude que, désormais, le sort en était jeté, la sanglante mêlée était proche... si proche !...

La voix brève et haletante, Vania lisait les feuilles à Mme Corbiéry. Puis elle laissa retomber le papier et la regardant, elle laissa échapper :

— Oh ! mère, mère, est-ce que vous ne croyez pas que maintenant la guerre est certaine ?

Tout bas, les paupières voilant ses yeux, une seconde, Mme Corbiéry dit :

— J'en ai peur... bien peur...

— Alors... Michel va partir?...

— Oui...

Vania passa la main sur son front. Mais elle n'eut ni une plainte ni même une exclamation. Elle avait appris à souffrir en silence. Ce danger

qu'allait courir Michel, c'était aussi l'expiation, pour elle... La séparation, d'abord... Et puis, après?... quoi?...

— Mère, je vais aller retrouver Michel à Paris !... savoir ce qu'il en est...

— Ma pauvre petite enfant, si la mobilisation est décidée, il va venir nous l'annoncer tout de suite... nous dire adieu...

— Oui, car il partira le premier jour, je le sais... Alors, vous comprenez, mère, que je ne veux pas perdre un seul des instants qui nous restent à passer ensemble !

— Et si vous vous croisez?... S'il revient pendant que tu vas le chercher à Paris?... Vania, le plus sage, c'est de l'attendre ici...

C'était vrai. Et Vania dut accepter, sans agir, la lourde et lente fuite des minutes qui ne lui apportait aucune révélation. Elle essaya de téléphoner. Mais Michel n'était pas chez lui. Attendre !... il fallait attendre... Et les heures continuèrent à s'égrener.

Monique, elle aussi, comprenait l'approche de la tragique épreuve. Courageuse, elle se taisait ; mais l'altération de son jeune visage parlait bien haut. Dans l'après-midi, elle sortit pour une course de charité auprès d'une femme malade.

Vania, incapable de s'occuper, vint s'asseoir dans le jardin, auprès de la chaise longue où Mme Cor-

biéry s'obligeait à tricoter pour distraire son attente. Il faisait bon sous les arbres, et la senteur fine d'un massif de verveine imprégnait l'air chaud. Était-il possible que la catastrophe imminente fût une réalité? — non pas un cauchemar dont le réveil allait venir...

De Michel, toujours rien.

Soudain, dans l'air paisible, une cloche tinta, la cloche de l'église qui se mettait à sonner.

Vania se dressa :

— Mère, vous entendez? Qu'est-ce que cela?... Pourquoi la cloche sonne-t-elle?

— C'est le tocsin...

— Le tocsin? répéta-t-elle, sans comprendre.

— Oui, le tocsin... C'est la guerre!

— Oh!...

Elles se regardaient avec la même angoisse en tout leur être. La cloche vibrait toujours, dans la brise d'été qui embaumait les fleurs.

— Ma pauvre petite Vania! fit Mme Corbiéry avec toute son âme, oubliant, comme toujours, sa propre peine..

Elle ne poursuivit pas. Un roulement d'auto grondait sur la route. Au détour d'une allée qui amenait de la maison, apparut le vieux valet de chambre, aussi pâle que Mme Corbiéry elle-même.

— Madame, M. Michel arrive!... On sonne le tocsin pour la mobilisation!

Vania s'était jetée vers la maison près de laquelle s'entendait, en effet, le roulement de l'auto.

Poudreux d'une course folle, Michel en descendait. Elle bondit vers lui, avec un cri désespéré.

— Michel !... Alors, c'est vrai?... Tu pars?...

Il inclina la tête ; et, sans un mot, l'enlaça. Ses lèvres cherchaient les lèvres décolorées. Elle resta blottie contre lui, le tenant étroitement comme si jamais elle ne pourrait le laisser aller. La voix brisée, elle murmurait follement :

— Michel, je ne veux pas que tu partes ! Ne me laisse pas !... Je n'ai plus que toi !...

Il dit, la voix assurdie, caressant ses cheveux :

— Chut ! Vania chérie... Ne dis pas de ces vaines paroles !... Tu sais bien qu'il faut cette séparation !... Où est maman ?

— Là, dans le jardin...

— Elle sait?...

— Le tocsin vient de nous apprendre...

— Je suis accouru lui dire adieu, à Monique aussi, — pauvre petite enfant !... — André part demain... Et puis, vite, je retourne à Paris, où je te remmène, mon cher, cher amour, égoïstement, pour t'avoir jusqu'à la fin...

— Toi, tu pars?... quand?...

Il eut une imperceptible hésitation :

— Je pars ce soir.

— Oh ! ce soir !

Elle ne dit rien de plus... Il fallait accepter... Ah ! oui, tout se paye... Mais comme elle payait cher !...

Sa voix devenue brève, Michel achevait :

— Veux-tu, chérie, te préparer vite?... Je n'ai qu'un instant à rester.

Péniblement, elle articula :

— Oui, tout de suite... Va trouver mère pendant ce temps.

Bientôt, elle fut prête. Pourtant, elle agissait ainsi que dans un rêve mauvais. Machinalement, ses lèvres répétaient les petites phrases terribles : « La guerre est déclarée ! Michel part ! » comme pour obliger son cerveau à y croire, alors qu'il s'y refusait encore. Et cependant déjà, tout son être se glaçait, dans la conscience de l'inutilité des plaintes, des révoltes, des pleurs... Le même calme tragique qui s'était abattu sur elle, près de Sonia mourante, ce même calme l'envahissait devant l'inexorable.

— Vania ! viens-tu ? appela Michel.

Elle se rapprocha de la fenêtre. Un regret intense la poignait qu'il ne remontât pas une dernière fois dans la chambre où tous deux venaient de vivre, peut-être, les dernières heures de leur chère intimité. L'impression la torturait qu'ils allaient connaître les suprêmes minutes d'une vie à deux qui jamais ne recommencerait ; et cette impression était si aiguë qu'elle mordit ses lèvres pour ne

pas laisser échapper un cri. De la fenêtre, se dominant, elle jeta simplement :

— Me voici, Michel, je descends tout de suite.

Elle l'aperçut auprès de sa mère. Il avait mis un genou dans le sable, à côté de la chaise longue, pour lui parler de plus près. Elle, aussi blanche qu'une créature morte, semblait lui répondre, la main posée autour de son cou, tandis qu'il penchait la tête vers elle.

Ah ! qu'ils paraissaient unis ! Entre eux, il n'y avait pas d'inavouable secret... Leurs deux âmes pouvaient, non pas seulement s'aimer, mais s'estimer avec une divine confiance !

Un frisson de jalousie crispa une seconde le cœur de Vania... Mais pourquoi être jalouse?... Telle que la destinée l'avait faite, à Michel elle était si infiniment chère !

Un instant, elle demeura considérant cette mère et ce fils qui, de la même âme, courageuse, soumise à une volonté supérieure, acceptaient l'épreuve...

Elle vit la main de Mme Corbiéry tracer une croix sur le front de son fils, du geste de bénédiction avec lequel, jadis, elle protégeait son sommeil d'enfant. Puis, il se releva et répéta :

— Vania ! ma Vania ! vite !

Elle descendit en hâte. Monique maintenant était là, très vaillante elle aussi, mais avec une pauvre petite figure douloureuse...

Et l'auto les emporta, tous les deux, à une allure telle, qu'ils ne pouvaient se parler ; car lui était tout occupé à diriger la voiture sur les routes soudain encombrées. Ils entrèrent dans Paris dont l'aspect déjà était tout autre. Peu ou point de voitures. Un fourmillement d'uniformes. Sur les murailles, de larges affiches blanches s'appliquaient, devant lesquelles stationnait une foule silencieuse où des femmes pleuraient. D'enthousiastes acclamations saluaient des soldats qui passaient, chargés de leur bagage de campagne, se dirigeant vers quelque gare...

La même ardeur, grave et fervente, pénétrait tous ces êtres ; si terrible fût l'épreuve. Et Vania sentait qu'elle aussi, malgré sa révolte, acceptait le sacrifice demandé, parce qu'elle aimait le pays de Michel, devenu le sien, qu'il fallait défendre et dont elle voulait impérieusement le triomphe...

L'auto s'arrêta. Ils étaient arrivés. Ensemble, ils entrèrent dans le grand appartement, désert maintenant, tout parfumé encore de leur court bonheur, dans la chambre où ils avaient connu des ivresses dont le souvenir restait attaché à chacune des fibres de leur être...

Sur la cheminée, se fanaient des roses qu'elle y avait laissées l'avant-veille. D'un geste presque violent, il l'attira, baisa les cheveux, le visage, les lèvres qui, éperdument, s'attachaient aux siennes.

Puis, résolu, il s'écarta et dit, d'un ton rapide :

— Veux-tu, ma Vania, faire préparer la cantine? Voici la liste des objets à prendre. Moi, je dois mettre en ordre beaucoup de papiers... et j'ai si peu de temps !

Elle eut un cri de prière :

— Oh ! Michel ! est-ce que nous n'aurons pas encore quelques moments pour nous !

— C'est parce que je veux en avoir que je me hâte tant ! et que je te presse, ma bien-aimée... Je pars à huit heures... Cela va venir si vite... Faisons d'abord tout ce qu'il faut, sans perdre une minute...

« Ce qu'il faut !... » C'était lui, ces quelques mots... Toujours, il faisait ce qu'il jugeait devoir faire... Et puis, son bonheur, à lui, venait ensuite, si possible...

Jamais elle ne sut comment elle avait réellement vécu les dernières heures de ce tragique après-midi. Michel éloigné d'elle, il semblait qu'elle ne fût plus qu'une machine sans âme qui agissait pour obéir à une impulsion donnée.

Et une à une, les minutes fuyaient inexorables, rapprochant le terrible instant de l'adieu... Il était six heures. Encore une fois, Vania entra dans le cabinet de travail où Michel avait écrit, rangé, classé sans relâche.

— Michel, tout est prêt pour toi... Vais-je enfin t'avoir un peu?...

Une supplication désespérée tremblait dans sa voix.

Il eut un geste d'appel et se leva, jetant, la voix brève :

— Tout est fini... Vois-tu, ici, mon aimée, ce sont tous les renseignements dont tu pourrais avoir besoin en mon absence, les actes, les titres...

Mais elle ne l'écoutait pas ; ou, du moins, les mots arrivaient à son oreille dépourvus de sens. Il s'en aperçut et n'insista pas. Repoussant les papiers, il dit :

— Viens, mon adorée... Oublions un instant...

D'un bond, elle fut près de lui. Il l'attira sur le large divan, contre lui, si étroitement enveloppée qu'il sentait tous les battements de son cœur, hâlant de souffrance...

Alors, pendant quelques minutes divines, ils oublièrent, comme tous deux, impérieusement, le voulaient... Lui, ne savait plus qu'une chose, elle était dans ses bras, passionnément tendre, à lui tout entière... Elle, n'avait plus que le sentiment unique de la présence chère, si absolu que l'avenir cessait d'exister...

Mais, brutalement, des clameurs les arrachèrent au rêve enivrant. Sous les fenêtres, une troupe passait, hurlant la *Marseillaise*.

Il se redressa, et elle releva la tête, leurs pru-

nelles flambaient, ardentes et graves. Jusqu'au fond de l'âme, ils s'unissaient encore, et, peut-être, jamais ils n'avaient été plus profondément l'un à l'autre.

— Vania, comme j'ai été heureux par toi!... Jamais, mon amour, je ne te remercierai assez d'avoir bien voulu te donner!... J'ai eu, grâce à toi, ma part de bonheur, si complète que... quoi qu'il arrive, je n'aurai pas le droit de me plaindre!

Le cœur broyé, elle l'écoutait, pensant :

— S'il savait!... oh! s'il savait...

Tout à coup, dans l'horreur de sa conviction qu'il ne reviendrait pas, elle éprouvait une révolte de le laisser partir sans lui avoir fait l'aveu qui frémissait sur ses lèvres... Pourtant, ce n'était pas l'heure de lui apporter pareille souffrance... A elle de supporter l'humiliation de lui mentir jusque dans ces terribles minutes.

Il continuait :

— Dis-moi, Vania chérie, que tu ne regrettes plus de m'avoir sacrifié ta chère liberté?...

Tout bas, elle murmura :

— J'ai eu, par toi, Michel, un bonheur tel que je ne pensais pas qu'il pût en exister un pareil... C'était si bon de t'estimer autant que je t'admirais... que je t'adorais...

Il mit sous ses lèvres les mains qui tremblaient dans les siennes, tandis qu'elle achevait :

— ... Maintenant, pour moi, tout est fini... Je n'ai plus d'enfant... Et tu pars !

— Mais, pourquoi ne pas espérer que je reviendrai, comme tant d'autres ?

Et il eut un sourire presque pareil à ceux des jours de joie.

— ... Comme tu me condamnes vite à disparaître ! cruelle petite Vania... Moi, je compte bien revenir et recommencer notre précieuse vie... Alors, Vania, n'est-ce pas, nous serons..., non pas plus heureux encore, cela, je crois, ce serait impossible ! mais plus complètement unis... Tu ne te montreras plus autant, une chère petite tour d'ivoire.

La tête appuyée sur l'épaule de Michel, elle dit, fermant ses yeux sans larmes :

— Michel, j'ai été pour toi ce que je pouvais être... Laisse passer le temps...

— Oui, bien-aimée... Laissons-le passer, en espérant toujours... malgré tout !... O mon incrédule petite Vania, pour l'amour de moi, tu feras aussi un acte de foi, tu prieras pour que nous retrouvions notre bonheur !

— Michel, je ne suis plus incrédule !... Je prierai comme tu me le demandes... J'ai tant souffert que ton Dieu, il me semble, ne rejettera pas mes supplications !

Cette fois, elle le regardait ; et, dans les yeux attachés sur les siens, elle lut l'infinie joie qu'elle

venait de lui apporter par cet aveu dont il sentait la sincérité.

— Ma Vania !... Alors, avec moi, tu peux le dire : « A la grâce de Dieu ! » N'est-ce pas, Mienne chérie, pendant les cruels jours qui approchent, nous ferons tout ce que nous devons, largement, sans égoïsme... Et puis, nous accepterons... ce qu'il faudra accepter ! du même cœur et de la même volonté... Ainsi, même séparés, nous serons *un* ! Ma Vania, je te confie mère et Monique...

— Oui, Michel...

Mais elle ne continua pas. Discrètement, un domestique annonçait, derrière la porte close :

— Madame est servie. Il est l'heure !

C'est vrai, le temps avait fui ; et la vie continuait dans la monotone régularité des actes quotidiens.

Ils prirent ce dernier repas — en apparence tout pareil aux autres — très rapidement, car les minutes étaient comptées ; et ils causaient de choses étrangères à la souffrance qui les meurtrissait, celle de leur séparation.

Mais l'assiette de Vania demeurait vide ; et ses yeux ne quittaient point le visage de Michel dont l'uniforme accentuait la virilité, les traits devenus presque durs sous la tension de son énergie. Une flamme nouvelle luisait dans son regard vif et profond.

Lui aussi, tout en parlant, ne cessait de la contempler, comme si, en ses prunelles, pouvait ainsi s'imprimer l'image de la figure charmante.

Mais il montrait une telle animation — presque joyeuse, — une telle liberté d'esprit qu'elle eut un cri de reproche :

— Oh ! Michel, comment peux-tu être gai ? On dirait que tu es ravi d'être soldat !

Il eut encore une fois un sourire lumineux :

— Mon aimée, s'il n'y avait pas toi, mère, ma petite Monique, ma joie serait sans mélange d'être de ceux qui vont se battre pour la bienheureuse revanche. Il y a si longtemps que je souhaitais ce moment ! Pour nous autres hommes, il est si bon !... si beau !...

La voix vibrait d'une telle enthousiaste conviction qu'elle comprit ; il n'avait pas un regret pour tous les sacrifices qui pourraient lui être demandés afin que la victoire fût atteinte... Son avenir peut-être brisé, sa santé, sa vie, il avait tout de suite accepté de donner tout... D'ailleurs, qu'étaient pour lui ces renoncements, auprès de celui de la quitter?...

Il se levait de table, pressé par l'heure. Elle l'imita. Leur vie de bonheur était close... Pour combien de temps?...

Il dit, l'accent soudain changé :

— Maintenant, il faut nous quitter ! ma bien-aimée.

— Pas encore ! Michel... Oh ! non... Je vais te conduire...

— Mais tu seras seule pour revenir !...

Il hésitait, maîtrisant son impérieux désir qu'elle vint. Elle haussa les épaules :

— Oh ! après... quand tu m'auras quittée...

Et ils partirent dans cette même auto qui, tant de fois, les avait ainsi emmenés le soir, durant leur vie mondaine. Que c'était déjà loin, ce temps-là !

Le crépuscule d'été assombrissait les rues où déambulait une foule fiévreuse qui continuait d'acclamer au passage les soldats en route vers les gares.

Des lumières s'allumaient, ainsi que chaque soir... — comme si ce soir n'était pas différent des autres...

Elle, Vania, serrée contre Michel dans l'ombre de la voiture, ne parlait pas, absorbée par l'unique sensation de sa présence, inexorablement fugitive, écoutant le son de la voix que, dans quelques minutes, elle n'entendrait plus, autant que les mots dont il essayait encore de bercer sa peine. Et puis, par instants, leurs lèvres se reprenaient avec une avidité insatiable.

L'auto s'arrêta devant la gare.

Une véritable cohue encombrait l'entrée, maintenue à grand'peine par les factionnaires qui ne laissaient pénétrer que ceux qui partaient pour le front... Il y avait sur ce seuil des femmes qui sanglotaient, tenant des petits effarés ou curieux...

C'était bien la fin, cette fois... Il fallait se séparer. La minute atroce était venue comme les autres...

Michel sauta à terre. Elle allait le suivre. Il l'arrêta :

— Non, mon amour, reste là... Nous ne serions plus l'un à l'autre dans cette foule!... Quittons-nous ici...

— Oh! Michel... est-ce que c'est possible!...

Ses doigts se crispaient sur l'épaule de Michel. Dans la solitude de cette voiture, il l'enlaça avec une sorte de violence désespérée, sans un mot.

Elle murmura :

— Michel! mon Michel!... mon adoré Michel!

Puis, tout bas, elle finit :

— Pardon!... ah! pardon...

Mais il n'entendit pas... Avec toute sa volonté, presque brutalement, il s'arrachait à elle...

De ses yeux, sans larme, elle le suivait, broyée par l'impression affreuse que pour la dernière fois, — peut-être — elle le voyait.

Sur le seuil, une seconde, il s'arrêta et, se détournant, il la regarda, lui sourit encore...

Puis, lui aussi fut emporté par le flot qui roulait vers la guerre.

Elle était seule.

CHAPITRE XII

L'ambulance était bien près du front, à peine une dizaine de kilomètres l'en séparaient. Sans doute, la lutte se rapprochait encore, car le grondement s'entendait plus fort, du canon qui, à l'aube, avait recommencé à tonner. Des obus venaient même écraser le sol de la plaine qui s'allongeait devant les baraquements du poste de secours, en dehors du village, — un humble village lorrain que la guerre avait ruiné...

Mais, pour un instant, du moins, Vania ne prenait point garde à ce nouveau déchaînement de la lutte. Debout près de la fenêtre, dans un coin de la longue salle où s'alignaient les lits de souffrance, elle « dévorait » une lettre de Michel qui, enfin, venait de la rejoindre, après de longs jours d'un silence affolant.

Il était au repos pour quelques fugitifs moments ; et d'avoir cette certitude, la joie rosait le visage de Vania, tout blanc dans la blancheur du voile d'infirmière.

Cela faisait maintenant plus de six mois qu'ils

étaient séparés. Il y avait eu d'abord l'affreuse période première, où les nouvelles étaient tout ensemble très rares et très irrégulières ; l'horreur des premières batailles, de la retraite après Charleroi, puis le glorieux arrêt de la Marne... Et jus- qu'ici, Michel avait traversé, sans la moindre blessure, de furieux combats dans lesquels cependant il se battait avec une fougue insouciant de danger.

Elle, dès les premiers jours, s'était enrôlée dans les infirmières. Mais quand elle avait vu Paris sauvé, ne craignant plus d'y laisser Mme Corbiéry et Monique, entrée, elle aussi, dans une ambulance, elle avait supplié sa belle-mère de la laisser partir pour un poste de secours, près du front où les infirmières manquaient. A Paris, l'inquiétude lui devenait intolérable. Il lui fallait, dans la mesure du possible, partager un peu le péril de son mari. Et devant l'ardente fermeté de son désir, Mme Corbiéry avait dû céder, puisque Michel permettait ce départ, dans l'espoir qu'une vie nouvelle, frôlée par le danger, l'arrachant à sa peine, agirait sur elle comme un baume violent qui, peu à peu, amènerait sa guérison morale.

Et vraiment, depuis qu'elle se dépensait avec une prodigalité de toutes les minutes, elle avait presque retrouvé la sérénité de jadis, quand elle était sans regret de son acte, estimé légitime, sans remords de n'avoir pas révélé la vérité à Michel.

Elle s'était promis qu'en la mesure du possible, elle rachèterait ; et elle le faisait, — follement ! eût dit le prêtre qui savait.

Mais personne ne la voyait à l'œuvre que des étrangers qui ignoraient, et qui, tous, subissaient son charme, admiratifs devant son courage tranquille et souriant, son souci de prendre toujours pour elle les besognes les plus dures, les plus difficiles. Nul ne pouvait soupçonner comme ses efforts pour le rachat lui semblaient vivifiants... Avec quelle humble confiance, maintenant, elle osait penser au Dieu de Michel, à sa petite bien-aimée — même à celui qu'elle avait tué, pour qui aussi, elle expiait...

Dans la lettre qu'elle parcourait en hâte, elle avait trouvé une petite « photo » que son regard enveloppait d'une joie frémissante, l'image de Michel prise, dans un paysage dévasté, par un camarade, au seuil de sa *cagna*. Il avait raison, cette vie dure lui était singulièrement favorable. Un peu maigri peut-être, mais nullement vieilli, une belle apparence de robustesse nerveuse, une expression résolue et gaie, un air d'insouciance brave.

— Oh ! mon Michel !... mon Michel ! quand te retrouverai-je?... murmura-t-elle avec une sorte de ferveur passionnée. Et elle finit la lettre qui était bien celle de l'homme que son amour venait de contempler avidement.

Une lettre vaillante, infiniment tendre pour elle qu'il mêlait à sa vie, lui en disant les détails tristes, même tragiques, pittoresques, drôles, sachant bien que tout, de lui, l'intéressait. Tout d'abord, il lui annonçait son consentement au mariage immédiat de Monique, avec André de Bryone, grièvement blessé, qu'elle voulait avoir le droit de soigner, sans le quitter. Puis, il lui parlait de ses hommes, avec lesquels il vivait en frère aîné qui soutient, dirige, compatit, partageant toutes leurs misères et leurs dangers. Il disait encore ses impressions sur des paysages d'hiver, sa joie d'avoir pu faire venir quelques livres, même une *Revue des Deux Mondes*... Alertement, il lui racontait un petit concert organisé, pendant ces quelques jours à l'arrière, par un camarade, mélomane fanatique, dans une grange voisine des étables ; si bien que les chanteurs trouvaient par instant, pour écho, le mugissement d'une vache.

Mais sous cette verve, quel mâle regret, toujours aussi aigu, elle lui sentait de leur séparation dont il ne pouvait prévoir la fin.

Pour quelques minutes, elle était loin de la longue salle où bourdonnait un confus murmure de plaintes ; car dans cette ambulance-là, voisine du front, il y avait les blessés trop gravement atteints pour être tout de suite évacués vers les hôpitaux de l'intérieur.

Un formidable éclatement la rejeta dans la réalité avec une soudaineté brutale. Un obus venait d'éclater, bien près, sans doute, du baraquement.

Elle releva sa tête penchée sur la chère lettre. Une petite infirmière, un peu pâlie, accourait vers elle.

— L'ordre d'évacuation est donné. Nous allons évidemment être bombardés !

Vite, Vania replia la chère lettre et la glissa, avec le portrait, dans le petit portefeuille dont elle ne se séparait jamais.

— Évacués !... soit... Mais nous avons des blessés qui ne peuvent être transportés...

— On emmènera les autres, tout au moins les plus valides, ceux qui peuvent supporter le mouvement...

— Oui...

Elle allait retrouver l'infirmière-major, une vieille femme très calme, énergique et résolue.

Encore une fois, le tragique éclatement fit trembler les vitres. Sur leur couchette, les malheureux s'agitaient.

Vania s'approcha, et avec son délicieux sourire, elle s'avança au milieu de la file des lits.

— Ne vous inquiétez pas, vous allez partir... Tout se prépare... Soyez calmes pour bien supporter le voyage...

Quelques-uns sentaient trop bien que ce voyage,

ils étaient incapables de l'entreprendre... Il y en eut un qui gémit :

— Je mourrai en route !... Et puis, ça fait si mal de bouger !

Vania mit sa main fraîche sur le front moite d'une sueur d'agonie.

— Aussi, vous ne bougerez pas... avant quelques jours !... Nous continuerons à vous soigner ici.

— Vous restez ? vous ?... madame...

— Oui, fit-elle de sa voix douce et chaude. Sœur Claire et moi, nous garderons ceux qui ne doivent pas compromettre leur guérison en remuant... Nous allons vous mettre à l'abri de notre mieux... Ne vous tourmentez pas !

Le misérable avait fermé les yeux, les traits soudain détendus, comme si c'eût été pour lui la sécurité même, que cette infirmière-là restât.

Aussitôt, la bienheureuse nouvelle circula. Mme Vania restait avec la vieille sœur Claire ; et une confiance instinctive berça la souffrance des malheureux qu'on ne pouvait emmener.

Pour les autres, en hâte, s'organisait le départ ; car, de toute évidence, dans quelques heures, le poste se trouverait pris sous le feu de la bataille.

L'infirmière-major, si ferme fût-elle, avait eu cependant une seconde d'hésitation, avant de répondre à Vania, qui s'offrait pour demeurer :

— Vous savez, mon enfant, que le poste va être

très exposé?... Vous vous sentez l'énergie d'y rester?... Moi, je ne peux, malheureusement, le faire... Il faut que j'aie installé plus loin tous ces pauvres garçons.

Un grave sourire passa sur la bouche de Vania.

— Ne craignez rien !... J'ai toujours l'énergie qu'il faut avoir...

— Mais... votre mari...

— Mon mari dirait que je fais bien, interrompit-elle simplement.

La vieille femme posa sa main sur l'épaule de Vania.

— Alors, ma petite fille, restez... Et que Dieu vous bénisse... Dès que vous le jugerez possible, partez vite avec vos blessés...

Vania inclina la tête... Et, entre elles, ce fut tout. Elles s'étaient comprises. Alors, ce fut la fièvre des préparatifs faits en hâte, le transport si difficile sur les brancards, dans les wagonnets, les charrettes, les autos dont l'ambulance pouvait disposer. Un arrêt se produisait dans le bombardement, il fallait en profiter...

Quand commença de décliner ce jour maussade de février, le douloureux convoi était déjà loin du poste autour duquel les obus recommençaient à s'abattre.

Cependant une sorte de calme enveloppait la longue salle où seuls étaient demeurés une douzaine

de malheureux, la plupart trop atteints, ou souffrant trop, pour avoir la conscience nette du danger qui s'aggravait d'instant en instant. Leurs regards de suppliciés suivaient, vagues ou brûlants de fièvre, tous les mouvements de Vania et de sœur Claire qui circulaient parmi les lits, accomplissant leur besogne quotidienne comme si le soir qui venait eût été pareil à tous les autres. Le bruit du canon devenait si violent qu'il semblait que la bataille fût engagée là, tout près de l'humble baraquement où livraient leur dernier combat des êtres que la guerre avait broyés.

Un nouvel obus éclata tout proche avec un bruit si formidable, un tel éclat de flamme que Vania et sœur Claire ensemble levèrent la tête, une même pensée dans le regard.

— Rien à faire qu'à attendre...

Car dans ce poste improvisé, il n'y avait pas de cave où pussent être abrités les malheureux autour desquels la Mort rôdait.

Instinctivement, comme sur une amulette sacrée, Vania posa la main sur le petit portefeuille où elle avait glissé la chère causerie de Michel, — près d'une lettre qui, sur l'enveloppe, portait ces mots écrits par elle : « Pour remettre, après la guerre, à mon mari, si je suis tuée. »

Ah ! cette lettre, vraiment, elle en savait par cœur tous les termes, tant ils étaient le cri même

de son être ! Elle l'avait écrite la nuit qui avait précédé son départ pour le poste du front où elle savait que quelque obus, les projectiles d'un *taube* pouvaient l'atteindre, elle aussi, comme tant d'autres. La lettre disait :

« Michel, mon Michel, je t'adore ! Je te le murmure encore de toute mon âme, du fond de la tombe où je suis enfouie... car si tu lis ces lignes c'est que Dieu aura décidé que je ne devais plus vivre...

« Je t'adore... Ton amour a été pour moi une révélation divine, de laquelle je te bénis, mon bien-aimé. Michel, écoute... et puisque je ne suis plus, ne me maudis pas... Pardonne-moi !... Mon Michel, je n'ai pas cherché la mort ; mais, à l'avance, je l'avais acceptée pour expier...

« Toi qui es la loyauté même, que vas-tu penser?... Michel, du premier jour où je t'ai vu, je t'ai trompé... Écoute... Je m'agenouille près de toi... je cache ma tête sur ton épaule, comme tant de fois, je l'ai souhaité... et je te murmure enfin... enfin !... la vérité... Michel, c'était vrai... j'ai tué !... J'ai tué pour me défendre contre un misérable amour...

« Le Père Cyriane te racontera... Je lui ai tout dit...

« Mais l'acte accompli, je n'ai pas eu de remords...

Je n'ai vu que ma liberté retrouvée, à un prix si cher ! que j'étais prête à tout pour la garder... Et afin que tu me défendes avec plus de force, je ne t'ai pas avoué la vérité...

« De quoi je me sens coupable, par-dessus tout, mon bien-aimé, c'est de t'avoir épousé, ayant ainsi du sang sur la main que je te donnais...

« Ma seule excuse, Michel, c'est qu'alors je jugeais tout autrement qu'à cette heure. J'estimais qu'il avait fallu me défendre contre *lui*... Je t'avais averti que mon passé enfermait des secrets — celui-là surtout — que tu ne devrais pas me demander...

« Et sans scrupule, je suis venue à toi, mon Michel, me jugeant avec la conscience que m'avait donnée mon éducation... Et puis, j'ai vécu près de toi... Et, sous l'influence de ta pensée, de ton âme, aussi, de ton milieu, ma propre pensée, peu à peu, s'est sourdement transformée... Ainsi, j'ai pris, de mon acte, une conception que je n'avais pas et qui me rendait intolérable de l'avoir entre nous, cet acte maudit !

« Ensuite, ma Sonia m'a été enlevée... J'avais tué le père, l'enfant ne devait pas me rester ! C'était juste !... Et pourtant, je me suis révoltée d'abord... Et puis, j'ai compris... De ce jour-là, j'ai tâché d'accepter...

« J'ai essayé, Michel, de porter seule mon far-

deau sans te crier une vérité qui, je le savais, arracherait tout bonheur de ta vie.

« Mon bien-aimé, *pour toi*, je me suis appliquée à taire l'aveu qui, désormais, me brûlait les lèvres... Mais il me hantait...

« Tu as trouvé que je changeais, Michel. C'était si terrible de vivre avec cette obsession qu'il fallait arriver à te cacher... Que de nuits, j'ai passées ainsi près de toi, mon cher aimé, ayant peur que, dans le sommeil, je ne te livre mon effroyable secret...

« Oh ! ce secret ! comme il m'eût semblé une délivrance de te le confier, ce soir affreux de la mobilisation, avant que nous nous séparions... Mais, en ces minutes dernières, je me suis rappelé les paroles du Père, « *que seule, je devais souffrir* ». J'ai pensé que c'était déjà assez pour toi, le déchirement de notre séparation.

« J'ai eu peur aussi, Michel, que tu ne prennes, en même temps que le mépris, l'horreur de moi... Que... que tu ne cherches la *fin*... du moins, que tu ne te défendes pas, pour ne plus vivre près de moi...

« Alors, je me suis tue encore...

« Mais maintenant que la Mort peut me prendre, moi aussi, je ne veux pas m'en aller sans avoir réparé ma trahison. Michel, il faudra que tu saches, si je ne suis plus là !...

« Le Père m'a défendu de me tuer... Tu m'avais arraché la promesse de rester près de toi... Alors

j'ai vécu... bien qu'estimant que je n'en avais pas le droit, moi qui ai enlevé l'existence à un être... Mais si, dans l'horrible tourmente dont je suis enveloppée, la Mort s'abat sur moi, alors je penserai, en cette minute-là, que ton Dieu a jugé que, seulement ainsi, je pouvais payer ma dette de sang... Et j'accepte à l'avance mon sort, pour réparer, comme maintenant, dans ma conscience, je sens que je dois le faire. C'est justice.

« Adieu, Michel ; et merci de tout le bien que tu m'as fait, de ton amour qui m'a donné, mon cher bien-aimé, l'âme que tu croyais trouver en moi quand, si généreusement, tu m'as appelée à toi...

« Adieu, mon Michel, mon mari. Et pardon encore de t'avoir trompé !... d'être venue à toi, tachée du sang versé... Ne maudis pas mon souvenir... J'ai tant de souffrance de te quitter ! Laisse-moi m'en aller, mon cœur contre le tien, te donnant une dernière fois mes lèvres pour mourir sous ton baiser...

« Ta VANIA, à jamais. »

.....
Le danger qui jusqu'alors l'avait seulement frôlée, allait-elle encore y échapper, pendant la terrible soirée qui commençait?...

Elle ne se le demandait même pas, tant, peu à peu, elle s'était rendue prête à tout.

Soudain, elle murmura à sœur Claire :

— Il me semble que j'entends le ronflement d'un moteur...

Voulant une certitude, elle sortit de la salle, traversa l'espace de vestibule d'entrée et entr'ouvrit la porte sur la route qu'enveloppait le crépuscule d'hiver, au moment même où, sur une grange voisine, un projectile éclatait dans un bruit de tonnerre ; tel qu'un tressaillement la secoua toute, si résolue fût-elle...

Puis, ce fut un silence brusque qui avait quelque chose d'inouï après le vacarme de la minute précédente... Et dans ce silence, tout à coup, il sembla à Vania qu'un cri, une sorte d'appel avait résonné dans l'ombre, sur la route.

Les yeux larges ouverts, elle essaya de sonder l'obscurité, écoutant. Mais elle n'entendait plus que le bruit suspect de l'invisible avion qui se mouvait dans la nuit... Les champs s'allongeaient obscurs, hérissés par la grêle silhouette des arbres que l'hiver avait dépouillés. Au loin, le ciel avait des lueurs pourpres. Sans doute, des villages brûlaient. Et, par instant, une flamme montrait l'obus qui éclatait...

Attentive, les nerfs tendus, Vania écoutait toujours... Et encore une fois, elle eut l'impression

qu'une voix criait : « Au secours ! » ou : « A moi ! »

Aussitôt, elle rentra et prit sa cape.

— Sœur Claire, je crois qu'on appelle... Il doit y avoir, près d'ici, quelque blessé qui se sera traîné jusqu'au poste... Je vais voir...

— Madame... la route est balayée par les obus, en ce moment...

— Oui, mais qu'importe?... puisqu'on a besoin de nous !

— Madame, il vaut mieux que vous restiez ! Vous avez un mari. A cause de lui, vous ne devez pas vous exposer sans une absolue nécessité. C'est moi qui vais aller...

Vania avait eu un frémissement au nom de son mari, de son mari qui l'adorait mais qui peut-être s'éloignerait d'elle, comme d'une criminelle, s'il savait...

Ah ! il fallait qu'elle pût lui dire qu'elle avait racheté son crime, si un jour, il apprenait...

Et, attachant sa mante de sortie, elle dit, résolue et douce :

— Ma sœur, vous êtes bien plus utile que moi !... Mon mari dirait que j'ai raison d'aller voir. Je serai prudente ! Soyez sûre.

— Envoyez Charles ! insista la vieille religieuse que troublait une impression de responsabilité.

Charles, c'était l'infirmier laissé avec les deux femmes.

— Il est au village, ma sœur. Il ne sera pas de retour avant trois quarts d'heure au moins... Et le temps presse !

Sans attendre de nouvelles objections, Vania, de nouveau, ouvrit la porte qui donnait sur la route.

Une rafale glacée l'enveloppa, soulevant son voile comme des ailes... Par-dessus sa tête, un obus sifflait encore. D'instinct, une seconde, elle s'arrêta. Mais tout de suite, elle se raidit. Une étrange pensée avait jailli en son cerveau, venue de la profondeur de l'âme :

— Une vie pour une vie !... J'en ai pris une... Si j'en sauve une, mon crime sera racheté... Alors, peut-être, je pourrai avouer à Michel... Dieu décidera ce qui doit être...

Un calme infini, soudain, la pénétrait toute ; et de son pas léger, elle s'engagea sur la route que, à tout instant, les obus écrasaient. Il n'y avait pas en elle un atome de peur... Lui faisant cortège, tout à coup, — comme se dressent des images sous un mystérieux attouchement... — en légion, se levaient des souvenirs de l'année précédente... Des courses dans la nuit d'hiver avec Michel... Des retours, le soir, en voiture, elle blottie contre lui... Et puis ce Noël où elle avait vu sa Sonia si joyeuse des trésors trouvés dans ses petites bottines... Oh ! ce rire heureux de son enfant ! Par

quelle résurrection résonnait-il ainsi dans son cœur?...

Elle secoua la tête pour fuir les images déchirantes et douces... Pourquoi donc pensait-elle à ces jours de joie... si lointains?... Aujourd'hui, c'était la nuit glaciale où tonnait le canon, la route déserte où elle avançait seule, trouvant l'ombre de la clarté de sa lampe électrique.

Sûrement le blessé qui avait appelé n'était pas loin puisque sa plainte était arrivée jusqu'à l'ambulance...

Et de toute sa voix, elle jeta encore :

— Qui a demandé du secours?... Où?... J'en apporte !

Elle s'arrêta pour écouter... Alors elle entendit une espèce de cri étouffé : « A moi !... »

Elle ne s'était pas trompée... Un être était là, en détresse...

Elle courut dans la direction d'où était venue la voix. Encore une fois, elle distingua une plainte — si faible :

— Au secours !

Très haut, elle répéta :

— Courage ! je viens... Où êtes-vous ? Tâchez de me l'indiquer...

— Près... près des arbres... au bord de la route...

Indifférente au bruit grandissant du moteur,

dans le ciel obscur, elle fouillait les buissons, les éclairant de la lueur crue de sa lampe.

— A moi... Ici!... gémit encore la voix, si près d'elle, qu'elle tressaillit.

Et soudain, elle se trouva devant un homme écroulé près du talus, sous les branches d'un arbuste dénudé. La lampe éclaira le visage livide, le bras qui pendait fracassé; et Vania vit aussi que la culotte boueuse était sanglante vers le flanc. C'était un tout jeune garçon, semblait-il; et étreinte par cette pitié profonde que l'accoutumance même avait laissée vivante, elle dit, très douce :

— Quel bonheur de vous avoir enfin découvert ! Maintenant, nous allons vous soigner ! Il y a longtemps que vous avez été blessé?...

— Tout à l'heure... sur la route... Je ne sais plus... J'allais en mission... Je me suis entraîné...

Elle s'était agenouillée près de lui qui murmurait :

— Ah ! enfin ! enfin !

Et il avait un air d'enfant épuisé qui a trouvé un refuge.

Elle mouilla d'un cordial les lèvres convulsées. Puis elle demanda :

— Croyez-vous que vous pourriez avancer encore un peu?... jusqu'à l'ambulance... Je vous soutiendrais... C'est tout près... Sinon, je vais vite aller chercher l'infirmier...

— Oh ! non ! non !... Ne me quittez pas ! Ne

partez pas !... gémit-il, ses doigts crispés à la mante de Vania.

— Mais je reviendrai tout de suite, mon petit...
Je vous promets...

Sourdement, il articula, de sa voix d'agonisant :

— Je veux aller avec vous...

Soutenu par elle, il fit un effort et se dressa un peu. Mais elle n'était pas assez forte pour maintenir ce grand corps qui n'était plus qu'une loque humaine...

Sur la route, des pas résonnaient frappant la terre gelée. Elle éleva la lampe, de sa main restée libre.

Alors, elle distingua des formes qui passaient, lentes... Peut-être encore des blessés qui fuyaient le champ d'épouvante dont le fracas lointain vibrait dans la nuit.

En hâte, elle jeta au malheureux qui s'alourdisait sur son bras :

— Laissez-moi aller une seconde!... Je vais faire dire à l'ambulance qu'on vienne vous chercher !

Elle reposait doucement à terre le pauvre corps torturé... Lui, n'avait plus la force de résister...

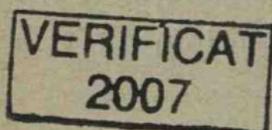
Mais elle n'eut même pas le temps de se relever. A côté d'eux, la foudre éclatait, avec une flamme fulgurante, dans un éclat infernal, si effrayant, qu'elle eut un cri instinctif : « Michel !... »

Un jet de terre, de branches, de cailloux monta, vers le ciel obscur, du sol où un gouffre se creusait...

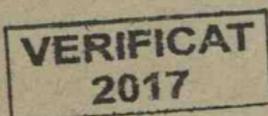
Et quand le nuage se dissipa, l'homme terrifié aperçut, couchée à terre, la forme mince... En plein cœur, l'éclat avait atteint Vania, déchiquetant le petit portefeuille, les lettres...

« Une vie pour une vie... » Elle avait payé de la sienne.

Mais Michel ne sut jamais qu'elle avait tué...



FIN



PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1941

Henri ARDEL
Ainsi souffla le vent...

André ARMANDY
L'Arc-en-ciel de lune (nouvelles).

Louis ARTUS
L'Hérésie du bonheur.

Dominique AUJARD
Le Chant interrompu

Georges BARBARIN
La Sorcière.

Georges BERNANOS
Journal d'un curé de campagne.
(Prix du Roman 1936.)

Henry BORDEAUX
de l'Académie française
La Cendre chaude.

Robert BRASILLACH
Comme le temps passe...

Marc CHADOURNE
Dieu créa d'abord Lilith...

DANIEL-ROPS
La Maladie des sentiments,

Philippe DARCIAT
Poursuite.

Michel DAVET
Les Cinq femmes de la maison.

Alexandra DAVID-NEFL
Magie d'amour et magie noire.

Pierre FRONDAIE
Le Volontaire.

Marie GEVERS
La Ligne de vie.

Robert GRAVES
Moi, Claude empereur.

Julien GREEN
Minuit.

Edmond JALOUX
de l'Académie française
L'Égarée.

Bertrand DE LA SALLE
Montfénil.

LA VARENDE
Nez-de-cuir, gentilhomme d'amour.

André LICHTENBERGER
Évasions.

Suzanne MARTINON
Les Petites Romaret.

John MASEFIELD
La Course du thé.

Jean NOMIS
L'Ombre qui me ressemble.

Yvonne PAGNIEZ
Pêcheur de géomon.

Ernest PÉROCHON
Babette et ses frères.

Alia RACHMANOVA
Mariage dans la tourmente.

Simonne RATEL
Le Raisin vert.

André RIVOLLET
L'Ogresse.

Romain ROUSSEL
La Vallée sans printemps.
(Prix Interallié 1937.)

Isabelle SANDY
Marie-Anne de l'Artois, comtesse de...

Édouard SCHNEIDMANN
Une créature de...

Charles SILVESTRE
Mère et fils.

SIMONE
Jours de coïté.

Jérôme THARAUD
de l'Académie française
et **Jean THARAUD**

Les Bien aimées.

Henri TROYAT
L'Araigne.
(Prix Goncourt 1938).

Jacqueline VINCENT
L'Enfant qui passe.

